

Ferdinand-Philéas CANAC-MARQUIS

MÉDECIN-CHIRURGIEN



ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

NAZAIRE LEVASSEUR



IMPRIMERIE DE CHARRIER & DUGAL, Ltée

QUÉBEC

—
1925

Ferdinand-Philéas CANAC-MARQUIS

MÉDECIN-CHIRURGIEN



ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

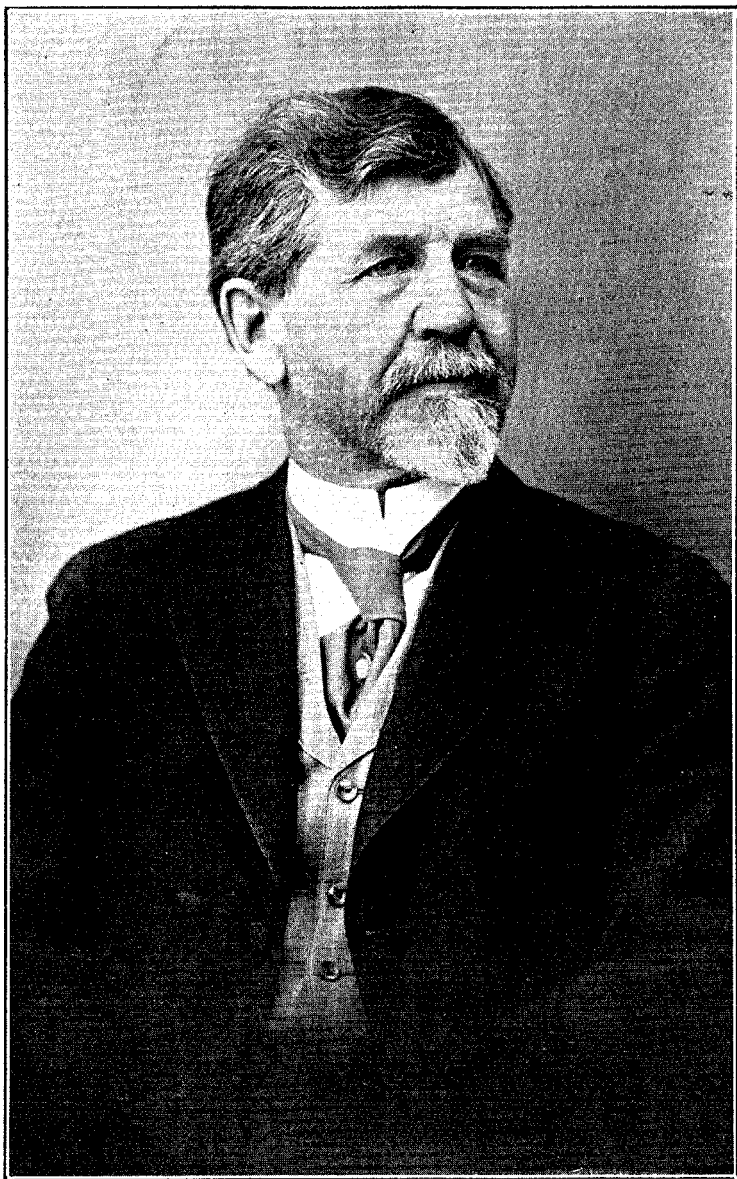
NAZAIRE LEVASSEUR



IMPRIMERIE DE CHARRIER & DUGAL, LTÉE

QUÉBEC

—
1925



Docteur FERDINAND-PHILÉAS CANAC-MARQUIS,
Médecin-chirurgien, auteur et publiciste. Né à Sainte-Famille,
Ile d'Orléans, Canada, le 16 août 1858. Fils de François
Canac-Marquis et de Sophie Bilodeau.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

I

DÉDICACE

A mon brave et fidèle ami, le docteur Ferdinand-Philéas Canac-Marquis, médecin-chirurgien, voyageur, écrivain, auteur, l'honneur en tout lieu de sa profession, de sa famille et du nom canadien-français.

MON CHER AMI,

Un jour de l'automne de 1899, il y a bien vingt-six ans, vous quittiez Saint-Paul, État du Minnesota, et, de passage à Québec, en route pour l'Europe, avec votre petit garçon Raoul, vous me faisiez l'honneur d'une visite à mon bureau.

En causant de choses et autres et particulièrement de vos nombreux succès en chirurgie, l'idée me vint tout-à-coup de consigner, dans quelques articles ou sous forme de brochure, la série méthodique de vos mouvements depuis votre retraite de la maison de commerce Z. Paquet. Au fond, c'était votre biographie que j'avais l'intention d'écrire.

Je me mets à l'œuvre ; la tâche m'est particulièrement agréable d'essayer de donner juste relief à une nobilité qui, de degré en degré, obéissant à la plus légitime ambition, est parvenue à remplir un rôle de première importance au sein de l'humanité. Bien au courant que je vous sais des causes morales et physiques de bien des choses, vous avez dû constater, j'en suis sûr, que ce rôle qui vous est échu, n'est rien moins que l'expression, inspirée de bien haut, d'une vocation véritable ; une vocation réelle s'affirme, comme dans votre cas, en jaillissant spontanément et de l'esprit, et du cœur, et du fond de l'âme, longtemps avant et après la lettre, comme, à l'âge mythologique, Minerve sortit un jour armée de pied en cape du cerveau de Jupiter.

Cette noble mission, d'ordre providentiel, vous l'exercez depuis bon nombre d'années déjà, en traitant jusqu'à guérison les maux et infirmités physiques de vos semblables, quels qu'ils soient, en redressant les malheureux à l'ossature tordue ou avariée, en remettant les estropiés à leur état normal, bref, en soulageant et améliorant l'état de tous les êtres souffrants vous tombant sous la main, et en prolongeant notablement leur existence, invariablement avec le plus grand succès.

Si je prends la plume pour le dire, ce n'est que justice. Vos répugnances possibles pour toute publicité de cette nature, échappent à mes soucis. Je me fais un véritable devoir de vous citer comme exemple de ce que peuvent entreprendre et accomplir " ab ovo ", c'est-à-dire d'un départ bien modeste, la fermeté de décision et d'action, le courage et la patience, l'intré-

pidité dans les difficultés, sous l'empire d'un jugement sain, d'une philanthropie, plutôt charité chrétienne que philanthropie, et d'un travail méthodique, sans relâche, pour atteindre le principal objectif d'une existence.

Loin de moi l'idée de toute flatterie ; ce qui serait absolument indigne et de vous et de votre biographie. M'exprimant comme je viens de le faire, si je suis aussi affirmatif à votre sujet, c'est que, pendant nombre d'années, je vous ai vu intimement à l'œuvre.

Et pour que votre exemple soit bien connu, suivi, se propage et se perpétue longtemps après votre disparition, voilà pourquoi cet opuscule qui, un jour, comme tous les imprimés, du reste, devra acquérir plus de valeur en devenant bouquin.

Vous êtes issu d'une souche de bon et noble sang moralement ; ce qui vaut tous les titres les plus ronnflants de noblesse du monde, qui n'ont d'autre effet sur le porteur que celui d'une aigrette ou d'une cocarde. Que vous soyiez orgueilleux de l'ancêtre, de vos aïeux, rien de plus légitime.

Que vous ayiez des défauts, que vous ayiez eu des faiblesses, c'est entendu. Il en est de vous comme de tous les hommes sans exception, mais, la plupart du temps, à l'instar du meilleur coursier, s'il se cabre, l'effet du mors de bride et d'une pointe d'éperon, au moment d'un emportement, suffit à le ramener au pas ; tel est votre cas, toujours en vertu de la souche familiale.

Les qualités de vos aïeux se retrouvent vivaces chez tous les membres de votre famille. Ce bon sang coule dans les veines de vos frères qui me sont depuis longtemps connus et qui se sont jusqu'ici signalés comme

vous, dans leurs sphères respectives : l'un, Joseph, dans le journalisme franco-américain du Minnesota, un deuxième, Louis, dans le commerce des bois précieux utilisés dans l'ébénisterie, à Québec, enfin un troisième, Frédéric, industriel de haute importance, qui s'occupe de préparer la matière indispensable d'une foule d'industries et dont la nécessité s'impose dans le travail ouvrier, l'agriculture, la thérapeutique, la pharmacie, l'hygiène, la vie domestique. Par ce fait même, il est devenu un facteur de la salubrité publique à Québec, facteur qui devrait jouir d'une reconnaissance officielle. Son industrie est nouvelle et unique à Québec ; mais il fallait y penser. Un jour, l'idée lui en vint, et voilà comment un grain de sénévé germa et fleurit dans un endroit où l'on ne voyait que ronces et cailloux. Comme vous, il était alors simple employé d'une maison de commerce. Avec son industrie, la fortune lui est arrivée, l'a mis en position d'aider à bien des œuvres de charité et de bienfaisance. Il est devenu, entre temps, premier magistrat ou maire de Saint-Malo, sa localité, et de plus commandeur d'un ordre papal, celui de Saint-Grégoire-le-Grand.

L'ancêtre, militaire à son arrivée au Canada, continue son ascension dans sa descendance.

— “ *La source de mon industrie* ”, me disait-il un “ *jour que je visitais son usine,* “ *n'est pas d'une élé-* “ *gance absolue.*”

— “ *Ne vous en plaignez pas, lui dis-je. Il n'est* “ *pas de succès sans cendres ni engrais. Le médecin* “ *ne tire-t-il pas sa science du cadavre ? Blé, légumes* “ *et fleurs ne doivent-ils pas qualités, éclat, parfum* “ *au fumier ? N'êtes-vous pas, comme tous les hom-*

“ mes, né du limon de la terre ? Et la terre elle-même, de quoi l'engraisse-t-on ? Regardez ce qui se passe autour de vous et un peu plus loin. Vous constaterez que la vie et la mort, la mort et la vie se tiennent étroitement liées. En votre qualité d'amateur, permettez-moi de vous dire que c'est probablement ce que Gounod a voulu dire, quand il a écrit sa partition de Mors et Vita.” (*)

Au moment où j'écris ces lignes, et fais allusion à Gounod, un souvenir me traverse l'esprit : celui d'une pièce du théâtre français, ce fidèle décalque psychologique, portant le titre de *Le Cœur et la Main*, pièce bien connue à Québec où, durant la décade de 1870-80, à la défunte salle Jacques-Cartier, elle fut plusieurs fois remarquablement interprétée par la compagnie Maugard-Génot-Marcus-LeBourdais.

Le “ *Cœur et la Main* ”, telle a été, telle est encore la combinaison de forces, la synthèse de tous les mouvements de votre famille et particulièrement de votre inlassable activité à la poursuite de la supériorité professionnelle au bénéfice de vos semblables ; le cœur et la main, expression radieuse et constante de votre inépuisable générosité d'âme, de votre exceptionnelle largeur d'esprit, non-seulement envers autrui, mais aussi dans vos relations familiales, vos relations avec

(*) Depuis que ceci a été écrit, la mort est venue brusquement cueillir le commandeur Frédéric Canac-Marquis. Parti, avec sa femme et une nièce, aux premiers jours de mars, pour un voyage de deux ou trois mois aux États-Unis, à son arrivé chez son frère Joseph Canac-Marquis, à Minneapolis, État de Minnesota, il fut pris d'une indisposition qui s'aggrava au point de dégénérer en pneumonie. En dépit de tous les soins, il y succombait lundi, 22 mars.

Ses funérailles, à Québec, furent solennelles et très imposantes.

ceux que vous avez honorés de votre amitié, et j'irai jusqu'à dire, ceux qui ont pu vous traiter injustement ou vous offenser, ou vous ont regardé avec certains sentiments de suspicion, d'hostilité, de défiance et même d'aversion, sentiments inexplicables dans toute âme vraiment chrétienne, en supposant même, supposition gratuite de ma part, que ces gens-là, s'en rapportant sans examen à de simples apparences, exagérées les unes, fausses les autres, se croiraient en droit de trouver motif à des sentiments injustes et injustifiables.

Encore une fois, croyez bien qu'il me fait grand plaisir de vous rendre ce témoignage et, en terminant, je réclame toute votre indulgence pour cet opuscule biographique et vous prie de ne pas oublier que moi aussi, à défaut de talent, j'y ai mis le cœur et la main.

NAZAIRE LEVASSEUR,
Québec, Canada.

II

L'ANCÊTRE

LA famille Canac-Marquis, au Canada, est originaire de Lacauue, paroisse du diocèse de Castres, dans le Languedoc. Elle portait tout simplement le nom de Cannac ; on l'écrivait avec un doubl *n*, et le nom de Marquis n'y figurait pas.

Le premier Cannac, ou disons l'ancêtre, qui vint au Canada, s'appelait Marc-Antoine, mais sans le nom d'Antoine qui ne paraît pas même dans son baptistère. Comment lui est-il venu ? Il est difficile d'expliquer le fait. Tout de même, il s'est trouvé accolé à son premier nom dans la suite des années. A quel propos ? Était-ce pour faire revivre ou honorer la mémoire du triumvir romain, l'ami de la reine Cléopâtre, ou rendre hommage au célèbre anachorète de la Thébaine ? Affaire d'hypothèse, rien de plus. Quoiqu'il en puisse être, le nom d'Antoine se greffa tout naturellement à celui de Marc, et Marc-Antoine est plus euphonique que Marc tout court.

Le nom de Marquis rejoignit bientôt celui de Cannac ; il est aussi le sujet d'hypothèses, mais plus vraisemblables.

On en trouve une explication assez plausible dans une lettre de l'abbé Joseph Gautrand, curé de Labastide-Rouairoux, Tarn, à Monsieur J. C.-Marquis, de Minneapolis, Minn., frère du docteur F.-P. Canac-Marquis.

Voici cette lettre :

LABASTIDE-ROUAIROUX, le 12 novembre 1921.

“ MONSIEUR,

“ J'ai reçu avec bonheur l'ouvrage publié par le Rév.
“ P. V. Charland sur “ La famille Canac-Marquis ”,
“ dont les ancêtres étaient de Lacaune. Je vous remercie
“ vivement de votre gracieuse amabilité et de votre
“ touchante attention.

“ J'ai lu avec un vif intérêt la partie consacrée à
“ l'ancêtre, partie qui se rapporte à l'histoire de Lacaune
“ dont je me suis occupé. Le Père Charland l'a très bien
“ traitée.

“ Qu'il me permette de donner l'explication du nom
“ de “ Marquis ” donné à Marc-Antoine Cannac. Je
“ l'ai longtemps cherchée, mais, dans la suite de mes
“ études, elle m'est apparue toute naturelle.

“ Marquis est un diminutif de Marc ; Marc ou
“ Marquis *est unum et idem*. Aujourd'hui encore, on dit
“ en patois (langue romane du *Livre Vert*) Marquis,
“ Marquison, Marquisonnel, Marcon, Marconnel pour
“ Marc, et en parlant des filles : Marquise, Marquisone,
“ Marquisonnelle pour Marque.

“ Les registres, d'ailleurs, ne laissent aucun doute.
“ Ainsi, j'ai trouvé Marc ou Marquis de Rouanet, Marc
“ ou Marquis de Roulouse-Lantrec, contemporains de
“ votre ancêtre.

“ Il est donc arrivé pour lui ce qui est arrivé à tant d'autres : la famille et l'entourage ont dit l'un et l'autre indifféremment. Le nom de Marquis, dans le cas présent, n'est point un titre de noblesse, mais un simple surnom.

“ Les de Cannac appartenaient cependant à l'ancienne noblesse, puisqu'on les qualifiait de sieurs, qui est synonyme de seigneurs.

“ Si ces quelques lignes peuvent intéresser le Rév. Père Charland, vous pouvez les lui communiquer.

“ Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments très-respectueux,

“ JOSEPH GAUTRAND,
“ *Curé de Labastide-Rouairoux, Tarn.*”

Marc-Antoine Cannac-Marquis, tel est le nom qui finalement lui resta.

Il naquit à Lacauene, paroisse du diocèse de Chartres, dans le Languedoc, et fut baptisé le 1er novembre 1661. Voici son extrait de baptême, reproduit des registres de la paroisse :

“ Le 1 novembre, 1661, a été baptisé Marc Cannac fils de Sr (sieur) Alexandre Cannac, bourgeois, et de Damoysselle Anne de Costeplane mariés de Parrine, Louis Cannac, Marrine, Anne Cannac, pour Marie Cannac, fre (frère) et sr (sœur) du dit Marc.

(Signé) GUIRAUD.”

Les de Cannac (la particule a été abandonnée) paraissent avoir particulièrement habité le Languedoc. Marc-Antoine Cannac ne devait pas être l'un des premiers de son nom de famille ; il est tout naturel de lui donner des aïeux.

Le *Livre Vert*, qui est l'histoire de Lacaune, mentionne souvent des noms de De Cannac jusqu'à l'année 1279 ; d'autres y sont cités aux années de 1294, 1307, 1320, etc. En 1293, l'un deux, Raymond Cannac, fut élu consul de Lacaune. Les consuls alors, élus pour un an, remplissaient des fonctions analogues à celles de maire. En 1306-07, on y voit un autre Raymond de Cannac élu consul. Était-ce un des aïeux de Marc-Antoine de Cannac ? C'est à présumer, car enfin on ne porte pas le même nom de famille, sans se tenir un tantinet par le petit doigt.

En ce temps-là, on s'appelait sieur, bourgeois, titres qui valaient bien la particule " de " ou " la," puérilement supprimée par la Révolution. Au Canada, les gens s'intitulaient encore tout récemment, écuyer, titre correspondant au mot anglais *squire*, mais à la condition d'avoir obtenu un brevet ou diplôme professionnel, ou d'occuper une charge officielle, impliquant l'épreuve d'un examen général ou spécial. Cependant ce titre, comme bien d'autres, tombe en désuétude ; on lui trouve un effet de boursofflure.

Dans le pays du Tarn, à quelques kilomètres de Lacaune, il existe un hameau du nom de Cannac et aussi une paroisse du même nom.

Dans l'Aveyron, on relève les noms de plusieurs ecclésiastiques, curés et vicaires, portant le nom de Canac qui, logiquement, doivent être alliés, à différents degrés de consanguinité, à la famille des Canac du Canada.

Lacaune eut des troubles, même des persécutions, qui lui venaient des adeptes du protestantisme. Lors de la guerre de Cent-Ans, les Anglais, ou plus exactement les Angles et les Saxons, après s'être bien audacieusement

emparé de la Grande-Bretagne, au nez des Pictes et des Calédoniens, voulurent aussi mettre la main sur la vieille Gaule, dans le même esprit de convoitise qu'aujourd'hui l'Allemagne, la convertir au protestantisme, et, suivant leur éternelle politique, de cette façon, enlever aux populations et leur foi et leur langue ; même tactique qu'en Irlande, en Écosse et partout ailleurs où ils ont pu mettre le pied, membre très développé chez eux, qui, à tout coup, envahit tout un lopin de terre. Élisabeth, la plus vertueuse des reines anglo-saxonnes, les avait bien dressés.

Donc la Réforme battit son plein et les Huguenots finirent par s'installer à Lacane et dans le pays environnant.

Lacane se laissa partiellement choir dans le protestantisme. Les Anglo-Saxons mirent en pratique et finirent par imposer leurs théories, et principes, leurs idées et habitudes en matière de colonisation et de civilisation, obéissant en cela à leurs instincts et esprit originaires de race. En ce temps-là, dans Lacane et ses environs, on était loin d'être prévenu et mis en garde contre le machiavélisme anglo-saxon. A notre époque, pareille politique, aboutissant perfidement à la destruction de la foi religieuse et de la langue de toute une race, serait vouée au plus complet fiasco. Qu'on se le dise ! — Plus ça ira, moins ça réussira.

Est-ce cet état de choses qui, finalement, détermina le jeune Marc-Antoine à émigrer du côté de la Nouvelle-France ? On n'en sait rien de précis.

Quoiqu'il en puisse être, quelques années après sa naissance, en 1661, on le revoit à Paris. Durant son séjour dans la ville-lumière, il arriva que l'on fit du recrutement pour la défense de la colonie française dans le

Nouveau-Monde et notamment au Canada. L'un des officiers du recrutement, Monsieur des Méloises, forma une compagnie de *Volontaires*. Marc-Antoine Cannac y prit du service. Ainsi que l'attestent les *Registres de la Prévôté de Québec* de 1685-86, Marc-Antoine arriva dans la capitale de la Nouvelle-France le 1er août 1685, comme soldat de la compagnie du capitaine François-Marc Renaud d'Avesnes, seigneur des Méloises, compagnie qui, avec cinq ou six autres, faisait du service militaire dans la colonie, de façon indépendante de tout régiment, de toute brigade sous les ordres du ministre de la milice. Ses frais d'habillement, d'équipement et de solde étaient réglés par le ministère de la marine. C'étaient en quelque sorte des *guerillas*, ou des troupes de tirailleurs ou d'infanterie légère.

On ne se battait pas à tout propos, et, aux moments d'accalmie, ces soldats aidaient aux colons, en travaillant aux défrichements, aux labours, aux semences, aux récoltes, enfin à tous les travaux de ferme. Il leur fallait rudement piocher pour obtenir le pain quotidien, dans un pays neuf où tout était à faire, et souvent livré à l'impromptu.

Marc-Antoine Cannac fut ainsi envoyé à la paroisse de Sainte-Famille, île d'Orléans, " île et comté du Saint-Laurent ", suivant le nom qu'elle portait alors. Sainte-Famille était l'unique paroisse de l'île.

Marc-Antoine entra de suite au service d'un fermier du nom de Barrau ou Bariau, qui portait aussi le nom de Marc. Le fermier était à la tête d'un ménage sans enfants. Marc-Antoine se montra si empressé, si alerte et adroit dans les travaux de la ferme, se fit si attentif, prévenant et obligeant à l'égard des gens de la maison —



HAMEAU-CANAC,
à 5 kilomètres de Lacaune, Tarn, France. Lacaune, lieu d'origine de la famille Canac-Marquis.

le bon sang des Canac-Marquis ne pouvait mentir — que le fermier Bariau et sa femme, dont le nom de fille était Jacqueline Lauvergnat, s'éprirent de lui comme de leur propre enfant ; il devint leur fils adoptif, ce qu'ils scellèrent par la décision suivante. Un jour, en vertu d'un acte passé par Paul Vachon, notaire en la Nouvelle-France, pour témoigner leur reconnaissance et leur affection à Marc-Antoine, ils lui cédèrent, avec privilège d'usufruit jusqu'à leur mort, tous leurs biens, meubles et immeubles, avec leurs crédits et provisions, actuels ou pouvant leur échoir.

L'acte porte la date du 7 février 1686 et fut classé le 5 juin suivant dans les *Registres de la Prévôté de Québec*.

Sans la moindre prétention, restant, par circonstances, simple cultivateur, et toujours soldat de France, il continua de signer son nom avec deux *n* : Cannac. A la date de cette donaison d'entière gratuité des époux Bariau, Marc-Antoine avait 25 ans, d'après les registres de la paroisse de Sainte-Famille.

Le 29 novembre 1688, il épousait Jeanne Nourrice, fille de Marin Nourrice et d'Adeline Lamoureux. Il avait donc 27 ans et sa jeune femme vingt.

En 1689, un an après son mariage, Marc-Antoine tomba dans le deuil ; Marc Bariau, son bienfaiteur, qu'il regardait comme son père, paya à la nature le tribut ordinaire des humains.

Marc-Antoine avait continué d'exploiter avec d'heureux résultats le bien que Marc Bariau lui avait légué. Son mariage fut béni ; les enfants lui arrivèrent en grand nombre. Jeanne, sa femme, était une vigoureuse fille d'Eve, de souche normande, comme la plupart des Françaises du Canada. En fait de progéniture, dans le

ménage de Marc-Antoine, on ne fit pas d'arithmétique, comme c'est aujourd'hui trop souvent la honteuse mode. Les coupables, manquant de confiance dans la Providence, oublient qu'il y a toujours du pain dans la huche pour le dernier venu de la famille.

L'aîné de la famille reçut au baptême le nom de Marc-Antoine. Les autres eurent pour noms, Pierre, Joseph, et Cécile qui mourut à un âge très-tendre.

Leur éducation faite, Marc-Antoine n'eut rien de plus pressé que d'assurer à ses fils la possession d'une terre de cinq arpents de front, sur une profondeur bornée par la ligne centrale d'arpentage du territoire de l'île d'Orléans, de pointe en pointe.

En 1718, Marc-Antoine se trouva revêtu du titre de major de milice, titre qui lui fut peut-être conféré à la suite de plusieurs promotions depuis son arrivée comme soldat dans le pays. Tout de même, c'était alors aussi un titre que les seigneurs avaient le privilège de décerner au plus notable de leurs censitaires.

Les majors et capitaines de milice avaient certaines attributions importantes, dans l'administration d'une seigneurie, certaines fonctions, civiques et d'ordre public, auxquelles, selon la phraséologie du temps, " ils devaient tenir la main ". Ils exerçaient aussi une certaine magistrature.

Le poste obligeait naturellement le titulaire à une certaine dignité de manières, d'allures et de tenue.

Un costume particulier et une épée lui prêtaient un certain cachet d'autorité, et le faisaient de suite distinguer dans une foule. Des souliers à boucles d'argent, une perruque poudrée, des hauts-de-chausses, un jabot, des manchettes brodées, et enfin un tricorne complétaient

le costume. Le tout ensemble inspirait, commandait la déférence non-seulement du *populo*, mais aussi des gens de qualité.

Marc-Antoine était homme de belle prestance. De haute taille, bien découplé, il avait le physique du poste. Revêtu de son costume de gala, dans l'exercice de ses fonctions officielles ou à l'occasion d'une fête publique, il commandait l'attention. Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si, dès 1727, on appelait Marc-Antoine Canac, Monsieur le Marquis, comme le prouve le document suivant que je reproduis avec son orthographe, de l'ouvrage du Rév. Père P.-V. Charland :

“ Se jourd’huy mil sept cent vingt sept le neuf de
“ may, moy, nicol Bellanger confiais (confesse) avoir
“ reseu *Du mar Quy* la somme de cent cinquante livres
“ en argent moy noi (monnaie) de francs sur ce qui me
“ revient de la suc (cess) tion, de ma diffunte sœur tereis
“ Ballangée, savoir : quatrevingt dix livres par les main
“ de Mr Jacq parant Et soysente par les mains du Sr
“ Soupirant qui fait la somme de 150 livres, sur quoy,
“ je le déclare décharges de dt (dite) somme Et le tiens
“ quitte ce neuf de may 1727.

NY COLLA BELLANGER.”

Que le nom de “ marquis ”, une fois donné, ait passé comme une lettre à la poste, et se soit incrusté sur le nom familial de Marc-Antoine, le fait est de bien fréquente occurrence. Quelques-uns peuvent être d’une étrange originalité, tandis que d’autres sont facilement explicables et justifiables.

Dans le cas présent, ce double nom de famille, Canac-Marquis, est venu de lui-même, s’est senti chez lui,

s'est perpétué et restera partie intégrale du nom de famille, parce qu'il est porté avec lustre et dignité.

En décembre 1745, le brave homme qu'était Marc-Antoine Cannac-Marquis, l'ancêtre, fermait pour toujours dans ce monde-ci le livre d'une existence de labeur, de générosité et de dévouement.

Son acte de sépulture à Sainte-Famille, porte la date du 11 décembre de l'an susdit. Il avait atteint l'âge patriarcal de 84 ans.

Ses descendants occupent toujours la terre ancestrale.

III

DÉBUTS

FERDINAND-PHILÉAS CANAC-MARQUIS, médecin-chirurgien, fils de François Canac-Marquis et de Sophie Bilodeau, naquit à Sainte-Famille, île d'Orléans, et y fut baptisé le 16 août 1858.

Ce fut à l'école du village qu'il commença son éducation primaire, qu'il poursuivit et développa plus tard, avec succès constants, jusque dans les plus hautes sphères de l'enseignement. Même, dès l'école du village, il s'affirma comme l'un des brillants élèves de la maison.

Il ne tarda pas à quitter Sainte-Famille pour Québec où il poursuivit ses études à l'École Modèle, à l'École Normale Laval, et en passant un an à l'école commerciale de William Thom, qui avait alors grand renom. C'est alors qu'il devint commis chez un nommé F.-X. Couillard, de Saint-Joseph de Lévis. Il y fut employé deux ans. De chez Couillard il traversa à Québec où il fut employé un an durant chez M. D.-B. Garneau, frère de F.-X. Garneau, ancien greffier de la Corporation de Québec, et le grand historien du Canada.

Finalement, on le retrouve commis dans la maison

Zéphyrin Pâquet, devenue rapidement l'une des plus vastes et des plus importantes maisons de commerce, gros et détail, de l'ancienne capitale.

Ce fut à cette époque de son existence que j'eus l'avantage de faire sa connaissance.

Fin d'octobre 1869, Antoine Dessane, l'un des professeurs de musique les plus distingués que Québec ait eus depuis fin de juillet 1848 jusqu'en juin 1873, revenait au Canada avec sa famille, d'un séjour de quatre ans à New-York, de 1865 à 1869, pour reprendre à Québec, l'exercice de sa profession et occuper le poste d'organiste à l'église Saint-Roch où il avait été appelé par la fabrique et les nombreux amis qu'il avait laissés à Québec. Il fut ainsi le successeur de l'organiste Damis Paul, qui était allé se fixer à South Bend, dans l'Indiana.

Antoine Dessane, qui avait été mon professeur de solfège et de violoncelle pendant cinq ans, de 1853 à 1858, c'est-à-dire entre ma cinquième et ma neuvième année, me pria, à son retour, de vouloir bien réunir un certain nombre d'amateurs, afin d'en former une société chorale au bénéfice de l'église Saint-Roch. Je me rendis de suite à sa demande, et il se trouva que, dans le cours de l'année, quatre frères de la famille Canac-Marquis ; Ferdinand, le sujet de cette biographie, Frédéric, Louis et Joseph furent appelés à faire partie de cette société qui prit le nom de Sainte-Cécile. Cette société eut seize ans d'existence.

Quelques années après, Ferdinand quittait la maison Z. Pâquet, pour se livrer à l'étude de la médecine, et pour s'y préparer, en rafraîchissant son éducation première. Il entreprit de suivre des cours de professeurs privés, d'étudier le soir et souvent tard durant la nuit.

Ferdinand continuait tout de même d'assister régu-

lièrement aux répétitions de la Société Sainte-Cécile, tout comme ses frères, du reste, doués qu'ils étaient du goût des beaux-arts, et, outre cela, dignes modèles, en toute charge et responsabilité, de régularité, exactitude, fidélité et dévouement, traits caractéristiques des descendants de la famille Canac-Marquis, depuis l'ancêtre.

Un soir de répétition, Ferdinand me confia le projet qu'il avait conçu d'étudier la médecine, en me demandant de vouloir bien, à l'issue des répétitions, l'accompagner à sa pension, et lui aider à préparer son examen d'admission à l'étude de la profession qu'il voulait embrasser.

Tout rouillé que je fusses dans les matières obligées de l'examen, je me rendis cordialement à ses désirs. Mon élève d'occasion était déjà fort avancé et la tâche me fut bien facile, car elle se résuma en quelques explications et directions.

Pour expliquer ma présence aux répétitions de la Société Sainte-Cécile, il me faut dire que, à la demande d'Antoine Dessane, dès le mois de mai 1871, une délégation de la Société était venue me demander de vouloir bien prendre la charge d'organiste, directeur et maître de chapelle de la Société, Dessane étant gravement malade. J'acceptai le poste. Dessane succombait au mal qui le tenait, le 8 juin 1873, et je le remplaçais un mois après comme organiste régulier de l'église Saint-Roch, poste que j'occupai jusqu'au printemps de 1881.

Tout sympathique que je fusse à Ferdinand-Philéas Canac-Marquis et à son projet, je ne pouvais m'empêcher d'être étonné de le voir aussi hardiment quitter un emploi bien rémunéré et qu'il pouvait faire permanent, pour opérer un mouvement bien louable, mais aussi bien exposé aux aventures, à des déceptions et pour le moins à des

exigences et des difficultés sérieuses, sans compter les aleas d'une profession déjà encombrée, comme la plupart des professions le sont aujourd'hui à Québec.

Le futur Esculape partit un jour pour Montréal, passa son examen d'admission à l'étude de la médecine avec le plus grand succès ; ce dont il m'informa par dépêche. C'était en 1882.

A son retour à Québec, son intention était de poursuivre ses études à l'Université-Laval. Qu'arriva-t-il ? Ceci, je l'ignore. Des embarras surgirent. Ne pouvant faire abaisser le pont-lévis qui le séparait du château, il négocia heureusement son admission au Collège-Victoria à Montréal, pour l'automne suivant. Mais, ayant trois mois de *far niente* devant lui, comme il était excellent vendeur, la maison Pâquet s'empressa de le reprendre à son service jusqu'à l'ouverture des cours en octobre. Ce stage devait faire partie de son programme à l'avenir.

A la date voulue, il partit pour Montréal et entra au Collège-Victoria. Les cours s'y donnant depuis octobre jusqu'à fin de mai chaque année, à l'époque des vacances, Ferdinand-Philéas Canac-Marquis, étudiant en médecine, descendait à Québec où il entrait pour quatre mois au service de la maison Pâquet, et s'y faisait des économies suffisantes pour largement défrayer ses frais de cours et pension à Montréal. Par lettre, il avait la bonté de me tenir constamment au courant de ses études et de ses exploits en médecine et surtout, en chirurgie. Aux descriptions d'opérations qu'il avait la hardiesse d'exécuter dès ses débuts, les quelques études médicales que j'avais faites et abandonnées au bout de trois ans, à l'Université-Laval, me permettaient de comprendre son aplomb et sa

dextérité de scalpel, de bistouri, et je voyais déjà poindre chez lui le spécialiste en chirurgie.

En 1882, dès le premier mois de ses études médicales au Collège-Victoria, il eut le soin de suivre les cliniques chirurgicales d'un professeur de grande réputation, le docteur Sir Wm Hingston, chirurgien à l'Hôtel-Dieu. Un jour, les infirmiers apportèrent sur la table des opérations un gros fermier, barbu comme Esau, de la tête aux pieds. Le patient portait à la région où se trouve l'intestin grêle un cataplasme de graine de lin qui recouvrait un abcès en abondante suppuration. L'odeur de cette suppuration remplissait la salle en suffoquant tous les gens de la salle. A l'appel d'un chirurgien pour nettoyer l'abcès du bonhomme, personne ne répondit. En face de cette abstention générale, le docteur Hingston demanda à l'étudiant Canac-Marquis s'il se sentait capable d'opérer ce nettoyage. Ce fut fait à l'instant, en présence de tous les étudiants qui avaient fini par affronter l'atmosphère fétide de la salle, en se bouchant le nez ; mais il fallait à l'étudiant Canac-Marquis non-seulement un bassin, une éponge, et du savon pour laver la plaie, mais aussi un rasoir pour libérer l'abcès de tous les poils qui l'entouraient. L'opération finie, le futur chirurgien déploya autour de la plaie des serviettes blanches, puis fit sa propre toilette.

Au moment où il allait quitter la salle, le docteur Hingston lui demanda son nom et depuis combien de temps il étudiait.

— Depuis environ cinq semaines, lui répondit l'étudiant Ferdinand-Philéas Canac-Marquis.

Le docteur Hingston en profita pour dire à la classe réunie cette fois-là que ce que l'élève Canac-Marquis venait de faire était toute une leçon, non-seulement pour

les élèves, mais aussi pour lui-même, parce que les soins méticuleux que l'élève Canac-Marquis avait pris dans son opération n'étaient pas à l'ordre du jour alors en chirurgie. L'antiseptie et l'aseptie n'étaient pas encore vulgarisées en 1882.

Le futur chirurgien avait d'emblée accaparé l'estime et la considération de son professeur le Dr Hingston qui le protégea et le favorisa dans ses études chirurgicales.

C'était débiter sous des auspices pleins de promesses.

Il n'eut pas un seul instant de chômage, durant ses quatre années d'études au Collège-Victoria ; ses vacances consistaient dans le travail au comptoir à Québec, pour remettre son canot à flot durant les huit mois suivants. D'après la figure allégorique que j'ai faite précédemment, en résumé, c'était chez lui le Cœur à la poursuite du but à atteindre, et la Main à la besogne, sans arrêt ni trêve, comme auxiliaire.

Au printemps de 1886, j'apprenais, par dépêche, le succès éclatant de son examen final, la conquête triomphale de son diplôme de médecin-chirurgien. Sur 43 concurrents, par ordre numérique, il était arrivé deuxième ; il eut pu être bon premier — avec le diplôme de Docteur en médecine et de maître en chirurgie.

Je laisse le lecteur à ses impressions et commentaires sur pareil succès, et le point de départ de ce triomphe.

Après une trombe de compliments, de félicitations, de cordiales poignées de main et autres démonstrations des quatre points cardinaux de notre hémisphère, il lui fallut songer à établir ses pénates et son champ d'action. Les nombreuses offres d'établissement qu'il reçut aussitôt, engendrèrent pour lui tout un autre problème qu'il résolut en allant se fixer à Anoka, petite ville de 6,000

âmes du Minnesota, sur le Mississippi, à 26 ou 27 milles de Saint-Paul, capitale de l'état, et à 17 milles de Minneapolis, autre ville du Minnesota, à 9 milles de Saint-Paul, où il avait déjà l'un de ses frères, Joseph Canac-Marquis, l'excellent collaborateur de l'*Echo de l'Ouest*, organe des Franco-Américains du Minnesota, du Dakota, du Michigan et du Wisconsin. En se fixant à Anoka, à 17 milles de Minneapolis, l'existence de son frère dans cette dernière ville était de nature à supprimer chez lui toute sensation d'isolement. C'est probablement cette considération qui influença sa décision.

Dès la première année, il se fit une très forte clientèle, forte au point qu'il se trouva en moyens de se payer, dans l'intérêt de ses clients, du reste, un bel équipage qui ne fit que lui donner plus de popularité et de prestige. Il m'en adressa une grande photographie.

Il me fit l'honneur de me tenir minutieusement au courant de sa comptabilité. Au bout de l'année, il avait en banque un petit magot de \$5,000. A cette époque, pour un débutant, c'était plein de promesses. Il y a de cela aujourd'hui (1925) près de quarante ans.

Un jour, il m'écrivit pour me demander si j'approuvais le dessein qu'il avait conçu de faire un voyage d'études en Europe, et particulièrement en Allemagne dont il voulait acquérir la langue au bénéfice de sa profession, surtout de ses clients parmi lesquels il comptait beaucoup de gens de langue allemande.

Il avait fait un début on ne peut plus satisfaisant dans la profession et avait gagné l'entière confiance du public. D'un autre côté, un voyage d'études au foyer de la science et d'expertises illimitées, pouvait augmenter sa valeur et son prestige. Il m'était donc bien difficile

de l'aviser, mais c'était de sa part tenter la fortune, et ça n'est pas toujours en dormant que celle-ci vous arrive. Il voulait gravir encore plusieurs degrés de l'échelle du progrès intellectuel ; il n'était jamais content du dernier échelon. *Excelsior* ! tel devait être son refrain de chaque instant.

Comme je le savais en état de se reprendre, si l'aventure lui faisait perdre quelque peu du gain qu'il avait fait, je lui répondis par une lettre ni sucre ni sel.

Après avoir pratiqué médecine et chirurgie à Anoka depuis le 24 mai 1886 jusqu'au 10 novembre 1888, il adressait dans l'*Echo de l'Ouest* une lettre de remerciements à ses clients, en exprimant l'espoir de les revoir, confia ses intérêts à un confrère, le Dr Simard, boucla sa malle et partit au commencement de décembre 1888 pour l'Europe, où il passa deux ans.

C'est au cours de ce voyage qu'il se révéla comme observateur et que je vais le faire connaître comme chroniqueur bien renseigné, puisant ses connaissances, et de vue, et de toucher et par lecture de tous les imprimés qu'il pouvait se procurer ou qui lui tombaient sous la main.

Comme ses écrits aux journaux formeraient un ou deux gros volumes, au nombre de plus de cent qu'ils sont, à raison de deux, trois, quatre colonnes et davantage chacun, force m'est de les réduire à leurs faits les plus importants, à ceux qui peuvent le mieux faire connaître une ville, ses traits caractéristiques, ses principaux monuments et sa population. Il n'arrive pas souvent qu'on puisse, en abrégé, prendre connaissance d'un panorama historique, géographique, comme celui qui forme le chapitre suivant, sous l'entête de "Le Docteur Ferdinand Philéas Canac-Marquis, correspondant, chroniqueur, écrivain."

IV

CORRESPONDANT

QUAND le docteur Canac-Marquis entreprit son premier voyage en Europe, il n'était pas entré dans son programme de se faire correspondant de journaux franco-américains et franco-canadiens ; l'idée ne lui en était pas venue l'espace même de quelques secondes. Seulement, il écrivit privément, à des parents et à un ou deux amis, des lettres sur sa propre situation, avec des descriptions, des commentaires, entre autres, à l'un de ses frères, Joseph Canac-Marquis, qui avait l'oreille d'une feuille hebdomadaire, l'*Echo de l'Ouest*, de Minneapolis, et qui eut le bon esprit de faire rendre ces lettres publiques.

Je collaborais régulièrement à la rédaction de mon ancien journal, l'*Événement*, de Québec. Dans les échanges du journal, il m'arriva de prendre connaissance des lettres du docteur dans l'*Echo de l'Ouest* ; c'était au deuxième semestre de 1889. Je crus alors devoir écrire au docteur pour lui demander de vouloir bien favoriser l'*Événement* de quelque lettre ; ce qu'il eut l'amabilité de faire, et sa première lettre à l'*Événement* fut datée

de Berlin, le 22 septembre 1889. Il logeait alors à l'Hôtel Monopol, Bahnhof, Friedrich Strasse.

Cette lettre fut la première de près d'une centaine d'autres d'au moins une colonne et parfois jusqu'à trois et quatre colonnes d'un journal quotidien de grand format comme *l'Événement*. Et voici comment il débuta.

Il vit d'abord à l'œuvre, en concert, Joachim, le célèbre violoniste, et comme soliste et comme premier violon d'un quatuor.

Allemands et étrangers considéraient alors Joachim comme le plus illustre violoniste du globe. Cependant, depuis Paganini (1784-1840) il y en a eu un bon nombre de célèbres, ayant chacun leur supériorité, leurs perfections personnelles comme virtuosité et interprétation, entre autres, César Thompson, professeur de violon au conservatoire de Liège, Vieuxtemps, violoniste belge (1820-1881), Wilhelmj, Jehin-Prume, Camille Urso, ne s'éloignant pas beaucoup les uns des autres sur les degrés de l'échelle, l'un l'emportant par une incroyable virtuosité, un autre par une grande majesté de style, celui-ci se distinguant par une technique irréprochable, celui-là par une ravissante délicatesse, une admirable suavité d'interprétation.

Aussi, tous ces grands maîtres conquéraient-ils d'emblée, haut la main, l'enthousiasme des foules.

Tels furent à peu près les commentaires que fit dans le temps, à propos de Joachim et Von Bulow, l'un des auditeurs, le docteur Canac-Marquis, qui, de nature, avait l'intelligence du bon et du beau, en musique et dans les arts en général.

Il entendit, non-seulement à Berlin, mais aussi dans

plusieurs grandes villes de la Germanie, la plupart des opéras de Wagner, savoir : le *Niebelungen Ring* en entier, avec ses quatre spectacles ; 1° *Rheingold* (l'or du Rhin) ; 2° *Die Walkyrie* (la chevauchée des Valkyries ; 3° *Siegfried* ; 4° *Gotterdammerung* (le crépuscule des dieux), œuvre d'une puissante conception, soutenue par une mise en scène féérique, et dont l'analyse exigerait toute une brochure, puis enfin *Parsifal*, *Tannhauser*, *Lohengrin* et *Rienzi*.

Wagner semble avoir élargi de gigantesque manière le cadre de l'opéra, ajoutait le docteur.

Berlin est une boîte à musique. On cultive la musique sous tous les toits. Partout où l'on se réunit, on trouve assez d'instrumentistes et de déchiffreurs de partitions à première vue, pour former céans un quatuor d'instruments à cordes ou un quatuor orphéonique. Marchands, industriels, financiers, ingénieurs, chimistes, presque tous consacrent leurs loisirs à la musique. Aussi, règle générale, connaît-on familièrement le solfège, à Berlin, plus et mieux qu'à Québec.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si le docteur se rendit promptement compte d'une situation, presque toujours nouvelle pour lui. Il observait, et notait tout sur son calepin, écoutait beaucoup et lisait tous les imprimés qu'il pouvait trouver ou qui lui tombaient par hasard sous la main : journaux, almanachs, guides et bouquins. Rien ne lui échappait de ce qui pouvait exister de monumental, curieux, pittoresque, original dans un pays, une ville, un bourg. Ainsi renseigné, documenté, voilà comment il put écrire et publier des choses aussi intéressantes sur un lieu, une place, sa position géographique, son histoire, ses monuments, son économie générale, son état d'avan-

cement dans l'échelle de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts.

Il poussa ses investigations plus loin. Il voulut connaître les sommités du jour dans le gouvernement des peuples, les grands hommes, les vrais, les authentiques, et non ceux, les interlopes, les contrefaçons, de la catégorie *minus habens*, que les journaux inventent et soutiennent moyennant finances.

Une grande revue militaire à Berlin, en l'honneur du Czar de toutes les Russies, lui fit connaître le Czar. Grand banquet le soir au palais du Kaiser Guillaume II. A la santé qui lui fut portée, le Czar répondit en français. Sur toute la ligne, indignation teutonne qui n'eut pas de suite, du reste.

Un peu plus tard, le docteur put rencontrer Bismarck et causer quelques instants avec lui.

Entre temps, il eut le privilège d'une audience avec Sa Sainteté Léon XIII, au Vatican.

Le lecteur aura plus loin les détails de ces entrevues.

Malgré toutes ces pérégrinations, le docteur ne perdait pas un instant de vue son pays. L'image de sa patrie et sa sollicitude pour le sol natal le suivaient partout. Tout ce qu'il trouvait de beau, de grand, de ravissant, il aurait voulu le voir reproduit au Canada, dans la province de Québec et notamment dans la ville de Champlain : édifices, monuments, bibliothèques publiques, collections ou galeries de peintures, musées et autres institutions. En signalant les lacunes du pays canadien et surtout québécois, sous ces rapports, c'était moins par esprit de critique que sous l'influence de profonds et sincères regrets qu'il en causait dans ses lettres.

Les correspondances du docteur Canac-Marquis,

publiées en un volume, constitueraient un précieux vademecum pour le voyageur et le touriste, et seraient à lire et relire pour quiconque voudrait rafraîchir ses souvenirs de géographie et d'histoire sur bien des points toujours susceptibles de s'embrumer depuis les bancs du collège.

Encore une fois, le rôle de correspondant improvisé du docteur, au milieu de ses études, maître objet de son voyage, fut une sorte de hors d'œuvre. En Europe, dans l'unique but de parfaire ses connaissances et l'expérience qu'il avait déjà acquises en médecine, en chirurgie et en gynécologie, son temps se trouva constamment consacré aux hôpitaux, aux cliniques, aux opérations, aux expériences anatomiques. Cependant, avec toutes ces obligations professionnelles, il avait la faculté de porter le plus vif intérêt à ses environnements, et comme il n'avait personne " du pays " à qui communiquer ses impressions, il se rattrapait de cette privation, le soir et même jusque tard durant la nuit, en les communiquant par écrit à ses amis du Canada, ses parents de Québec et des États-Unis, et notamment à ceux de l'île natale, l'île d'Orléans.

En sorte qu'il fut sans relâche occupé durant son séjour de deux ans en Europe.

En outre, entre temps, profitant de toutes les occasions qui pouvaient s'offrir, le docteur parvint à jeter le grappin sur la langue allemande, autre article obligé du programme de son voyage d'Europe. Ce qui lui fit ouvrir bien des portes, donner accès à bien des avenues, nouer de précieuses relations en dehors des cours universitaires, des cours publics, des cliniques, et en même temps lui fut personnellement une source constante d'agrément dans ses randonnées à travers le pays des Angles, Saxons, Vandales et Bavaois. Tels sont les avantages

et bien d'autres que commandent la connaissance et l'usage des langues d'autrui, mais que n'ont pas encore compris les ignorants et les têtes carrées qui, en Amérique, au Canada et ailleurs, ne voudraient qu'une seule langue, la leur, et essaient de décréter d'ostracisme toutes les autres.

J'ai insisté quelque peu sur le rôle du docteur Canac-Marquis comme correspondant de la presse franco-canadienne et franco-américaine. Je désire le citer comme exemple à tous les Canadiens qui entreprennent des voyages sérieux vers l'un des quatre points cardinaux du pays canadien. Ces gens là devraient s'imposer l'obligation, tenir à honneur d'en faire, tout au moins à la grosse, une description géographique dans toute l'extension du mot, avec, le cas échéant, le récit d'incidents dramatiques, description que certaines revues dans le pays seraient fort aises de publier.

Trente-six ans se sont envolés depuis le premier voyage d'Europe du docteur Canac-Marquis, alors qu'il prenait sa plume de Tolède et écrivait ses lettres. Nombre de gens qui s'en régalerent sont partis pour des régions d'où l'on ne revient pas souvent. Au bénéfice des nouvelles générations, et pour justifier l'appréciation que je viens d'en faire, je me permettrai de tenter ici une analyse des plus succinctes des dites lettres.

AU printemps et durant l'été de 1889, le docteur Canac-Marquis entreprenait un voyage circulaire en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suisse et en Allemagne. C'est alors qu'il écrivit à l'*Echo de l'Ouest*, aux dates suivantes, des lettres de Lucerne (10 mai), de Milan (11 mai), de Verone (12 mai), de Venise (14 mai), de Belgique et Florence (16 mai), de Saint-Malo (22 août). Il avait un compagnon d'excursion, qu'il avait rencontré à Paris, M. Louis Dufresne, de Québec, alors officier du cadastre à l'Hôtel du gouvernement de Québec, amateur de musique, tenant le violoncelle dans le Septuor Haydn, peintre portraitiste et paysagiste de talent, qui était en voyage d'études de peintures de par l'Europe.

Dans une lettre du 22 septembre 1889 à l'*Evénement*, le docteur annonçait qu'il partait en compagnie de M. Dufresne pour Amiens, Lille, Gand, Bruges, Anvers, Rotterdam et enfin Bruxelles où il se déclara émerveillé du palais de justice de la capitale de la Belgique et de son architecture. En effet, l'édifice couvre une superficie de 36,000 mètres carrés et forme un rectangle de 130 mètres de longueur et de 170 mètres de largeur. Il coûta 40 millions de francs. Il occupe une éminence qui fait ressortir davantage son aspect grandiose.

Le lendemain de leur visite à Bruxelles, les deux

excursionnistes étaient à Liège où ils avaient le plaisir de serrer la main à M. J.-Alexandre Gilbert, aujourd'hui professeur de violon à Québec, alors élève du célèbre violoniste virtuose, César Thompson.

Au retour de son voyage circulaire, le docteur se rendit à Berlin où il lia connaissance avec la population israélite de la capitale. A son arrivée à Berlin, il avait remarqué l'annonce, aussi alléchante que pompeuse, d'une maison de pension. La visite qu'il lui fit le fixa sur la pension : logement chenu, cuisine maigre, prix exorbitants. Tout était dans l'annonce du fils de Josué ou de David qui en était le propriétaire.

Les Juifs sont très nombreux à Berlin où ils commandent le haut et le *bedit gommerce*. Invariablement, grâce au monaco qu'ils ont en gousset, ils exercent forte influence ; d'ailleurs, où donc l'argent n'est-il pas roi ? C'est l'idole de l'homme, quoiqu'il soit, et l'homme, au fond, n'est pas autre chose qu'Isaac Laquedem, le Juif Errant. Mais ces rejetons de l'une des douze tribus sont des finauds, très habiles, veillant sans relâche au grain, se ménageant des sympathies, se conformant aux us et coutumes de leurs milieux, parlant familièrement trois ou quatre langues, ce en quoi ils diffèrent d'avec bien des gens de la race anglo-saxonne au Canada et aux États-Unis. Leurs relations d'affaires sont très étendues. Les Allemands, ne pouvant enrayer cet état de choses, forcément le tolèrent. En Allemagne, comme ailleurs, le peuple Juif est très pacifique ; à l'encontre de trop de chrétiens, il met en pratique l'avis biblique : *Crescite et multiplicamini*. En fait de marmots, garçonnets et fillettes, Rachel ou la juive, est une véritable corne d'abondance.

Aussi les générations des douze tribus, se perpétuent-elles depuis des siècles dans tous les pays du monde, en produisant ici et là de glorieuses et brillantes sommités dans les arts, les sciences, la finance, le commerce et la politique:

Le docteur se livrait dans sa lettre à une vive description de l'esprit militaire qui dominait et domine toujours le tout Berlin : sociétés, institutions, clubs, démonstrations, fêtes publiques, tout jusqu'à la vie intime.

Le pékin cède la place à tout ce qui est affublé du casque à pointe et d'une tenue régimentaire, sur les trottoirs, dans la rue ou sur les places publiques.

Tout y est tellement soumis à la discipline militaire, qu'il est fort possible que les chiens n'aboient dans Berlin, et que les chevaux ne s'y emballent que sur un ordre, si cet ordre vient d'un officier supérieur.

La justice subit le même régime militaire, dans son administration et ses arrêts, qui sont comme des formules chiffrées. Aussi, les gens du pays semblent-ils honorer de la plus grande confiance la magistrature nationale : " Il y a encore des juges à Berlin ", telle fut la réponse que Frédéric-le-Grand, un jour de son règne (1740-1786), reçut d'un paysan dont il voulait acheter le moulin à farine voisin de son château Sans-Souci, en le menaçant de le forcer à le lui vendre, s'il persistait dans son refus de le lui céder. La réponse du paysan fit réfléchir Frédéric-le-Grand qui n'insista plus sur l'achat du moulin, et celui-ci eut encore un siècle et demi d'existence.

Dans la même lettre, le docteur donnait ses impressions du Château Sans-Souci et de la ville de Potsdam, qui est à Berlin ce que Versailles est à Paris. Versailles et Potsdam ont à peu près la même population, entre 54

et 55 mille âmes. Magnifiques sont les parcs de ces deux villes, mais Louis XIV fit un bijou de Versailles. Potsdam et Versailles ont des points de ressemblance, mais Versailles l'emporte comme magnificence.

A son retour de Potsdam à Berlin, le docteur ne put s'empêcher de reprendre ses pérégrinations à travers les concerts qui s'y donnaient ; Berlin, dit-il, est vraiment la capitale, en dehors du militarisme, de la musique symphonique, tantôt à grand orchestre, tantôt à orchestre réduit à un septuor, un sextuor, un quintuor et un quatuor. Il faut voir la vogue qu'y jouit l'orphéon. Tous les classiques figurent aux programmes : Beethoven, Mozart, Haydn, Hummel, Schubert, puis viennent Wagner, Chopin, Mendelssohn, Schumann.

A la *Concert-Haus*, un soir, un orchestre de 70 exécutants donna, entre autres pièces, *Beatrix*, une primeure, dont on taisait le nom de l'auteur, un rigodon en si bémol de Raff, et, en entier, la *Symphonie Pastorale* de Beethoven.

Le 18 octobre, le docteur était à un autre concert à la *Saal der Sing-Academie*. Un quatuor à cordes occupait la scène ; les noms seuls des artistes suffisaient à donner aux connaisseurs une idée de la valeur du quatuor. Au premier violon, Joachim, au deuxième, Atna, à l'alto, Wirth et au violoncelle, Hausmann. Au programme, rien de plus que trois quatuors, l'un de Haydn, l'autre de Mozart et le troisième de Beethoven. Trois quatuors entiers de musique classique, se composant chacun de quatre mouvements de différentes allures, en tout douze pièces, véritable régal, mais pour les oreilles d'un auditoire de connaisseurs. Au Canada, les bons interprètes du genre classique groupés, ne parviennent pas toujours à faire avaler à un auditoire même choisi, le mouvement

le plus gai, le plus alerte, le plus original d'une œuvre du même genre.

Il faut bien le confesser, l'éducation musicale est encore loin d'être mûre chez nous ; la connaissance du solfège n'est pas suffisamment vulgarisée. De plus, on n'y entend pas assez d'artistes. A Québec notamment, il n'y a pas même une salle de concert digne de ce nom. Cependant le talent n'y manque pas, au contraire ; des professeurs, il y en a quelques-uns d'éminents, mais leur influence n'a pas le rayonnement général qu'elle devrait avoir ; elle est limitée à leurs élèves qui, trop souvent, ne donnent pas suite à ce qu'ils ont appris, si ce n'est ici et là au salon, et, par grande exception, en concert.

Si, au Canada, on entendait parfois des œuvres classiques comme celles de Gluck, Beethoven, Haydn, interprétées comme elles le sont en France, en Belgique, en Italie, en Allemagne, en Autriche, ce serait une révélation. Peut-être alors comprendrait-on la nécessité absolue d'une école ou de plusieurs écoles officielles de musique, de diction, de déclamation, de littérature et de langues, bien subventionnées par les pouvoirs publics et dont les diplômes auraient la plus haute autorité.

Quelques jours avant le 24 décembre, le docteur se trouva à un concert de la Société Philharmonique. Le célèbre musicien, le Dr Hans Von Bulow, dirigeait l'orchestre.

— Vous ne pouvez vous figurer, disait-il, avec quelle perfection jouait cet orchestre, quand un garçon comme moi, pas absolument ferré en musique classique, se trouva plongé dans le ravissement, rien moins, en entendant la 9e symphonie de Beethoven. Non ! Vous ne pouvez pas vous en faire idée. Cette symphonie, ce fut, à mes oreilles,

pour ainsi dire, tout un poème en action, tellement vives et imagées étaient les impressions que l'orchestre communiquait aux auditeurs. C'était un acte de mélodrame, une pièce élogiaque déclamée, comme action et sentiment, par une des grandes célébrités de la scène, Booth, Coquelin, Henry Irving, Madame Scott-Siddons.

Comme pianiste, le Dr Von Bulow, en Allemagne, jouissait de la même considération que Joachim comme violoniste. Sa réputation était encore plus grande comme chef d'orchestre. Quand il prenait son poste, en face de ses chanteurs et instrumentistes, il paraissait un peu nerveux, pour un Allemand. S'il se trémoussait sans cesse, ça n'était pas le public qui l'occupait, mais bien l'interprétation fidèle de la partition qu'il avait sous les yeux : on eut dit qu'à chaque mesure, à chaque période, il voulait, non pas enlever, mais arracher à Beethoven le secret de ses merveilleuses inspirations.

Pour la première fois depuis son séjour à Berlin, le docteur vit les Allemands sortir de leur flegme habituel, et applaudir avec un enthousiasme tout à fait français. Le Dr Von Bulow, qui détestait les applaudissements, dut ce soir-là maintes fois saluer l'auditoire, ce dont-il s'acquittait avec la plus amusante gaucherie.

Le Dr Von Bulow pouvait alors avoir 56 ans, mais paraissait beaucoup plus jeune, à raison de la vivacité de ses mouvements. Légèrement plus haut de taille, un peu plus large des épaules, d'après la description du docteur, c'était le sosie de feu le docteur Georges Leclerc, ancien officier du ministère de l'agriculture à Québec, secrétaire-gérant de l'Exposition annuelle de la province de Québec, dans la vieille capitale, et de plus amateur de musique, à ses heures excellent contrebassiste, bref,

figure bien connue et bien sympathique dans tous les cercles sociaux de la cité de Champlain. Même désinvolture, même expression de physionomie, même teint, même barbiche, la ressemblance était telle que le docteur Canac-Marquis dut braquer plusieurs fois sa lunette sur Von Bulow pour s'assurer si vraiment le docteur Leclerc n'avait pas quitté sa tombe et pris la forme de Von Bulow pour se faire chef d'orchestre à Berlin.

VI

A la date de la lettre du docteur, c'était la veille de la fête de Noël, la grande fête du globe terrestre. En Allemagne, on en commence les préparatifs dès septembre ; des voitures chargées de sapins, dont la taille varie depuis deux jusqu'à douze pieds, arrivent en ville. On en fait un trafic régulier ; aussi y rencontre-t-on cette plaie de tout trafic que l'on désigne sous le nom d'entremetteur, que le peuple au Canada appelle revendeur, bouc émissaire du paysan. L'entremetteur, à Berlin du moins, fait parfois partie d'un syndicat qui, à son tour, cède sa marchandise à un petit marchand ; celui-ci, en fin de compte, vend la marchandise à un particulier. Avant d'arriver au véritable acheteur, le consommateur, le sapin passe par trois carotteurs : le producteur, le marchand de gros et le revendeur ; de sorte qu'après ce tripotage, le petit sapin qui coûte d'abord 50 pfennings ou dix sous pièce, se vend en dernier lieu jusqu'à cinq marks ou \$1.25. On a là tout le secret du commerce et c'est le consommateur qui est l'éternelle victime *Ab uno disce omnes !*

Tel est le début d'un arbre de Noël ; il n'est pas de haute noblesse.

Il faut maintenant orner, festonner ce sapin sym-

bolique. Chaque famille ayant réussi à s'en procurer un, on peut se figurer les mille et une variétés de cette ornementation, réglée qu'elle est aux caprices du goût et suivant la générosité du porte-monnaie. Les frais de la décoration montent, d'échelon en échelon, une échelle qui part de 20 marks et s'élève jusqu'à 500 marks ou \$125.

On commence par cribler le sapin entre ses branches, de trous de vrille dans lesquels on introduit des broches de laiton armées à leurs extrémités de douilles où l'on fixera des bougies multicolores. On arrive ainsi parfois à greffer jusqu'à cent bougies sur un seul sapin. Puis, aux rameaux on suspend des boules dorées, argentées, cuivrées, ou offrant d'autres couleurs comme le vermillon, l'azur, l'émeraude, etc. Ces boules ont de brillants reflets à la lumière de multiples bougies. On complète cette ornementation avec des dentelles de filigrane d'argent, d'oiseaux de papier aux ailes diaprées, de flocons de ouate blanche qui imitent la neige, de brillants, de jouets, de bonbons de toutes formes et couleurs.

Une fois le sapin ainsi fagoté, on installe à côté une table qui devient bientôt chargée de mille et un jouets, cadeaux, etc., le grand rêve de la marmaille en tout pays du monde.

Au centre de la pièce, se déploie une autre grande table, celle du réveillon.

Le soir du 24 décembre, veille du grand jour, spectacle fort mouvementé dans les rues de Berlin, comme de toutes les villes allemandes ; spectacle pas plus facile à décrire qu'à photographier. Des milliers, et non des centaines, de gens se rencontrent, se coudoient, se croisent, se heurtent, se bousculent sur les places publiques,

dans des rues larges et étroites, dans les magasins de toute nature. C'est une cohue, un véritable tohu-bohu, quelque temps qu'il fasse.

Durant la soirée, toutes les bougies des arbres de Noël s'allument. Les sapins, dans toute leur gloire, scintillent de la tête au pied, lancent, de tous les points de leur circonférence, des reflets d'or, d'argent, de cuivre, de topaze, de rubis et d'émeraude.

Le père et la mère sont à leur poste, auprès de la petite table aux cadeaux. Sur un signe convenu, les enfants font leur entrée dans la salle ; c'est le grand moment. Distribution des cadeaux, surprises, joies et enthousiasme des petits à Berlin comme à Québec. Le plus riche comme le plus modeste cadeau produit le même effet : contentement et bonheur ; c'est un cadeau. Tout octogénaire que l'on puisse être, on se souvient toujours avec attendrissement de ces heureux moments.

Le réveillon suit l'importante distribution des cadeaux. Chacun prend sa place autour de la grande table, au centre de laquelle, trône majestueusement dans son épiderme jaune doré, l'oie rôtie, le mets traditionnel du peuple teuton, saucisson à part, *am weinacht* (à la nuit de Noël).

La séance dure jusqu'aux petites heures du matin.

L'arbre de Noël, en honneur qu'il est dans les familles, ne l'est pas moins dans les cafés et restaurants. Ces établissements entrent en rivalité entre eux : c'est à qui fera le plus brillant étalage.

En 1889, à la date du 24 décembre, grâce à un ingénieux arrangement, on fit à Berlin une illumination électrique des sapins ; la lumière d'Edison se refléta au

travers de centaines de mignons petits verres multicolores, en produisant magique effet. A part cette illumination, dernier genre, on en fit aux bougies, avec lanternes de toutes formes et nuances. Ce fut dans l'un de ces restaurants haut-futés, illuminés de cette façon, que le docteur écrivit sa lettre de Noël.

Malgré tous ces frais d'illumination dans les cafés, restaurants et hôtels, la nuit de Noël, à Berlin comme ailleurs, est pour eux la plus mince qui soit de toute l'année, comme recettes ; ce qui s'explique facilement, du reste, par le fait que Noël est une fête essentiellement de famille.

Le reste de l'année, le restaurant allemand fait florès. Tout bon Allemand va au moins une fois par jour au restaurant, s'y attable, fait une partie de cartes, ce qui lui donne l'occasion de s'incorporer cinq ou six litres de bière, autant que son vaste estomac peut en porter. Cette notable absorption d'extrait de houblon ou d'orge lui alourdit les facultés et finit par lui procurer un profond sommeil. L'Allemand dort à faire envie ; il met à cette opération une incomparable conviction ; aussi se refait-il rapidement d'un labeur quelconque.

L'Allemand ne fréquente pas toujours exclusivement seul le restaurant. Il y va faire de la boustifaille avec des camarades, avec sa famille, avec des groupes de parents et d'amis ; c'est sa grande jouissance dans l'intimité. Ce qu'il s'empiffre de viande et de bière est kolossal ; par jour, il fait quatre, cinq, jusqu'à sept repas.

Le docteur Canac-Marquis, en terminant sa lettre du 24 décembre 1889 disait :

“ Pas encore de neige à Berlin, et le temps est au gris, au sombre, à la pluie.”

A cette époque de l'année, le Canada chante une autre romance en se soufflant dans les doigts pour les dégourdir.

Autre fête en Allemagne, six jours après Noël, le 31 décembre, à la clôture de l'année. Cette fête est surtout une sorte de charivari. Dans sa première lettre en l'an 1890, datée le 20 janvier, le docteur Marquis en donne une description.

Le 31 décembre, jour de la Saint-Sylvestre, la population berlinoise, d'ordinaire si rigidement disciplinée, jette son bonnet pardessus les moulins, se paie une remarquable gaudriole et met sur les dents toute la gent policière ; car lorsqu'un Allemand part en liesse, ça n'est pas un simple pétard, mais une double fusée, une trombe.

A l'heure de minuit, tout ce qu'il pouvait y avoir de bourdons, de cloches, clochettes et grelots dans Berlin fut mis en branle, non pas en digue-din-don, mais d'étourdissante façon. Tout ce qui avait une bouche, un gosier, des cordes vocales, se mit à glapir, à crier, tonner, tonitruer, hurler, sur tous les degrés de la gamme chromatique, du haut des toits, des lucarnes, des fenêtres, des galeries, dans tous les restaurants, à travers toutes les rues et places publiques. Ce fut pendant quelque temps un véritable pandemonium. Berlin souhaitait la bienvenue au nouvel an, par un ouragan de *Prosit Neue Jahr !* (Traduction littérale) : Salut, nouvel an ! Grand bien vous fasse le nouvel an ! Que la nouvelle année vous favorise !

Il fallait répondre de même à ce bon souhait *Prosit*. Autrement, gare à celui qui l'oubliait, ou gardait le silence, ou, pour une raison ou pour une autre, s'abste-

nait de répondre *Prosit* ! à un individu, surtout si celui-ci était sous l'influence de quelques litres de *Munchausen*. C'était alors le signal d'une partie de boxe ou d'une tripotée, suivant le cas.

Minuit sonné, consommation gratuite dans tous les hôtels, restaurants et buvettes, de punches au rhum chauds. Aussi, moins d'une heure après ces libations sans bourse déliée, il fallait voir les scènes. La cohue fortement abreuvée et mise en état de gaieté, se livra à toutes sortes d'excentricités. Ce fut l'heure des *Vêpres Siciliennes* des *deuds*, mirmidons mirliflores et muscadins, de leurs gibus, cylindres et autres coiffures de haute forme. Peu de chapeaux en forme de tuyau furent rapportés au logis sans avoir pris la contenance d'un soufflet d'accordéon, quand ils n'avaient pas été aplatis ou réduits à leur plus simple expression. Que le porteur du chapeau fût à pied ou en voiture, son chapeau était abattu ici d'un coup de poing et là-bas d'un coup de canne.

Cette nuit-là, il n'y eut que les agonisants et les paralytiques qui gardèrent la maison.

Mais, une fois le jour levé, changement immédiat de scène, comme au théâtre. Tout rentra dans l'ordre. La population reprit le flegme tudesque et s'occupa des visites familiales et officielles.

Voilà comment on célèbre la venue d'un nouvel an en Allemagne.

Le docteur Canac-Marquis ne manqua pas de se rendre à la réception du Kaiser Guillaume II. L'empereur recevait au palais dans la *Weisse Saal*, la Salle Blanche, après l'office religieux célébré dans la chapelle du château. Toute la noblesse teutonne y était avec

ses luxueux équipages armoriés et leurs éclatantes livrées. J'ai rarement vu, écrivait le docteur, un défilé aussi imposant et aussi considérable d'officiers militaires en grande tenue, ainsi que d'ambassadeurs, ministres, attachés d'ambassade, ministres de l'empire, personnages étrangers de distinction. Tout ce monde alla ou présenter personnellement ses hommages au souverain, ou tout simplement déposer sa carte et s'inscrire, sans se faire présenter. Le défilé des équipages commença sur les onze heures de la matinée et ne se termina qu'à trois heures de l'après-midi.

En pareilles circonstances, la *Unter den Linden Strasse* (la rue sous les tilleuls), la grande rue de Berlin, est bordée d'une double haie de sergents-de-ville qui ont pour mission d'empêcher le blocus de la rue et de faciliter la circulation des équipages.

Cette cohue, aussitôt après sa visite à l'Empereur, allait présenter ses hommages à l'impératrice douairière Augusta-Victoria qui, à peine une semaine après, dé-cédait.

Dans sa même lettre du 20 janvier, le docteur causa longuement de l'impératrice douairière, en rappelant sa mémoire dans les termes suivants :

“ Le 7 janvier au soir, on lisait dans les journaux “ de Berlin cette notice nécrologique :

“ Augusta, la première impératrice d'Allemagne, “ épouse bien-aimée du noble et vaillant empereur “ Guillaume 1er, expirait à 4.15 hrs a. m. à l'âge de “ 79 ans.

“ Bonne, noble, compatissante, tels étaient les prin- “ cipaux traits de son caractère. Elle souffrit tous les “ malheurs que la vie peut infliger aux humains, mais

“ resta toujours digne et courageuse. Elle vit mourir son royal époux et son fils bien-aimé, sans éprouver la moindre défaillance dans son héroïque fermeté. Aujourd’hui, elle est allée rejoindre ceux qui étaient chers à son cœur. Dans la mémoire du peuple, dans les annales de l’histoire, elle restera toujours comme le plus bel exemple de la vraie femme.”

Vendredi, le 3 janvier, l’Impératrice était atteinte de l’influenza, sans gravité apparente. Le 6, des complications que l’on n’était pas sans redouter un peu, à cause du grand âge de l’impératrice, se manifestèrent du côté des bronches et firent naître des doutes sur la possibilité d’une guérison.

Mardi matin, 7, sur les 4 heures, tout espoir était perdu, et, à 4.15 heures, le Dr Velter qui tenait la main de l’impératrice, annonça que le cœur avait cessé de battre.

Tous les membres de la famille impériale étaient présents aux derniers moments de l’Impératrice, et le Dr Koegel, chapelain de la cour, récita les prières de circonstance.

Témoin de tout cet évènement jusqu’à son dénouement, l’inhumation de l’impératrice douairière, le docteur ne négligea pas d’en raconter quelques détails.

Au départ des médecins de la chambre mortuaire, l’empereur, sa femme, le grand duc et la grande duchesse de Bade seuls, restèrent dans la chambre en prières durant un quart d’heure. Lorsqu’ils eurent quitté la chambre, les serviteurs de la maison défilèrent auprès de la dépouille mortelle de l’impératrice douairière, en mettant genou en terre et en embrassant la main droite de la défunte.

Mercredi, 8 janvier, le corps de l'impératrice fut déposé dans un cercueil de métal doublé de satin blanc et recouvert de satin violet. Le jeudi soir, sur les 9 heures, nouveau service religieux dans la chambre mortuaire, et sur les 10 heures, le corps de l'impératrice était transporté, dans la chapelle du château, sous le Dôme. Ce fut un acte plein de solennité, au milieu d'une avalanche de fleurs, bouquets, couronnes et autres tributs d'hommage, parmi lesquels on remarquait une couronne de pervenches et d'immortelles que la reine Victoria d'Angleterre avait envoyée avec l'inscription suivante :

A mark of true affection and sincere friendship from her sister and friend Victoria, R. I. P.

Les dalles de la chapelle étaient littéralement jonchées de fleurs et couronnes venant de l'aristocratie militaire et civile, de corps publics, etc.

Les funérailles furent grandioses. Le temps était au beau. Tout se passa à la militaire, avec une admirable précision dans les moindres détails. A 11 heures a. m., la cérémonie commença. Le Rév. Kœgel, l'officiant à titre de chapelain de la cour, prononça l'oraison funèbre, en insistant particulièrement sur la profonde piété de l'impératrice défunte.

Sur l'heure de midi, fin de la cérémonie religieuse, toutes les cloches de Berlin se mirent en branle. Le cortège se forma et partit avec la musique du régiment de l'impératrice, qui exécuta la célèbre marche funèbre de Chopin, et, quelque temps après, le corps de l'impératrice descendait dans le mausolée de Charlottenberg, à son dernier repos, auprès de Guillaume 1er, son mari, et la reine Louise, sa fille.

Se faire témoin de toute cette cérémonie en plusieurs

phases, n'était pas chose à la portée de tous les assistants. Le docteur avait eu l'heureuse idée de prendre sur ses cartes, le titre de correspondant de journaux américains, ce qui fit abaisser devant lui bien des ponts-levis, tomber toutes les barrières. Il dut éviter de se dire correspondant de journaux français du Canada ; le Canada étant une colonie anglaise, tout ce qui est anglais n'est pas bien vu chez les Allemands. L'Américain, au contraire, semble avoir l'oreille du pays teuton. A Berlin, seulement, la colonie américaine comptait bien alors deux mille âmes, étant donné le nombre d'Américains et Américaines que le docteur avait rencontrés, l'automne précédent, à un grand bal auquel il s'était fait un devoir de se rendre, histoire de connaître plus intimement la société allemande.

Voulant compléter sa thèse, le docteur ajoutait ceci que je reproduis textuellement :

“ Si jamais vous venez en Europe et notamment
“ en Allemagne, ne vous présentez pas, surtout en Alle-
“ magne, même comme sujet anglais, car la seule opinion
“ que l'on aurait de vous serait que vous n'auriez que de
“ l'argent, tandis que, si vous vous déclarez Américain,
“ ce qui, à la rigueur, peut se prendre à la lettre, atten-
“ du que le Canada occupe la plus vaste partie de l'Amé-
“ rique du Nord, plus vaste encore que les États-Unis,
“ vous produirez l'impression que, tout en étant nanti
“ d'espèces sonnantes, vous avez du savoir scientifique,
“ économique, industriel, et que vous êtes rond, large,
“ expéditif dans vos relations sociales et en affaires.

“ Telles sont les impressions que produisent respecti-
“ vement l'Anglais et l'Américain, surtout en Allemagne,

“ et je n’ai pas encore constaté d’exceptions dans cet état d’esprit et d’opinion.

“ Je regrette beaucoup, mais chronique oblige, d’avoir à infliger cette mortification aux fils de la fière Albion qui, aujourd’hui même, est aux prises avec le Portugal et n’y joue pas le beau rôle. La diplomatie de Salisbury est en train de lui supprimer bien des sympathies de par le monde. Vous pouvez donc vous figurer ce que l’on en pense à Berlin.

“ Mais trêve de réflexions sur la politique européenne, Je n’en ai pas d’ailleurs les tuyaux, et n’en ayant pas, je m’y emberlificoterais pour de bon, en risquant de m’y faire des ennemis, de provoquer la mauvaise humeur de Salisbury ; ce qui pourrait m’être bien fâcheux dans la profession.”

Un jour de janvier 1890, il tomba de la neige à Berlin ; ce qui fut suivi de plusieurs jours de grand froid, au point qu’un bon matin, n’y pouvant plus résister, le *Spandau Schiffahrts Kanal* se laissa prendre en glace fine, sur toute son étendue ; tous les embranchements de la rivière Sprée en firent autant, ce qui offrit au patin une marge de douze lieues de course et d’ébats, et la même distance au retour, en tout vingt-quatre lieues ou 72 milles, espace suffisant pour le plus intrépide patineur de Russie, de Norvège, ou du Canada. Aussi, se livra-t-on au patinage cette fois-là, à Berlin, tant que la glace le permit. Naturellement, le sport du patin ne dure pas longtemps à Berlin, et les patineurs n’ont pas d’assez longs exercices pour acquérir la souplesse, la sûreté et l’habileté d’un patineur canadien même ordinaire. Mais, si les Berlinoises n’ont qu’en passant le sport du patin, du ski, de la raquette, en revanche ils se rattrapent en

concerts et en théâtres qui sont à la fois des sources de jouissance et d'instruction. Les Berlinoïis en ont plus dans une seule semaine, que les Québécois en une année.

On travaille dur et ferme et l'on étudie énormément en Allemagne, tout comme en France. Le fait est que ce sont à peu près les seuls pays où l'on tripote et résoud les problèmes les plus compliqués de la science et de l'industrie ; mais il faut voir comme on y pourvoit à l'instruction publique, la plus complète qui soit dans toutes les branches du savoir ; ce qui n'empêche pas qu'il y a bien des moments de gaieté associés à ce labeur ; c'est entendu, et indispensable.

En Allemagne, au chapitre de la gaieté, de la récréation, du repos dans l'amusement, on est d'une lourdeur qu'engendre et soutient la simpiternelle consommation de la bière et du saucisson ; ce qui multiplie des générations de ventrus. On y célèbre bien le mardi gras, *die Fastnacht*. Ce soir-là, on danse, on cotillonne, on valse ; on fait surtout le bal masqué qui paraît être l'amusement de prédilection en pays teuton. Au bal, on raffole surtout de la polonaise. Souvent, au centre de la salle du bal, est installée une table chargée de bouquets, d'aigrettes et de rubans décoratifs. Tout en valsant, le danseur manœuvre de façon à s'approcher de la table avec sa danseuse, et y cueille un bouquet, une aigrette, un ruban, qu'il s'empresse de lui offrir ; celle-ci, céans ou plus tard, lui rend sa galanterie.

En pareilles circonstances, l'homme à succès, il y en a toujours au moins un, ne tarde pas à se trouver en dettes de galanterie ; fleuri, décoré qu'il est, parfois à profusion, il lui faut bien ne pas être en reste de flat-

teuses attentions envers les femmes qui lui ont manifesté leurs bons sentiments.

En 1890, deux jours après le *Fastnacht*, élections générales en Allemagne. Elles eurent un résultat vraiment surprenant pour l'époque : les socialistes remportèrent une victoire, une première victoire, qui causa, cela va sans dire, grand émoi dans les cercles impériaux.

Le Kaiser Guillaume II, le criminel aliéné qui devait déclancher vingt-quatre ans plus tard, la sanglante échauffourée de 1914-18, en proie à une diabolique humeur, l'une de ses faiblesses morbides, se décida à répondre à sa façon à l'expression du verdict populaire.

Le jour même de l'élection, *der Wahltag*, *ex abrupto*, par sonnerie des trompettes de tous les régiments, il ordonna une revue de toutes les troupes de Berlin. Une demi-heure après l'appel de la revue, toutes les troupes étaient en parade, sous le commandement du Kaiser lui-même. La revue dura plusieurs heures.

"J'y assistai," écrivit le docteur, "et ce fut pour moi un spectacle de toute grandeur, du plus poignant intérêt. Troupes admirablement dressées, manœuvrant en énormes colonnes, ou sur des fronts immenses, avec la précision mathématique d'un mécanisme parfait." Le docteur avoua n'avoir jamais vu autant de monde pirouetter comme des automates, au commandement d'un seul individu. Comme évolutions et, en somme, comme parade, c'était de toute magnificence.

Vers la nuit tombante, Guillaume II, à la tête de ses troupes, rentra à Berlin, aux acclamations de la foule.

Guillaume II avait un faible pour ces appels soudains de troupes sous les armes. Devenu empereur, il ordonnait,

sans motif apparent, quatre ou cinq revues générales de troupes, tantôt la nuit, tantôt le matin à bonne heure, au saut du lit, et n'était pas le dernier rendu sur le champ des manœuvres.

La folie de la guerre hantait son cerveau ; il en préparait une, et voulait se rendre compte de la discipline et de l'efficacité de ses troupes.

La gloire militaire, telle était la marotte de ce déséquilibré moral et même physique ; peu lui importait les effets immédiats et les conséquences prolongées d'un cataclysme ; les hommes pour lui n'étaient que de la chair à canon. Encore une fois, c'était un aliéné criminel, à peu près dans le genre de ce malheureux fou qui, un jour, dans l'asile où il était détenu, profita d'un moment où un pauvre homme ronflait couché derrière une porte, pour s'emparer d'une hachette, et le décapiter, en disant : " Va-t-il être un peu surpris, en se réveillant, de se trouver sans tête !!! "

Voilà une image approximative de Guillaume II.

Les socialistes comprenaient parfaitement le motif des parades du Kaiser, et s'en montraient furieux, mais Guillaume II n'en persistait pas moins dans son attitude autocratique jusqu'à la tyrannie. Fougueux, violent, irritable, emporté, il entendait gouverner seul, en maître absolu de l'Allemagne, avec la devise autocratique : " L'État, c'est moi ! "

Bismarck gênait visiblement un potentat comme Guillaume II. Quelqu'un lui avait prédit qu'il tomberait en disgrâce auprès du souverain et qu'il finirait par se retirer dans ses terres. Mais le vieux chancelier de fer n'était pas facile à écarter, lui, le puissant pivot de

la politique européenne, la cheville ouvrière de l'empire allemand.

D'autre part, il n'y avait pas à se le dissimuler, la marée socialiste montait. Le peuple allemand élisait un libéral à tous crins, le Dr Virchow, et un tailleur polonais qui ne parlait pas un traître mot d'allemand, mais qui représentait l'idée socialiste.

Un peu avant le 1er de l'an 1890, un fabricant de porte-cigares et cigarettes avait eu la fantaisie de mettre dans ses étuis à tabac, trois médaillons différents. Le premier reproduisait le portrait de feu l'empereur Guillaume 1er, avec les mots suivants qui lui étaient attribués :

Ich habe keine zeit müde zu sein
Je n'ai pas le temps d'être fatigué.

Le deuxième représentait l'empereur Frédéric III (inhumé à Potsdam) avec cet exergue :

Lerne leiden ohne zu klagen
Apprenez à souffrir sans vous plaindre.

Enfin, le troisième donnait la tête de Guillaume II avec cette légende :

Wohin führen sie mich morgen ?
Où me conduisez-vous demain ?

Rien en tout cela de bien attentatoire au decorum, aux convenances, à la dignité de l'empire et des empereurs, mais le fabricant de porte-cigares avait oublié que l'on ne plaisante pas, même innocemment, avec les empereurs, et surtout avec une Majesté, un monarque, comme Guillaume II qui n'entendait pas même le badinage le plus débonnaire et n'aimait pas que l'on vînt à s'occuper du moindre de ses mouvements.

En apprenant la chose, Guillaume fit de suite confisquer la marchandise du cigarier et le ruina du coup ; il l'eut fait mettre en prison, si celui-ci n'eût pas promis de ne plus recommencer.

Admirable la monarchie autocratique ! ! ! ! ! ! ! !

Si, depuis, le fabricant de porte-cigares s'est fait socialiste, rien de surprenant.

Que l'on se figure donc les conséquences de pareil acte au Canada ou aux États-Unis, de la part d'un gouverneur général ou d'un président de république agissant aussi brutalement, sans motif plausible, à la façon de Guillaume II. Ce garçon-là disparaîtrait instantanément, tout comme au fond d'une boîte à surprises. Comme dit l'Anglais : *The fellow would find himself no where* : (l'individu ne saurait plus où se retrouver).

Le 27 et le 28 février 1890, grande kermesse dans les salons du prince Von Bismarck, au bénéfice des hôpitaux de Berlin. Il y avait foule, surtout beaucoup d'étrangers avides de faire la connaissance du chancelier de fer. Entrait qui voulait, moyennant la contribution d'un mark et l'achat d'un objet quelconque aux salons. Inutile de dire que le docteur Canac-Marquis s'y trouvait. Ce jour-là, Bismarck était d'une gaieté entraînante et se faisait causeur abondant et surtout intéressant. Il était la figure centrale de tous les groupes, de toutes les élégantes de la capitale. Il avait un sourire, un mot aimable pour chacun. Tout le monde semblait dominé par le prestige et le regard magnétique de cet illustre vieillard qui portait alors avec tant d'aplomb et de virilité trois-quarts de siècle.

Le château du prince donnait sur la place Guillaume, *Wilhem Platz*. Rien de bien remarquable à l'extérieur ;

mais à l'intérieur on pouvait admirer des collections variées, fort précieuses, et nombre de cadeaux très-riches.

Dans la même lettre, le docteur causait des étudiants allemands, grands buveurs de bière au litre, peu importe la nature du contenant, botte, chapeau, crâne humain ou corne de bœuf.

— “ Je suis au mieux avec les étudiants, écrivait-il, et je ne me suis pas encore battu en duel avec l'un d'eux, parce que je ne suis pas un *frais* et que je suis américain.”

Le duel chez les étudiants était alors chose tout à fait ordinaire. On descendait sur le pré, simplement pour se donner un brevet de bravoure, et le sceau d'un homme brave chez les carabins, consistait en une balafre sur une joue ou à la tête. Les nez recousus n'étaient pas rares. Celui qui ne portait pas la marque d'un coup de sabre, une entaille ou deux sur le corps, était mal vu. Celui qui refusait de se battre était pris en grippe, relégué à la cantonade, non-seulement chez les étudiants, mais aussi dans le public.

Aujourd'hui, les mœurs se sont notablement radoucies, et l'on regarde du même œil celui qui n'est jamais descendu sur le “ pré aux clercs ” et celui qui s'y est battu.

Cependant, fleurissent encore les associations de duellistes, et l'on croise le fer pour la moindre offense. En d'autres cas, le duel se fait obligatoire ; au cours d'une séance régulière, on décide qu'il y aura, par exemple, huit duels entre les Luxembourgeois et les Bavares. Au jour convenu, on arrive sur le terrain, on tire l'épée entre amis et camarades d'études, pour le simple plaisir de s'entailler le cuir chevelu ou la figure. Quand il y a eu insulte ou offense, c'est au sabre ou à l'épée que le

duel se fait. Dans les duels entre sociétés, c'est la rapière qui entre en scène ; quoique la rapière soit moins brutale que le sabre, cependant, à ce jeu-là, il arrive que le cuir chevelu est bien entamé, que la figure porte une ou deux taillades, qu'un nez se trouve échancré, et qu'une oreille disparaît.

Des duellistes sortent parfois de l'épreuve assez écorchés ou défigurés, sinon pour toujours, du moins pour longtemps. Un combat dure en moyenne quinze minutes. S'il y a blessure grave, on le suspend et l'on proclame vainqueur le combattant le moins estropié.

Règle générale, en 1890, on comptait huit ou dix duels par semaine.

Tout naturellement, on se demande en Amérique comment il se faisait que la police n'intervenait pas dans ces duels froidement voulus et organisés. La police n'avait jamais d'instructions des autorités à ce sujet, et, par conséquent, s'abstenant de tout zèle, ne bougeait pas.

Inutile de dire que les autorités étaient bien au courant, mais se trouvaient toujours très occupées ailleurs. Le duel, tout abus qu'il fût, elles le toléraient, faute de pouvoir l'empêcher. Le point d'honneur trouvait chez elles une indulgence qui paralysait de leur part toute initiative de redressement. Dans la pratique, il est difficile de compter invariablement sur l'absolu, même dans le devoir. Les accommodements sont de règle et servent d'explication à bien des problèmes.

VII

A PRES un séjour de sept mois, le docteur laissait Berlin avec beaucoup de regret. Sa première impression de la capitale n'avait pas été celle de l'enthousiasme. Il s'était trouvé en face d'une population très dense, mais raide d'allures comme un faisceau de carabines, et dont il connaissait à peine la langue. Cependant il devait finir par s'acclimater, s'habituer au caractère, aux manières, aux habitudes des gens, et, ce qu'il y avait de plus important, se familiariser avec la langue du pays. En outre, il s'y était fait nombre d'amis.

Durant ces sept mois à Berlin, le docteur avait coupé, taillé, disséqué énormément de chair humaine, étudié et traité un organisme qui, plus on change de pays, reste le même, exposé aux vicissitudes de la température, à de multiples accidents, aux aléas d'une profession ou d'un métier. Seulement, dans l'Ancien Monde, on est constamment à la recherche et à l'étude de nouvelles manières de traiter les maladies et infirmités physiques, de couper le mal dans sa racine, d'après les méthodes de la dernière heure.

Ce fut au mois d'avril suivant que le docteur quitta Berlin pour Leipzig. En quittant la gare de Luckenwalde, observateur comme toujours, il remarqua une femme,

accompagnée d'un petit garçon, qui faisait des travaux de labour avec une paire de bœufs. Il demanda à un monsieur qui venait de prendre le train, si c'était l'habitude dans le pays pour les femmes de se livrer au labour de la terre. Le monsieur lui répondit qu'il connaissait bien cette femme, qu'elle était veuve, avait trois fils d'un certain âge, mais que tous étaient dans l'armée. En sorte qu'il lui fallait bien prendre les manchons de la charrue, pour assurer le pain quotidien au logis.

Le docteur constata qu'il avait là, sous les yeux, un des résultats du militarisme institué, utilisé, subventionné, en majeure partie pour la vanité et les fantaisies de son commandant en chef, un ramolli, une brute, le Kaiser Guillaume II.

En route, le docteur nota sur son calepin l'apparition d'une petite ville du nom de Wittenberg, qui fut le berceau du luthérianisme en Allemagne. Il y vit un séminaire luthérien dans la cour duquel se trouve la maison de Luther et partie du couvent des Augustins que Luther habita comme professeur de philosophie, à partir de 1508. Wittenberg possède un château et une église qui datent du XVe siècle. Ce fut sur les portes de bois de cette église que Luther afficha ses thèses théologiques. Ces portes furent brûlées plus tard par les Autrichiens, lors d'un bombardement en 1760, mais elles furent remplacées par des portes métalliques sur lesquelles on grava à nouveau, en langue latine, les thèses de Luther. A l'intérieur, reposent les restes mortels de Luther, de Mélanchthon, l'un des chefs de la Réforme en Allemagne, et de plusieurs princes saxons. Non loin de là, on aperçoit la Stadtkirche, l'église de la ville, l'église métropolitaine, construction du XVe

siècle, où Luther fit de la prédication, puis la maison de Mélanchthon et une caserne d'infanterie.

Leipzig est le nom d'une ville familièrement connue de par le monde, et au Canada particulièrement, et par son conservatoire de musique et par son commerce de fourrures. Depuis cinquante ans, les marchands-pelle-tiers de Québec font une visite annuelle à Leipzig dans l'intérêt de leur commerce.

Leipzig est le plus grand centre de commerce de l'Allemagne. Ses ventes annuelles de fourrures aux enchères attirent les principaux marchands de l'Amérique du Nord. Leipzig est aussi un vaste entrepôt de librairie ; on y compte bien 300 établissements de cette nature, et rien que 60 imprimeries.

La population de Leipzig atteint, moins une fraction, 7 à 800,000 âmes.

Dans une plaine, non loin du confluent des rivières Elster, Pleisse et Perthe, l'œil du touriste tombe sur la plus ancienne et la plus célèbre université du pays. Ne pas oublier que Leipzig n'est pas une jouvencelle. Dès 1180, on y faisait deux grandes foires annuelles, l'une à Pâques, l'autre à la Saint-Michel. Jusqu'au XVe siècle, ces foires annuelles grandirent en importance. Les marchands y accouraient de toutes les parties de l'Europe, et, à pareilles époques, la population se grossissait bien, en allants et venants, de quarante mille âmes.

Promenades magnifiques sur l'emplacement des anciens remparts, entre la ville proprement dite et ses faubourgs. Dans le voisinage est l'église Saint-Thomas, édifice du XVe siècle, théâtre durant l'hiver de grands concerts de musique religieuse. Sébastien Bach y fut

organiste depuis 1723 jusqu'à 1760, l'immortel Sébastien Bach dont jusqu'ici à Québec, nous avons connu des œuvres magistralement exécutées à l'orgue et au piano par des artistes bien distingués de l'étranger et de la ville de Québec, même au cours des soixante-dix dernières années.

A côté de l'église Saint-Thomas, se dresse sur un grand piédestal, une statue du célèbre philosophe et mathématicien Leibnitz, qui vécut de 1646 à 1716.

Le Théâtre, c'est-à-dire le principal théâtre de Leipzig, se fait remarquer par une architecture particulière. La façade consiste en une suite de colonnes de l'ordre corinthien, le tout orné au centre d'un groupe allégorique sculpté par l'artiste Hagen. Au plan opposé du front, le Théâtre produit un pittoresque effet avec une sorte de véranda en hémicycle, sur le bord d'un étang d'où jaillit une colonne d'eau de 60 pieds de hauteur. Une fois terminé, le Théâtre fut inauguré en 1864.

A la sortie, le touriste peut aller visiter en face, un édifice imposant, musée ou galerie, riche surtout en peintures modernes.

Lorsque le docteur passa à Leipzig, on terminait la construction d'une nouvelle université ; il n'en restait plus que l'intérieur à compléter, et déjà l'édifice était classé comme l'un des plus beaux de la ville. D'autre part, il n'y avait alors que cinq ans que l'on avait mis la dernière main à la construction de l'église Saint-Pierre, la *Peterskirche*, œuvre architecturale des plus remarquables de la ville dans le genre, faite de pierre gris-perle, d'après le style gothique, et dotée d'un orgue colossal. Du haut du clocher, l'œil embrasse la ville entière, point de vue des plus charmants.

La place de l'Hôtel-de-ville est décorée d'un monument qui ne peut manquer d'intérêt pour tout visiteur. Ce monument en granit a été érigé à la mémoire de Guillaume 1er, roi de Prusse, en 1861, ravisseur de l'Alsace-Lorraine en 1870, empereur d'Allemagne en 1871 et décédé en 1888, à l'âge de 91 ans. Guillaume 1er, dans ce monument, est assis sur un trône ; aux quatre angles du monument, on voit la statue équestre coulée en bronze de Frédéric III, roi de Prusse, qui ne fut empereur d'Allemagne que l'espace de trois mois, et alla mourir à San Remo, d'une maladie de la gorge, puis le bronze du prince Otto Von Bismarck, celui du comte Von Moltke, généralissime des armées allemandes en 1870, et enfin celui du roi Albert de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, qui épousa Victoria, reine d'Angleterre, en 1840. Derrière chaque bronze, se dresse une ordonnance prussienne et le drapeau impérial orné de l'aigle noire.

Le 23 avril 1890, date de la lettre du docteur, brillante fête à Leipzig ; monuments, édifices publics, résidences privées, tout dans la ville fut pavoisé, enguirlandé de fleurs, couronnes, en l'honneur du 71e anniversaire de naissance du prince consort, le prince de Saxe-Cobourg-Gotha, mari de la reine Victoria d'Angleterre, né en 1819 et mort en 1861.

De ses fiers monuments, des souvenirs qu'ils perpétuent, la transition à la vie plus intime de Leipzig, n'est pas un hors-d'œuvre. Voyons ! Descendons au restaurant, refuge national et quotidien du peuple allemand. L'un d'eux a une origine assez curieuse. Sous le nom actuel de *Thuringer-Hof*, ce fut jadis un cloître construit en 1248. Drôle de destinée pour une aussi sainte maison ; autrefois, c'était plutôt en sortant de là qu'on

pouvait, le dernier soupir rendu, prendre la bière, aujourd'hui, c'est en y entrant.

On tient table d'hôte dans ce restaurant. L'intérieur de ce cloître, devenu auberge, est divisé en chambres, salles et petits salons particuliers ; l'un d'eux même est réservé aux nobles, clientèle privilégiée de l'établissement ; les gens de haut lignage y sont aussi attendus.

Tout de même, il se dégage des vieux murs de cette maison, un parfum d'onction, un arôme monastique, qui ne sont pas illusoires. Une fois dans ce lieu, le consommateur s'arrête un instant, ne sachant s'il doit solliciter une bénédiction ou une chope de bière. Son embarras n'est pas long. Un garçon lui arrive tout aussitôt avec des verres. Incrustée sur chaque verre on lit la légende suivante :

Schön Dr Martin Luther Spricht :

Wasser that's freilich nicht

L'excellent Dr Martin Luther l'a dit :

L'eau n'est certainement pas nécessaire.

Sur les murs de ce restaurant sont peintes des figures allégoriques de tout sujet, symboliques des arts, reproduisant des faits bibliques ou religieux, des passions, des combats, des victoires. Le restaurant est éclairé au moyen de lampes et quinquets de la forme de ceux du cloître, mais modernisés par des becs de gaz.

Le restaurant est très-fréquenté par les étudiants, qui ne manquent jamais d'avoir une royale soif de la bière que l'on sert dans des petits bidons ou gobelets de bois, ayant la forme de grands verres ordinaires.

VIII

DE Leipzig, le docteur se rendit à Dresde et ensuite à Prague, en Bohême. Prague est une unité géographique qui n'est tout juste connue à Québec que par le titre d'une composition pour piano, *La Bataille de Prague*. Il y a soixante ans, à Québec, quand une jeune fille, — c'étaient alors les jeunes filles exclusivement, qui tapotaient du clavecin bien tempéré — quand une jeune fille, dis-je, jouait *La Bataille de Prague*, et de plus *La Prière d'une Vierge*, de Bardazweska, elle était pianiste accomplie ; après elle on tirait l'échelle. Salut au piano ! A défaut de géographie, c'est lui qui nous a fait connaître au moins le nom de la capitale de la Bohême.

Dans ce voyage, le docteur eut à franchir tout un pays pittoresque d'aspect, pour cette raison-là même délicieux, traversé qu'il est par l'Elbe, et enjolivé de châteaux parmi lesquels celui de Pillnitz, résidence ordinaire d'été de la cour, et celui de Wasenstein, perché au sommet d'un rocher.

Finalement, après un trajet en véhicules bien variés, bateau, voiture, barge et, en dernier ressort, *pedibus et jambis*, le voyageur se trouve dans une place appelée Wehlen, en face d'une immense gorge à la mine sauvage, funèbre même, panachée d'une forêt de grands arbres qui ont l'apparence de fantômes.

A quelques pas de cette gorge, en apparaît une autre, la gorge d'Uttewald, la plus majestueuse de toute la Suisse saxonne. Comme encadrement, elle a un enchevêtrement de rochers énormes, éditée de Péliion entassé sur Ossa. Dans les espaces qui séparent ces rochers, il en est bon nombre où le soleil ne pénètre jamais.

Un peu plus loin, l'œil du touriste tombe sur une grotte béante, en forme de cheminée, qui porte le nom de *Teufelskuche* ou Cuisine de Diable, tout comme un certain gezzzer, non loin de l'imposant hôtel des sources thermales du parc national américain de la rivière Yellowstone, dans le Wyoming, est désigné sous le vocable de *Devil's Kitchen*.

Avant de reprendre le train pour Prague, le docteur fit l'ascension d'une montagne, la Winterberg, haute de 1800 pieds, et célèbre dans le pays, comme le Cap Tourmente sur le Saint-Laurent, les Caps Trinité et Éternité sur le Saguenay. Du sommet de la Winterberg, le touriste jouit du panorama entier des montagnes de la Saxe, de la Bohême et de la Silésie.

“**M**E voilà donc à Prague, capitale de la Bohême”, disait le docteur dans une lettre en date du 29 avril 1890. Pour bon nombre de gens, la Bohême serait le nom d'un pays habité surtout par des individus d'une certaine catégorie sociale, frélons de la ruche humaine, Roger-bon-temps, flâneurs, parasites inconscients, adeptes du *j'm'enfoutisme*, mais au fond bien désintéressés et philosophes de tempérament. En somme, en tout lieu on naît bohême dans ce sens, comme on naît large, égoïste, étroit d'esprit, juif, marchand, politicien, laborieux ou paresseux, artiste ou automate, peu importe le pays.

Prague est une ville de 256,000 âmes dont les quatre-cinquièmes sont Tchèques et les autres Allemands, y compris une vingtaine de mille Juifs. La ville occupe une vallée et des collines qui encadrent la rivière Moldau, ce qui lui prête une physionomie à la fois imposante et originale. Ce sont partout des palais, et, du fouillis de maisons, qui constitue la ville basse, se dressent jusqu'à soixante-dix grandes tours.

Le *Kradschin*, résidence royale, et la cathédrale dominant la ville. Le nombre des églises de Prague est de 65, dont environ 50 catholiques. A mentionner parmi les principales, celle de *Teyen-kirchê*, église des

XIV et XV siècles, au dernier pilier de laquelle, côté sud, on voit le monument érigé à la mémoire de Tycho-Brahé, célèbre astronome danois, appelé à Prague en 1599 par l'empereur Rodolphe II.

L'église Saint-Nicolas fut l'église des Jésuites. Elle est surmontée d'une très-belle coupole. Son ornementation intérieure est éclatante et fort riche.

L'église Saint-Wenceslas fut construite entre 1880 et 1885 dans le style Renaissance, par Barvitijs. Remarquables sont surtout les décorations intérieures ; la nef majeure présente une voûte à caissons ; partout, grand luxe de vitraux. La chapelle de Notre-Dame de Lorette est la reproduction fidèle de la *Casa Santa* de Lorette, en Italie. L'église possède quelques trésors du XVI^e siècle, quelques ostensoirs dont l'un est orné de 6,580 diamants.

L'église du riche monastère des Prémontrés de Strahow, l'un des plus vastes édifices du genre qui existe, renferme le tombeau de Saint-Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés, et celui du général Pappenheim, tué en 1832, à la bataille de Lutzen, ville de la Saxe, qui fut le théâtre de plusieurs autres batailles. La bibliothèque du monastère contient 60,000 volumes et un millier de manuscrits, en outre de plusieurs belles peintures.

Le temple de Saint-Jacob, très grand édifice, se distingue par ses fresques et dorures.

La cathédrale ou l'église métropolitaine de Prague, porte le nom de Saint-Vit. A la visite du docteur, elle ne se composait que d'un chœur de forme ogivale, commencé en 1344 et achevé en 1385, par Pierre Arler de Gmund.

Mais on était en mesure de construire la nef, avec perspective de ne pouvoir la finir qu'au vingtième siècle. La cathédrale avait subi un incendie et sa tour mesurait bien 480 pieds de hauteur. Lors de sa reconstruction après le désastre, on donna à la tour une hauteur de 297 pieds ; malgré cette réduction de près de moitié, la tour est encore d'aspect imposant, et de son sommet, le touriste qui l'escalade, peut jouir d'un panorama aussi grand que varié.

Dans la nef ; on a déjà installé le mausolée royal qui est en marbre et en albâtre. Le mausolée n'est pas moderne ; son acte de naissance remonte à 1589, sous le règne de Rodolphe II. Les cendres des rois et reines de Bohême, ainsi que des princes et princesses de sang royal, y reposent. On voit aussi au même endroit les tombeaux de Saint-Adalbert, de Saint-Wenceslas, de Saint-Vit, ainsi que le monument érigé à la mémoire de Saint-Jean Népomucène. On y remarque un boulet de canon suspendu à un pilier par une chaîne, relique de la guerre de Sept-Ans ; les dégâts causés à la balustrade par ce boulet, n'ont jamais été réparés.

Les Bohémiens semblent être gens de profonde piété ; ils fréquentent leurs églises, non-seulement aux jours fériés du calendrier catholique, mais aussi aux jours ordinaires. On ne reste pas trois ou quatre minutes en observation près d'une église, sans voir nombre de gens des deux sexes, y entrer, s'y découvrir, se signer, s'agenouiller, murmurer une prière, puis reprendre leur chemin. Ce sont encore les pratiques chrétiennes du Moyen-Age dans toute leur admirable ferveur et simplicité.

Les défunts n'y sont pas oubliés ; loin de là, on leur rend bien souvent hommage de la façon suivante. S'il

s'agit d'un parent bien regretté, les survivants, s'ils ont quelques moyens pécuniaires, font l'achat d'un gros cierge, qui a la taille d'un cierge pascal au Canada, du moins dans la province de Québec. Sur ce cierge on fixe ou l'on attache une couronne, une pancarte, ou un large ruban noir ou blanc ; on y inscrit le nom du défunt ou de la défunte, et l'on fait alors brûler le cierge devant un autel consacré soit à la Sainte-Vierge, soit à Saint-Joseph, soit au Sacré-Cœur.

S'il y a des églises à Prague, les théâtres n'y manquent pas non plus. Le théâtre national bohémien est un bel édifice, style Renaissance. En 1881, il devenait la proie des flammes. On le reconstruisit en l'agrandissant. Le docteur s'y rendit un soir. On y jouait une pièce d'un caractère mystico-dramatique portant le nom israélite d'*Asraël*. Comme intrigue, c'était un jeune homme qui s'était donné à Pluton, moyennant finances, reproduction presque entière de la chanson des "Cent louis d'or", de Nadaud, la passion simpiternelle du genre humain. L'intérêt de la pièce était soutenu par des scènes effroyables de l'Enfer et des images féériques du Ciel, sublimes celles-ci, terribles celles-là, non pas à la façon des imageries d'Épinal, mais comme les grandioses conceptions de Gustave Doré et de son magique crayon. La pièce était parsemée de chants pieux et d'invocations à la Vierge. Le dénouement, on le devine, était le triomphe de la Divinité, la gloire et le bonheur des Élus, des bons, c'est-à-dire de ceux qui ne se sont jamais vendus à un seul des péchés capitaux, et qui n'en ont jamais trafiqué, au contraire, les ont tournés à l'endroit, et s'en sont fait des vertus.

Au sortir de pareille séance, un auditoire ne peut

être que profondément édifié, disposé à s'envoler du côté de l'idéal religieux, en supportant patiemment les conditions de l'existence. On peut difficilement monter plus haut dès ce monde.

L'Hôtel-de-ville de la *Neustadt* ou ville neuve, utilisé alors comme cour de justice, fut complètement transformé en 1806. Il eut lui aussi son odyssée, comme maint autre.

En 1419, bien des partisans de l'hérésiarque Jean Huss avaient été arrêtés et logés comme prisonniers à l'Hôtel-de-ville. Jean Huss, condamné par le concile de Constance, avait été envoyé au bûcher en 1415. La population de Prague, poussée et commandée par Ziska, disciple de Huss, attaqua l'Hôtel-de-ville en séance, délivra les prisonniers et en chassa les membres du conseil, en les jetant par les fenêtres ; procédé assez vif et un peu sommaire. A quoi n'est-on pas exposé, quand on est échevin ?

La *Josephstadt* ou quartier juif, reflète de suite le caractère de sa population : rues étroites comme les rues Champlain ou du Cul-de-Sac, Sous-le-Fort, Sous-le-Cap, Garneau, Christie, Ferland, Couillard, l'Allemand, Octave, de l'Ancien-Chantier et plusieurs autres à Québec. En bordure, on n'y voit que de vieilles maisons. Il faut aussi dire que *Josephstadt* occupe une bonne partie de l'ancienne Prague ou *Altstadt*. Les maisons en sont non-seulement vieilles, mais même sales, lézardées quelques-unes, éventrées d'autres ; plusieurs ont fini par s'affaisser d'un côté. Toutes ces rues ou plutôt ruelles étaient grouillantes d'enfants barbouillés jusqu'aux yeux, de vieillards crasseux ; il y avait de quoi parfois à s'y tenir le nez.

Le passage d'un étranger dans pareil quartier est toujours un évènement d'une certaine importance. On le regarde d'abord avec curiosité, puis on flaire d'ici et de là un prétexte, une occasion de lui carotter une pièce de monnaie. Aussi, que de cicérones improvisés se présentent pour vous faire visiter la synagogue, vieille construction en pierre massive, à l'aspect sombre, étrange dans son style gothique du commencement du XIIIe siècle. Un fait qui semble à peine croyable, chez des Juifs, c'est qu'à la voûte de cette synagogue, est suspendu un drapeau que l'empereur Ferdinand III donna aux Juifs, comme hommage à la bravoure qu'ils avaient déployée, à la défense de Prague, contre les Suédois en 1648. D'ordinaire, on se représente le Juif comme financier, marchand de toutes choses, politicien, littérateur, musicien, compositeur, virtuose, et à ces différents titres on compte des sommités, des célébrités parmi eux, mais comme soldat, guerrier, chef militaire susceptible d'intrépidité, d'héroïsme, c'est toute autre histoire, et le trophée militaire de la synagogue est le seul de par le monde que les Juifs peuvent mentionner. Drumont, dans la *France Juive*, a oublié d'en parler ; ça n'est pas juste.

Tout près de la synagogue, existe le lieu de sépulture des membres d'une des douze tribus d'Israël : le cimetière juif, qui est très ancien. Il est rempli de pierres tumulaires noircies par le temps, couvertes de mousses, et se dressant piteusement au travers de broussailles touffues. Ces pauvres pierres tumulaires, dont on ne pourra jamais dire l'âge, sont incrustées d'inscriptions hébraïques, souvent du symbole particulier de la tribu à laquelle appartenait le défunt : un vase pour ceux de la tribu de Lévi,

deux mains désignant ceux de la tribu d'Aaron, ainsi de suite. Sur mainte tombe, on remarque de petites pierres apportées là par des amis ou des descendants des défunts, comme hommage à leur mémoire..

Le musée de Prague, joli édifice, n'offre cependant rien de bien remarquable au visiteur qui a déjà vu les musées de Paris, d'Anvers, de Berlin, de Dresde, etc.

Un mot, en passant, du pont Charles, construction de même classe que les grands ponts du monde entier, comme dimensions, beauté et hardiesse de structure. Le pont Charles a seize arches, environ 1500 pieds de longueur, et à peu près 30 pieds de largeur. Il fut construit de 1357 à 1507, espace de cent-cinquante ans. On avait alors moins de forces auxiliaires qu'aujourd'hui, mais on travaillait à coup sûr avec des matériaux bien éprouvés. Il y a de cela aujourd'hui (1925) 568 ans, on construisait alors pour l'éternité.

Le pont Charles est flanqué, à chaque extrémité, de tours qui servirent autrefois à la défense de Prague. Les piliers du pont sont ornés de trente statues et groupes de saints ; au pays de la Bohême, l'idée religieuse est toujours vivace et domine partout dans les constructions publiques. On y voit la statue en bronze de Saint-Jean Népomucène, patron de la Bohême, avec deux bas-reliefs ; à droite, entre le sixième et le septième pilier, une plaque de marbre portant une croix au sommet, indique l'endroit d'où le saint fut précipité dans la Moldau, par ordre de l'empereur Wenceslas, parce qu'il refusait de lui révéler la confession de la reine. Qu'arriverait-il de nos jours à un potentat de ce genre ? Pas grand'chose probablement, si l'on en juge par la situation du Kaiser Guillaume II. Ce monstrueux devastateur

de plusieurs pays, assassin de plusieurs millions d'êtres humains, de 1914 à 1918, est toujours libre ; on ne songe ni à l'emplumer, ni à lui faire le moindre procès.

Une légende rappelle cependant que le corps de Saint-Jean Népomucène surnagea pendant quelque temps et que cinq brillantes étoiles lui formèrent une sorte d'auréole.

Chaque année, particulièrement le 16 mai, jour de la fête du saint, des milliers de gens viennent du fond de la Bohême, de la Moravie et de la Hongrie, en pèlerinage au pont de Prague.

On compte huit autres ponts dans la ville.

Sur la tour de la vieille ville, érigée en 1451, du côté de la Grande Place, figurent les statues de l'empereur Charles IV et de son fils Wenceslas IV.

Le *Pathaus* est un édifice gothique, remarquable par une curieuse horloge et par l'une de ses salles qui est ornée d'un grand tableau de Jean Huss devant le concile de Constance, peinture de Brozik qui coûta 60,000 florins. A mettre au crédit de Prague, huit palais et neuf monuments dont le principal est celui de François 1er, fontaine, de style gothique, d'environ 75 pieds de haut, surmontée de la statue équestre en bronze de l'empereur, protégée par un baldaquin. Ce monument porte aussi d'autres statues de pierre, disposées sur un plan inférieur et représentant, les unes, les seize anciens cercles de la Bohême et de la capitale, les autres, des sujets allégoriques comme la Science, les Arts, l'Industrie et le Commerce.

Près de la cathédrale apparaît une tour au nom sinistre de *La Tour de la Faim*. C'était là, en effet, que

l'on incarcérait autrefois les criminels de toutes sortes et qu'on les y laissait mourir de faim.

Le docteur, qui n'était que de passage à Prague, dut couper court à sa description de la capitale de la Bohême, et se mettre en route pour l'Autriche. Il se trouva bientôt à Vienne, à l'Hôtel de France. Dans une lettre en date du 3 mai 1890, il s'excusait d'être resté quatre jours dans la capitale de l'Autriche, sans écrire à ses amis d'outre-mer, par suite d'un léger incident qu'il racontait avec son habituelle franchise.

Après avoir été appelé à soulager bien des misères, à traiter bien des infirmités physiques, bien avant la fin de son stage d'étudiant et depuis, après avoir palpé, taillé, recousu, réparé beaucoup de chair humaine, le docteur se croyait assez bien cuirassé contre toute faiblesse sentimentale.

Bernique ! Illusion ! Il faut être en garde contre la trahison du coup de foudre, l'heure du berger. On n'est jamais complètement à l'abri.

IX

A son arrivée à Vienne, le docteur faisait la connaissance d'une famille hongroise, père, mère et jeune fille, gens paraissant fort bien sous tous rapports, surtout la jeune fille qui était d'une beauté que le docteur trouva angélique, ni plus ni moins, lui, carabin de naissance, impitoyable prosecteur quotidien de chair humaine, chirurgien jusqu'à l'aponévrose du crâne inclusivement.

La jeune fille lui parut tellement recherchée, entourée, choyée, qu'il fit comme tout le monde ; il se prodigua en attentions et galanteries envers la belle hongroise. Pas mieux armé que Télémaque auprès de la nymphe Calypso, il oublia pour le moment Vienne et le reste, pour la famille hongroise et le charme captivant de la jeune fille. Il ne faut jamais jurer : " Fontaine, je ne boirai jamais de ton eau."

Le docteur avait reçu le coup de foudre. Heureusement pour lui, un bon matin, la famille reprit un train pour réintégrer son pays, et le docteur resta seul à l'hôtel avec ses impressions et réflexions dont il réussit, mais longtemps après, à se remettre.

L'idylle s'était évanouie, mais le souvenir de la belle hongroise trotta encore obstinément dans la tête du docteur qui finit par se demander si, vraiment, au

fond, il n'avait pas rencontré la femme qui lui était destinée. La plupart des hommes sont exposés, au moins une fois durant la vie, à pareille éventualité, pour heur ou malheur.

Décrire Vienne serait tâche aussi facile que de décrire Paris, dont Vienne est à peu près une réplique. Douze cent-mille êtres humains y vivent, y circulent, s'y coudoient. L'ancienne forteresse de Vindobona, construite par les Romains, a, depuis cette époque-là, bien changé d'allures. Son nom est devenu Vienne pour les Français, et Wien pour les Allemands et les Anglo-Saxons. On y trouve dans ses monuments, la même élégance et autant de richesse qu'à Paris. Les œuvres d'art y pullulent. Le *Ring*, grande artère de ceinture, imprime à la capitale un cachet tout particulier ; jardins et parcs charment la vue dans toutes les directions.

L'un des édifices les plus en relief de la capitale est la grande cathédrale de Saint-Étienne, l'église métropolitaine de Vienne. On mit 210 ans, de l'an 1300 à l'an 1510, à construire et parachever ce temple. Grande est la différence entre les plans et travaux de construction de cette époque et ceux de la nôtre. Sans avoir l'outillage d'aujourd'hui, on travaillait infiniment mieux ; et les plans des constructions étaient sérieusement étudiés, mûris entre les mains d'experts, qui étaient souvent des artistes, et leur exécution était confiée à d'excellents ouvriers bien dirigés, et non, comme aujourd'hui, à des entrepreneurs, mot général qui ne désigne rien du tout en fait de métier, et que, dans le français du Canada, on remplace à tout coup par un barbarisme, *contracteur*, titre absolument erroné, que se donne généralement un individu souvent à peine raboteur.

Le grand souci de ce *contracteur*, entrepreneur ou constructeur, c'est d'économiser tous ses frais, de faire un château de cartes, flanqué de haut en bas et d'avant en arrière, aujourd'hui surtout, d'escaliers qui s'entrecoupent et donnent à ces maisons, l'apparence de coléoptères, d'y entasser force locataires à des prix exorbitants, et d'en tirer le plus de revenu possible. Toujours le juif !

Wenzel de Klosternenbourg, l'architecte de la cathédrale de Saint-Étienne, utilisa certaines parties d'une autre église qui datait du douzième siècle, cent ans auparavant ; elle n'échappa donc pas au style de l'architecture romaine. Elle offre la forme d'une croix latine de 325 pieds de long, et trois nefs. Ses superbes voûtes sont supportées par huit énormes piliers de neuf pieds de diamètre, ornés de plus de cent statues. On y voit la pierre qui ferme l'entrée du caveau impérial.

Le sarcophage de l'empereur Frédéric III est une belle œuvre de sculpture de marbre blanc et rouge.

La chaire fut sculptée par l'artiste Pilgram.

On y remarque la chapelle de Savoie, avec le tombeau du Prince Eugène, célèbre général des armées impériales d'Allemagne, grand homme de guerre, s'il ne fut pas le plus grand de son époque. Il mourut à l'âge de 73 ans.

Au front de la Cathédrale, s'ouvre la *Porte des Géants*, qui n'est utilisée qu'aux solennités extraordinaires et, à ces exceptions près, reste close.

Du même côté, existent les deux *Tours des Païens*. La grande tour de la Cathédrale, haute de 400 pieds, offre du sommet, une bien intéressante vue de Vienne, de ses environs et des champs de bataille de Wagram et d'Essling, villages où les Français, sous le Petit Ca-

poral ou Napoléon 1er, remportèrent d'éclatantes victoires sur les Autrichiens, en 1809.

Juxtaposée au château impérial, se trouve une église gothique du 15e siècle, l'église des Augustins. On y remarque un grand chœur tout en longueur. En face de l'église se dresse une pyramide de marbre blanc, haute de trente pieds et ornée de figures allégoriques représentant la *Béatitude*, la *Vertu* et la *Charité*. C'est le monument de Marie-Christine, fille de Marie-Thérèse d'Autriche, et l'œuvre du célèbre sculpteur italien Canova.

On y admire aussi le monument de marbre érigé à la mémoire de Léopold II par Zauner. L'empereur est représenté au repos sur un sarcophage, au rebord duquel s'appuie la *Religion* sous les traits d'une femme en deuil.

Dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette, même église, sont déposés et enfermés dans des urnes, les cœurs des empereurs et impératrices d'Autriche, depuis l'empereur Mathias (1619).

L'église des Capucins, église du style rococo, possède le caveau impérial, à l'entrée duquel reposent Marie-Thérèse et son mari François 1er dans un sarcophage double, Joseph II, François II, Marie-Louise, femme de Napoléon 1er, et leur fils, le duc de Reichstadt, Maximilien, le malheureux empereur du Mexique depuis le 10 juillet 1863 jusqu'au 19 juin 1867, alors qu'il fut fusillé en compagnie de deux généraux mexicains, Miguel Miramon et Mejia, par ordre d'Antonio Lopez et de Santa Anna, général mexicain en commandement des armées mexicaines. Sa tombe est ornée de deux couronnes d'argent et d'une troisième de palmes, dons de l'infortunée impératrice Charlotte, sa femme.

Parmi les autres tombeaux à mentionner, est celui



JEANNE BROCHE,
née Jeanne Van Flueg à Thaon-les-Vosges, France, le 14 juillet 1875.
Issue d'une ancienne famille d'Alsace, établie en France depuis
l'annexion de 1870. Épouse en deuxième noce du Docteur
Canac-Marquis, le 14 juillet 1904 à Jersey City.

de l'empereur Mathias, qui inaugura le caveau impérial. Le dernier cercueil qu'on y a déposé, est celui de l'impératrice Marie-Anne, décédée en 1884.

Le château impérial est aussi vieux que la Cathédrale ; il date du XIII^e siècle. C'est la résidence des princes de la maison d'Autriche. Sa physionomie ne manque pas de traits pittoresques ; ce que l'on comprendra facilement, en n'oubliant pas que ce château fut formé d'un ensemble de plusieurs constructions, érigées à différentes époques dans le style de chaque époque.

Dans la cour intérieure du château, on voit la statue de François II, par Marchesi, celle de Joseph II, par Zauner, deux statues équestres, celles de l'archiduc Charles et du Prince Eugène, par Ferkorn. Ces monuments sont des œuvres remarquables.

La bibliothèque impériale se compose de plus de 400,000 volumes, de 20,000 manuscrits et de 12,000 volumes d'archives musicales.

Le Trésor impérial est fort riche et intéressant. Il renferme les bijoux particuliers de la famille impériale, les insignes de la Couronne, le sceptre, etc., du temps de Rodolphe II, la couronne de l'Impératrice, refaite en 1867, une collection de pierres précieuses d'une inestimable valeur, une agrafe garnie de brillants, le célèbre *Florentin*, diamant pesant 133 $\frac{1}{3}$ carats.

Ce diamant eut toute une odyssée dont le récit ne peut certes manquer de piquer la curiosité de plus d'un lecteur.

Charles-le-Téméraire (1433-1477), duc de Bourgogne, en était autrefois le propriétaire. Ce diamant fut un jour trouvé, assure-t-on, par un paysan, après la bataille de Morat, ville du canton de Fribourg, en Suisse,

où les Suisses infligèrent une défaite à Charles-le-Téméraire en 1476. Le pauvre paysan, ignorant qu'il était en possession d'une triple fortune, vendit le diamant pour un florin, à un marchand de Berne.

Parmi les autres curiosités du Trésor qui s'offrent à l'admiration du visiteur, est une collection de décorations, savoir : un collier de la *Toison d'or*, composé de 150 brillants et orné au centre d'un célèbre solitaire *Le Frankfort*, diamant de $42\frac{1}{2}$ carats, le cordon et la grande croix de l'Ordre Militaire de Marie-Thérèse, celle-ci ornée de 548 brillants et, au centre, d'un diamant rose de 26 carats, de nombreuses parures de rubis, émeraudes, opales, saphyrs, etc.

D'un autre côté, on donne au visiteur l'occasion de voir les bijoux et reliques du Saint-Empire : aube, étole, ceinture, sceptre, globe, glaive, dalmatique, manteau, livre des Évangiles, gants, bas et souliers du couronnement de Charlemagne, les reliques exposées lors du couronnement, la sainte lance, un fragment de la Vraie Croix, etc., etc.

Dans le château impérial, le touriste peut encore faire d'autres visites bien intéressantes, savoir : aux salles des vases, des bronzes, au cabinet des médailles, à la salle des ciselures en or, des pierres gravées, etc.

Bref, il existe là tout un musée dont la valeur peut se chiffrer dans les millions de piastres.

Le *Hof-Schauspielhaus*, ou théâtre de la cour, en face de l'Hôtel-de-ville, est un édifice de style Renaissance, qui n'a été achevé qu'en 1887.

Une autre *schauspielhaus*, aussi de style Renaissance, est l'Opéra. L'escalier d'entrée en est de toute magnificence. La salle des spectacles peut accommoder

trois mille personnes. La décoration intérieure en est éblouissante.

En face de pareille institution, le docteur ne pouvait s'empêcher de reporter sa pensée du côté de Québec, et de la pénurie alors de la cité de Champlain en fait de théâtres, de salles de concerts, etc. Depuis, la situation s'est un peu améliorée. Feu le regretté Arthur Lavigne, de bien sympathique mémoire comme musicien, prenait en 1892 l'initiative d'un mouvement dont le but était la création d'une école de musique, d'un conservatoire, avec salle de concerts, théâtre. Il réussit à obtenir, pour fins d'instruction musicale spécialement, du ministère de la milice, la cession du terrain militaire où depuis l'on a érigé un excellent théâtre sous le vocable de *Auditorium*. Arthur Lavigne, qui avait fait tous les frais inhérents à la recherche du meilleur plan de théâtre aux États-Unis, fut écarté de l'entreprise et de l'administration du nouveau théâtre et remplacé par des gens qui étaient bien loin d'avoir son expérience, son mérite et sa valeur, de simples locataires de théâtre, marchands de spectacles, sans direction officielle d'experts, sans contrôle, pour la location de la salle ; situation fort regrettable, car, au lieu de propager l'instruction musicale et théâtrale, le théâtre est voué au cinéma, à des comédies bien chenuées, de vulgaire provenance américaine. L'*Auditorium*, avec pareille administration, manque d'une part à sa mission, de l'autre, ce qui est plus grave, à la condition *siné quâ non* de la cession du terrain militaire.

Le parlement de Vienne, édifice aux imposantes proportions, a été construit dans le style grec, d'après les plans de l'architecte Hansen. La haute chambre et la chambre populaire ou élective, ont chacune leur

pavillon et communiquent entre elles par des couloirs construits sur un plan inférieur ; elles sont décorées de statues de marbre et de bas-reliefs. A leurs angles, on remarque des quadriges de bronze.

Le visiteur arrive au portique principal par une large rampe ; puis se présente l'atrium avec un superbe péristyle de trente-quatre colonnes monolithes en marbre d'Untersberg. Les murs sont en marbre de Carrare et la frise est décorée de peintures historiques. Sur ce péristyle s'ouvrent les deux salles des séances du parlement, celle des Sénateurs et celle des Députés, avec leurs annexes respectives.

Le château de Plaisance de Belvédère fut habité par le prince Eugène de Savoie jusqu'à sa mort (1736). Des collections variées y sont exposées. C'est aussi l'endroit où l'on a installé la plus grande galerie de peintures de Vienne ; elle compte environ quinze cents toiles, parmi lesquelles se trouvent des tableaux de l'école vénitienne, des Durer et des Rubens.

Une autre galerie de peintures, fort remarquable et très recherchée, est la galerie Lichtenstein.

Que dirait-on à Québec d'un parc qui couvrirait une étendue de 1712 hectares ? Telle est cependant la superficie du Prater à Vienne, qui fut inauguré en 1766 par l'empereur Joseph II. De l'Étoile du Prater, point que le public s'est plu à ainsi nommer, partent trois grandes allées : 1° la Grande Allée, 2° l'Allée de l'Exposition, 3° l'Allée de l'École de Natation.

La Grande-Allée est bordée d'une quadruple rangée de superbes marronniers. C'est le lieu de rendez-vous du beau monde de la capitale, des brillantes toilettes,

des luxueux et fringants équipages. Par une belle après-midi, rien de plus chatoyant à l'œil du simple touriste.

Le 1er mai 1890 fut, à Vienne comme en bien d'autres endroits, un jour de chômage et de manifestations pour la gent ouvrière. Il va sans dire que le Prater fut envahi, surtout sur le coup de midi. On s'attendait à des assemblées, des harangues, du tumulte, des bagarres, mais il n'en fut rien. Tout de même, on avait triplé les forces policières aux endroits redoutés. Les foules s'amusèrent ferme près de cinq heures durant, et ce fut grosse journée pour les cochers.

Le cocher de Vienne représente une classe fort nombreuse et très-respectée. Aussi se conduit-il de façon à mériter la considération qu'on lui témoigne. Poli, ce qui n'est pas toujours le cas chez les cochers, il a toujours un équipage soigné : voiture et attelage. Mais il faut voir la vitesse invraisemblable avec laquelle il transporte le bon bourgeois. Cette vitesse n'est pas en raison proportionnelle du prix convenu ou du pourboire en perspective. Le cocher tient à montrer la vigueur de ses chevaux et y attache sa réputation. Un seul compliment du client à ce sujet, le fait se rengorger et le rend heureux. A la vitesse exagérée de ses chevaux, il peut fort bien arriver au cocher de passer sur le corps d'un pékin, ou d'être près de l'écraser, mais à Vienne, ça n'a pas grande importance pour le cocher ; c'est plutôt la faute du pékin qui devrait se mettre davantage sur ses gardes. Bien souvent, ce cocher est exonéré de tout blâme, avec la plus touchante unanimité. La voiture de louage à Vienne n'est pas dans les prix doux, et le pourboire doit être rondelet, mais on est voituré à merveille.

Charmante et délicieuse ville que Vienne, disait le docteur, gens affables, population plus alerte et plus joviale qu'ailleurs dans le pays teuton ; bref, on ne s'y ennuit pas. Affaire de tempérament, car, comme tous les mortels, les Viennois doivent être aux prises avec les difficultés, les soucis, les perplexités, les échecs de l'existence, depuis l'emballement du père Adam ; ils les subissent assurément, mais ils semblent mettre d'instinct un certain talent à les cacher à autrui.

Un soir, à l'Hôtel de France, un journal apprit au docteur des choses bien intéressantes sur le compte de l'impératrice d'Autriche. Tout de sang royal que l'on puisse s'imaginer être, n'empêche que ce sang est le même que celui qui coule dans toutes les veines de l'organisme humain et qu'il est exposé à s'affaiblir et se détériorer comme celui du dernier des roturiers.

L'impératrice habitait une villa à Wiesbaden, en dehors de la capitale. Les avenues conduisant à la villa étaient toutes gardées par des agents de police. L'auguste personne souffrait de la même maladie de cerveau que son cousin, le roi Louis de Bavière. Elle ne voyait personne. Les symptômes de son ramollissement cérébral ne dataient pas, comme c'était la rumeur, de la mort de l'archiduc Rodolphe ; en 1890, il y avait déjà quatorze ans qu'ils s'étaient manifestés sous forme d'allées et venues nerveuses et d'hallucinations.

Dans le cours du siècle, il y avait eu, assurait-on, vingt-sept cas d'aliénation mentale dans la famille royale de Bavière. Le roi était fou et plusieurs de ses parents étaient atteints de ramollissement du cerveau. Depuis des années, l'impératrice n'avait pas passé une seule nuit au palais impérial de Vienne, s'imaginant toujours

que le spectre de Marie-Thérèse la poursuivait. Après la mort de Louis II de Bavière, l'impératrice fut prise d'une hallucination d'un autre genre ; elle se figurait que le roi Louis lui apparaissait et que de ses vêtements s'échappaient des jets d'eau en telle abondance, qu'elle se sentait comme asphyxiée, noyée ; alors, elle se mettait à jeter les hauts cris et à implorer secours.

En 1889, elle alla résider à Corfou où elle parvint à regagner une parfaite tranquillité d'esprit, avec une crise cependant, au cours de laquelle elle voulut entrer au couvent. Ce goût monastique fut suivi d'un autre. Elle s'éprit tout-à-coup de Heine, le célèbre écrivain bilinguiste, français et allemand, décédé à Paris en 1856. Elle fit un voyage à Hambourg dans l'unique but de voir un portrait de l'illustre auteur.

A la mort de l'archiduc Rodolphe, l'impératrice eut soudain la hantise d'avoir été l'auteur du meurtre de son fils ; dès lors, ses hallucinations revêtirent un caractère violent.

Lorsque la cour émigra à Pesth, en Hongrie, elle se mit à s'éprendre éperduement d'amour pour ses médecins, puis à se faire vêtir d'habits religieux. Finalement, il lui prit fantaisie de refuser toute nourriture, et, pour la faire manger, on dut lui attacher les mains.

Pauvre femme ! Porter une couronne sur une tête en désarroi, un cerveau désemparé, quelle dérision du sort !

D'autre part, dans les rangs de la société collet monté, d'autres gens, sans avoir perdu la tête, commettaient des extravagances, des folies. Des personnages comme le prince Charles, de la maison régnante de Lichtenstein, et le prince Trautmannsdorff avaient fait sauter telle-

ment de thalers et de florins qu'en 1890, ils étaient devenus et avaient été publiquement décrétés banqueroutiers et condamnés à l'interdit. Un autre, le prince Frédéric IV, de Salmi-Kyrburg, au moment où le docteur écrivait sa lettre, avait subi la même déchéance. C'était un garçon de 44 ans alors, porteur de plusieurs ordres distingués et grand d'Espagne de première classe. Il était endetté au bas mot de \$3,000,000. A l'instruction de son procès, il fut décrété que, jusqu'à la mort de son père, il n'aurait à dépenser que \$1200 par an ; pour un prince, aux goûts délicats et dispendieux, dont les augustes lèvres n'admettaient que les cigares de la Havane, de \$3 pièce, cette somme annuelle, c'était la misère.

L'interdit légal ou la sous-curatelle, en Autriche, n'est pas chose d'une folle gaieté. L'interdit équivaut à une déclaration de minorité perpétuelle ; l'individu qui le subit, est non-seulement décrété incapable de gérer ses propres affaires, mais aussi perd ses droits et privilèges de citoyen et d'électeur. Il n'est pas de contrat valide avec lui ; sa signature est en loi un zéro. En résumé, il n'est plus légalement qu'un être articulé à l'image de l'homme.

Le prince Trautmannsdorff, lui, était président du Jockey Club autrichien. Au club, en une seule nuit, il perdit \$450,000 aux cartes. Pour se refaire, il se mit à spéculer sur la hausse des grains. Malheureusement, le marché, au lieu de monter, opéra une dégringolade, et le prince se trouva à la fin avec un joli déficit de \$3,000,000. Que de cas semblables de par le monde !

Malgré la banqueroute qui les déshonorait, l'interdit qui les dépouillait de tout état civil et les clouait

en quelque sorte au pilori, ces nobles décavés paraissaient prendre bien philosophiquement leur triste déchéance. Les grandes déconfitures ont aussi leur gloriole : il n'arrive pas à tout le monde de se ruiner dans les millions.

En cela, d'ailleurs, avec le temps tout s'émousse ; les scrupules s'éteignent graduellement, comme les préjugés ; la force de l'habitude l'emporte sur la conscience ; il peut fort bien arriver qu'un jour, à Vienne, l'interdit se voie à la mode, revienne de bon ton, soit bien porté. La tache reste tout de même, mais on finit par s'en faire une aigrette.

De même pour les banqueroutes ; autrefois, c'était déshonorant et fort douloureux, aujourd'hui, c'est plutôt intéressant, car ça profite à d'aucuns, surtout en Amérique, excepté aux créanciers.

Avant son départ de Vienne pour Munich, le docteur visitait Schoenbrunn, nom d'un château de plaisance, ainsi qu'on appelait les villas au Moyen-Age. Schoenbrunn fut d'abord un rendez-vous de chasse sous l'empereur Mathias. En 1775, sous Marie-Thérèse, on l'embellissait de fond en comble. Le château ne manque pas de souvenirs historiques. Napoléon en fit son quartier général en 1805 jusqu'en 1809, et son fils, le duc de Reichstadt, y mourut en 1832, à l'âge de 21 ans, dans la chambre même de son père.

Non loin de là, se trouve le château d'Ober-St-Veit qui appartient au prince-évêque de Vienne.

Ce ne sont pas les seules constructions notables qui s'offrent à la vue, mais, pour quelques castels debout, d'où se dégage un parfum irrécusable d'antiquité moyenâgeuse, que d'autres ont dû payer tribut complet aux ravages du temps ! Et cependant, quelle éloquence dans

ces murs lézardés, ces restes de fenêtres ogivales éventrées !

Si le temps, cet impitoyable démolisseur, détruit à la longue bien des édifices, d'un autre côté, l'occasion et la nécessité ne cessent de donner naissance à foule d'autres. Telle était la réflexion que se faisait le docteur durant le trajet entre Vienne et Munich, en apercevant ça et là de jolis groupes de maisons, de petites villes d'aspect charmant, dont l'une d'elles du nom de Marbach, était de taille plus qu'ordinaire ; une montagne de plus de 1320 pieds de hauteur la dominait. Cette montagne est un lieu de pèlerinage, celui de Maria Zarfel, qui, chaque année, attire plus de cent mille pèlerins.

A quelque distance de là, apparaissait Melk, bourg situé au pied d'un rocher surmonté d'une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1030 et reconstruite en 1738. Aujourd'hui, cette abbaye ressemble plutôt à un palais qu'à un lieu de prière et de mortification, et commande un très beau point de vue. Le site en est splendide ; une rivière qui serpente à la base du rocher souligne élégamment la radieuse harmonie d'un paysage qui, à des heures convenues, doit apporter une trêve salubre aux rigoureuses pénitences des religieux.

X

LE train file. Villes, bourgs, châteaux, abbayes finissent par s'évanouir dans le lointain, et Munich est enfin atteint, avec sa population de 275,000 âmes.

Munich fut autrefois la châteaufort du catholicisme en Allemagne. Est-de encore son rôle ? Le docteur n'eut pas le temps de s'en assurer.

Comme toutes les autres villes de l'empire germanique, Munich a ses monuments, mais rien de particulièrement remarquable. La musique y est en grand honneur, surtout dans les églises, où les offices sont pour ainsi dire de véritables concerts sacrés.

Le palais royal est un vaste édifice sans prétention architecturale.

La cour a son théâtre qui n'offre rien de caractéristique.

Munich a un musée national, comme la plupart des villes d'Europe. Il fut fondé par Maximilien II en 1855. Sa fondation coïncide avec la guerre de Crimée. En peu de temps, il se trouva considérablement enrichi d'antiquités, d'objets d'art, de curiosités, etc. Somme toute, le Musée National est l'une des intéressantes institutions de la capitale de la Bavière.

L'ancienne pinacothèque, nom sous lequel on désigne

les musées en Allemagne, contient plus de 1400 tableaux de maîtres de l'ancienne école. La nouvelle renferme un nombre considérable de peintures modernes, œuvres d'artistes munichois.

Munich possède un jardin botanique. En face de ce jardin, on a érigé ce que l'on appelle un *Glaspalast*, palais de verre, édifice de fer et de verre destiné à de grandes expositions ou autres solennelles démonstrations. Lors de la visite du docteur à Munich, il y eut grande exposition de fleurs, et, pour cette fin, on avait mis à contribution toutes les serres et plates-bandes de la capitale et de ses environs. Qu'en imagination l'on se figure dans ces parterres un étalage de fleurs multiples, d'arbres fruitiers de toutes les zones, de fontaines jaillissantes, de sources cascadeuses, et l'on n'aura qu'une bien pâle idée de la ravissante et captivante beauté du spectacle.

Le côté pratique de cette exposition n'était pas oublié. Dans des salles latérales, on pouvait voir une variété infinie de pots, jarres, vases, étagères, chaises rustiques, arrosoirs, pelles, bêches, râteaux, faucilles et autres outils d'horticulture. Une section spéciale était affectée aux fleurs séchées, dont il y avait une profusion. Il n'en coûtait que cinquante *pfennings* pour visiter toute cette merveilleuse féerie qui donnait l'impression d'un coin du paradis terrestre.

Semblable spectacle à l'exposition annuelle de Québec, lui attirerait des foules compactes pendant des jours, servirait de leçon, propagerait le goût de l'horticulture sur le moindre carré de terre, et, en somme, serait l'un des clous de l'exposition.

La *Bavaria* ! Qu'est-ce ? Il est assez rare, en dehors

de l'Allemagne, que l'on entende parler de la *Bavaria*. Faisons-en la connaissance, disait le docteur.

La *Bavaria* n'est ni plus ni moins qu'une colossale statue de bronze, symbolisant le génie tutélaire de la Bavière, des Bavaois et des Bavaoises. Haute, elle seule, de 50 pieds, et de 60 pieds avec sa couronne, elle repose sur un piédestal qui compte 66 marches. Le touriste peut pénétrer à l'intérieur de ce monument et en faire l'ascension jusqu'à la tête de la statue. Une fois à cette hauteur, il est bien rare qu'il n'éprouve pas le besoin de se reposer et de reprendre haleine en absorbant un verre de *lager beer* ou de *Munchausen*, bière de Munich.

Au retour de là, le touriste se dirige vers l'édifice le plus en vue, la *Hofbraenhaus*, la brasserie royale, la plus ancienne brasserie du monde entier. On y entre par une large porte-cochère, et, en filant du côté gauche, on arrive à la buvette même. On prend un *krug* ou cruchon dont la mesure est d'un litre ou une pinte impériale de Québec. Comme le dit cruchon peut fort bien ne pas être d'une propreté parfaite, attendu le nombre de museaux qui peuvent s'y être déjà plongés, il importe de lui infliger une bonne rinçure. Alors, le touriste, armé de son instrument, n'a plus qu'à aller allonger la queue des soiffards. En attendant son tour, il a suffisamment le temps d'examiner l'endroit, ses environnements, la binette des gens. Inutile pour lui de regarder à ses pieds ; le plancher est peut-être un peu gras, limoneux, glissant, mais c'est sa façon à lui d'être ainsi depuis des années.

La *Munchausen* ou la bière que l'on débite dans la brasserie est la plus recherchée et la meilleure que l'on

fabrique de par l'univers ; il n'en coûte que 24 *pfennings* ou cinq sous le litre pour s'en assurer. Le litre est la plus petite mesure que l'on serve dans l'endroit, comme, du reste, partout ailleurs en Allemagne. Quelqu'un qui s'aviserait d'en demander moins qu'un litre, passerait du coup pour ce que l'on appelle un *pékin* en Allemagne, un *provincial* en France, un *green* en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis, ou une *huître* au Canada. Le cruchon du docteur, ce jour-là, portait le numéro 2741. Était-ce, à cette heure de la matinée, le deux mille sept cent quarante-unième *krug* en parade ?

La brasserie royale de Munich étant la plus ancienne du monde entier, n'était pas la plus considérable de la capitale bavaroise. La plus vaste en existence alors, était la *Spaten Brau* qui employait 350 ouvriers, 60 chevaux, 50 bœufs et produisait vingt mille hectolitres de bière par année. Malgré cette énorme production, elle ne pouvait suffire aux commandes, pas plus d'ailleurs que les autres brasseries.

Le docteur visita la grande fonderie de bronzes de Muller, qui jouissait d'une grande renommée par toute l'Allemagne et à l'étranger. Il y vit des modèles de statues de plusieurs pays, entre autres, les modèles des statues du général Benton, de Saint-Louis, Missouri, de Humboldt, de Shakespeare, de Christophe Colomb, de Saint-Louis, de Lincoln, de la statue équestre de Washington, de Lewis, de Marshall, de Mason, de Jefferson Davis, de Nelson, de Henry, ces six dernières statues posées aux angles du monument de Washington, le bronze d'une puissante fontaine érigée à Cincinnati, et enfin la statue de Barnum, commandée par lui-même au prix de \$20,000. Barnum se fit représenter assis

dans un fauteuil, tenant une plume et méditant probablement le prospectus d'un nouveau cirque ou le libellé d'une ébouriffante réclame.

Il est dommage que Barnum ait lui-même devancé les hommages que la postérité rendra quelque jour à sa mémoire. Barnum n'a pas été compris de ses contemporains, qui n'ont vu dans son activité et l'école qu'il répandait, que ses grandes affiches. Barnum méritera toujours sa statue, au moins dans sa place natale ; car il fit infiniment plus que foule de monarques, princes, politiciens tapageurs, pour instruire les masses en les amusant. A côté des exploits d'athlétisme, d'équilibrisme, de scènes comiques, il exhibait à l'état nature, éléphants, chameaux, panthères, tigres, lions, bêtes pour la plupart féroces, que l'on ne rencontre pas d'ordinaire en liberté dans les campagnes ou les villes du Canada et des États-Unis.

Le docteur fit à Munich une rencontre bien inattendue, celle de Buffalo Bill, de Texas Jack et de leur troupe, gens qu'il avait déjà connus à Montréal et à Québec, avec une danseuse italienne, la Morlacchi. Buffalo Bill donnait encore des représentations de l'existence dans le *Wild West*, avec des Peaux Rouges, des Squaws, des buffles et des poneys. Il eut un succès éclatant. L'étrangeté, la nouveauté, l'intérêt palpitant des spectacles y attirèrent tous les jours des foules énormes. Il n'y eut guère de Munichois et de Munichoises qui ne furent pas témoins des scènes de la vie dans les prairies américaines, telles que représentées d'aussi frappante façon par Buffalo Bill et sa troupe. Le docteur assista à plusieurs de ces représentations, et, comme il pouvait expliquer, commenter, corroborer bien des points des re-

présentations, inutile de dire qu'il fut bien intéressant et constamment très entouré ; ce qui lui procura un précieux exercice dans la langue de Goethe.

Il existe à Munich deux grands cimetières, l'un au nord, l'autre au sud de la ville. Celui du nord possède un monument érigé sur les dépouilles mortelles de 193 Français morts à Munich durant la guerre de 1870-71. Ce monument consiste en une colonne tronquée sur laquelle on lit l'inscription suivante : *De l'aumône française*. Le terrain autour de la colonne est un parterre de fleurs.

Le cimetière du côté sud, est orné de très beaux monuments. En face de chaque tombe, il y a un bénitier ; au passage, parents et amis du défunt aspergent la tombe d'eau bénite ; la prière prend bien des formes.

A propos des défunts, il est, dans cet endroit, une coutume que l'on devrait s'empresser d'adopter au Canada et partout ailleurs en Amérique, pour prévenir les inhumations peut-être rares, mais encore trop fréquentes, de personnes que l'on croit mortes et qui ne sont que dans un état léthargique. La personne supposée décédée est exposée trois jours durant dans une des chapelles du cimetière. C'est en cet endroit que les parents et les amis envoient leurs tributs d'hommage et de condoléances. Le défunt a les deux mains croisées et jointes par un bracelet ; on fixe à cet anneau ou bracelet un fil de laiton qui se relie à une clochette. Si la personne destinée à être inhumée n'était qu'en léthargie, dès qu'elle sortirait de son état cataleptique, le moindre mouvement de ses mains agiterait la sonnette.

— " Il y a deux ans ", disait au docteur le gardien du cimetière, " j'entendis tout-à-coup un bruit de clochette

dans l'une des chapelles. La personne prétendue morte, y était exposée depuis deux jours et demi. Je fis venir un médecin et celui-ci constata que le mort ne l'était pas du tout. Le malade fut ramené chez lui et se porte aujourd'hui à merveille."

Au cours de seize ans à la date de cet incident, ajouta le gardien, c'était le deuxième cas de léthargie que l'on découvrait de cette façon dans le même cimetière.

Cette exposition des corps en chapelle, après déclaration de décès, est imposée à tous, riches ou pauvres, nobles ou roturiers. La règle est sévère, mais on n'en peut qu'approuver la sagesse et la prudence, en face d'erreurs déjà découvertes, toujours possibles et plus fréquentes qu'on ne se l'imagine.

XI

AU mois de mai 1890, le docteur respirait à pleines narines, à pleins poumons, l'ozone embaumé, vivifiant du pays de la république helvétique. Il était à Zurich, à l'Hôtel de la Couronne. Dans une lettre du 6 mai, il ne pouvait assez dire le regain de vigueur qu'il éprouvait d'avoir absorbé les âpres et pures effluves de la nature dans ce coin du globe, si harmonieusement tourmenté, aux pics altiers, aux bois touffus, aux insondables ravins, aux lacs enchanteurs, aux cascadeux cours d'eau vive, de nuances diverses, émeraude ici, saphyr là-bas, mais toujours limpide comme le cristal.

De Munich à Zurich, il y a plus d'un itinéraire. Par l'un d'eux, le touriste traverse de biais le superbe lac Constance, vaste réservoir où le Rhin purifie ses eaux. Le lac Constance a trente lieues de circonférence ou 207 milles de superficie. De Bregenez jusqu'à l'embouchure du Stockach, il mesure 42 milles de long et environ huit milles de large et, entre Friedrichshafen et Arbon, on lui donne 912 pieds de profondeur. Ses eaux ont la couleur vert-clair. Le lac forme la limite de cinq différents états de langue allemande : le duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, Vorarlberg en Autriche, et St-Gall et Thurgau.

Une suite de montagnes aux crêtes gracieusement

onduleuses, allant s'évanouissant graduellement du côté de la ville de Constance, lui forme une jolie couronne.

Cette belle nappe d'eau du lac Constance, où l'on pêche de si belle truite, et sur les bords de laquelle, un gobelet du fameux *meersburger* à la main, on trinque en l'honneur du dieu du lac, n'a pas toujours l'humeur facile. Il lui prend parfois des colères blanches qui infligent aux voyageurs par bateaux, le tribut que l'Atlantique réclame sans merci.

Le touriste qui, pour la première fois, arrive en Suisse, éprouve d'abord de vives impressions qui le préparent graduellement à de bien grandes surprises.

Zurich, chef-lieu du canton de ce nom, est aujourd'hui, avec ses faubourgs, une ville de près de 170,000 âmes. Elle est sise en bordure de la rivière Limmat, aux eaux azur tendre, qui la partage en deux sections, la grande et la petite ville. Son site est incomparable ; il domine des échappées de paysage pleines de grâce et de délicatesse, contigues à d'autres paysages d'aspect grandiose qui se prolongent jusqu'à la chaîne des Alpes où ils s'engouffrent.

La chaîne alpine est de toute majesté ; ses pics ont chacun un nom. Les cîmes de ces montagnes sont les unes arides, d'autres ont une mine sauvage avec leurs panaches d'épaisses forêts. Ces contrastes se heurtent harmonieusement. Tel est le charme décoratif de Zurich.

D'autre part, les maisons de la ville sont élégantes, gardant, avec leurs pelouses, jardins, vergers et vignobles, un style national, le style du pays suisse, en somme le chalet ; trait caractéristique qui devrait se trouver dans la plupart des constructions à Québec, mais dont on n'a

pas le moindre souci, ni la moindre conception au Canada français.

Le lac est sillonné en tout sens par des embarcations de tout genre, à voiles et à vapeur, ce qui jette une note d'animation dans le paysage.

Zurich est à la fois une ville manufacturière et littéraire ; on y cultive presque ensemble, et l'alexandrin et le ver à soie. De ses écoles sont sorties nombre de célébrités : Goisler, le fameux bailli, Lavater, médecin suisse, inventeur de la physiognomonie, Pestalozzi, grand instituteur qui fonda une école pour les enfants pauvres. Hesse, Henri Hazel, Henri Meyer, ami intime de Goethe.

La ville a sa bibliothèque publique, comme toutes les autres villes d'Europe, la *Citizen's Library* des États-Unis. Parmi les manuscrits de cette bibliothèque, il y a une bible grecque de Zwingli, le fameux réformateur suisse qui vécut de 1434 à 1531, bible annotée de la propre main de Zwingli, en langue hébraïque, une lettre autographe de Henri IV de Navarre et roi de France, qui abjura le calvinisme et fut assassiné en 1610 par Ravallac, trois lettres latines autographes de l'infortunée Jane Grey, princesse anglaise, reine d'un jour, qui mourut sur l'échafaud en 1554 ; née en 1537, elle n'avait donc que 17 ans lorsqu'elle fut exécutée.

On y voit aussi une lettre de Frédéric-le-Grand, en date de 1784, adressée au professeur Jean Muller, historien suisse, et huit vitraux peints remontant à l'an 1506.

L'Hôtel-de-ville de Zurich est une ancienneté. 1689 fut l'année où l'on rédigea son acte de naissance.

La ville possède un monastère du XIII^e siècle. Quant à ce que l'on appelle la *Tonhalle*, ça n'est rien de plus qu'une grande salle de concerts, de bals, etc.

A mentionner au nombre des institutions de Zurich : l'École d'anatomie, l'Hospice des muets et des aveugles, une galerie de peintures, l'Église des Augustins qui, pendant trois siècles, servit de magasin et ne fut rendue au culte catholique qu'en 1848 ; à côté, l'ancien monastère des Augustins, le Musée des vieilles armures, le Jardin Botanique et enfin des promenades, des boulevards.

Le *Katz*, bastion d'une ancienne forteresse, dans le Jardin Botanique, commande une vue magnifique de la ville, du lac, de la vallée, de la rivière Limmat et des Alpes.

Après avoir fait la connaissance de la ville par autant de détails que possible, le docteur voulut en avoir une idée d'ensemble. Pour cela, il se rendit au sommet du Zurichberg et y demeura deux heures, de 6.30 heures jusqu'à 8.30 du soir, à quelques pas et en face d'un restaurant du nom de *Jakobsberg*, au milieu d'allées de marronniers, paysage agrémenté du glou-glou mélancolique d'une fontaine voisine.

Il s'y était à peine installé, qu'une gentille Zurichoise, se nommant Louisa Walzer, vint lui apporter, sur un plateau, des *Alpenzollenfladen* et du *Maienfelderwein*, c'est-à-dire des gâteaux des Alpes et du vin du pays, crû de mai. Louisa Walzer était une jolie personne, ce qui certes ne pouvait faire tort au paysage.

Pendant que le docteur grignotait un gâteau, en s'aspergeant le gosier d'un verre de vin, la jeune fille ne fut pas lente à céder à la curiosité féminine et lui demanda s'il était étranger. Prenant la pose d'une Excellence, d'un magnat de *Wall Street*, le docteur lui dit qu'il venait d'Amérique. Louisa Walzer, crainte, c'est à supposer, d'importuner l'Américain, ne lui fit

pas d'autres questions et repartit aussitôt avec son plateau de vin et gâteaux.

Le panorama que le docteur avait devant les yeux était d'une absorbante séduction. Il avait en face le mont Uetli, à droite le Regentsberg, à gauche le Lein-mataff, et, à la cantonnade, toute une dentelle circulaire de pics montagneux couverts de neige et de glaciers. On éprouve une certaine volupté en regardant ainsi de loin, sans sensation d'extrême froid ou de torride chaleur, ici la verdure, des bosquets, des champs de blé caressés par la douce brise d'un soir d'été, avec là-bas un encadrement d'hiver polaire, deux extrêmes juxtaposés dans un même tableau.

Au pied du Zurichberg, s'épanouissait la vieille ville et serpentait la rivière Limmat qui, après une infinité de méandres, allait s'enfouir dans les anfractuosités rocailleuses des Alpes. A gauche se déployait la ville neuve et la belle nappe azurée du lac Zurich.

Le soleil couchant dorait de ses derniers feux ce paysage plein de grandeur ; le lac prenait un relief intense, et de petites embarcations, voiles déployées, prenaient ça et là de légères et rapides bordées, comme autant de goëlands de forte taille, en quête d'une becquée de quoique ce fût à fleur d'eau, ou en humeur d'ébats. Le ciel était absolument clair et serein ; quelques nuages avaient bien tenté de faire ombre au tableau, mais, devant le puissant rayonnement de l'astre du jour, s'étaient hâtés de s'enfuir et disparaître derrière les pics enneigés.

De maintes cheminées d'usines et de maisons s'échappait une fumée blanchâtre ; c'était l'heure du souper, et, de tous côtés, on rentrait au logis. Parfois

le bruit d'un train et du sifflet d'une locomotive montait jusqu'à la cîme du Zurichberg, puis le silence reprenait possession de cette radieuse nature.

A sept heures sonnant, les cloches des églises se mirent en branle pour annoncer l'*Angelus*, en même temps les cors de chasse égrenèrent aux échos des notes retentissantes.

Le soleil, soudain, lançant un dernier trait de lumière, disparut derrière les montagnes.

Bientôt de toute cette scène, il ne resta plus rien, rien qu'une rumeur confuse, imprécise, comme les dernières vibrations d'un magistral accord, à peine une rumeur du large.

Les suprêmes reflets de l'astre-roi se firent graduellement pâles, puis s'éteignirent ; le crépuscule s'évanouit rapidement. Sur terre, la lumière artificielle succéda à celle du grand astre. La voûte céleste commença à scintiller. La lampe électrique du port brilla tout-à-coup d'un vif éclat, les reverbères s'allumèrent, enfin tout ce luminaire se refléta, surtout en faisceaux et en gerbes, dans le doux clapotis des eaux du lac.

Le docteur avouait que, hypnotisé par le point de vue et sous l'influence du verre de généreux vin du pays, le *mäienfelderwein*, gentiment présenté par Louisa Walzer, il serait resté encore longtemps dans la contemplation du panorama alpin, lorsqu'une chauve-souris lui passa brusquement sur la figure, ce qui lui rappela qu'il était encore de ce monde et pas du tout seul.

Il quitta avec regret son poste d'observation, en remportant de cette soirée du 5 mai 1890, bien modeste cependant comme programme, un souvenir toujours vivace, même après trente-cinq ans aujourd'hui (1925).

Jamais la nature ne l'avait tenu sous pareil charme comme ce soir-là. Si pareille satisfaction de l'âme et de l'esprit était éternelle, disait-il, j'en ferais volontiers mon ciel.

Il avait réintégré l'hôtel, et, sur la véranda, commodément attablé, il s'était mis à griffonner ses impressions, lorsque tout-à-coup, Louisa Walzer reparut avec son plateau de vin et de gâteaux.

— Allons donc, fit-elle, dans son meilleur allemand, monsieur écrit, monsieur est peut-être journaliste ?

Le docteur répondit qu'en effet il écrivait pour des journaux américains, mais qu'il n'était journaliste que par accident.

— Ah ! fit-elle en minaudant, vous allez dire tout ce que vous avez vu ici, alors vous n'oublierez pas mon nom, n'est-ce pas ?

En galant homme qu'il était, le docteur promit et lui tint parole.

XII

EN quittant Zurich le docteur se rendit à Lucerne, autre bijou de la Suisse. Il y était le 7 mai, après un trajet charmant, au sein d'une nature aux aspects de toute majesté, plus que jamais tourmentée, très difficile à exactement décrire et dont seul le pinceau d'un artiste pourrait donner une idée approximative.

Lucerne est une petite ville qui aujourd'hui compte un peu plus de vingt mille âmes. Chef-lieu du canton du même nom, elle est bâtie sur la rivière Reuss à la sortie de celle-ci du lac Lucerne. Le coup d'œil qu'elle offre est intéressant, avec ses murs flanqués de neuf tours, tous bien conservés et remontant comme existence à l'an 1385.

Elle affecte la forme d'un amphithéâtre sur le lac des Quatre-Cantons, entre les monts Rigi et Pilati, en face des glaciers d'Uri et d'Engelberg. Son site lui prête des attraits particuliers qui commandent la visite des touristes.

La Reuss sort impétueusement du lac et roule au loin ses eaux tantôt limpides, tantôt cascadeuses, et toujours du plus beau vert-émeraude. On la franchit sur quatre ponts.

Le monument le plus en relief de la ville est le Lion.

Le fameux Lion de Lucerne est sculpté dans une grotte de près de quarante-cinq pieds de longueur sur vingt-cinq pieds de hauteur. Il mesure près de vingt-cinq pieds de long. Il fut sculpté en 1821, d'après un modèle de Thorwaldsen. Au-dessus du lion, à la partie supérieure du pourtour de la grotte, est gravée la légende latine suivante : *Helvetiorum fidei ac virtute* : (A la fidélité et au courage des Helvétiens !)

Au-dessous du lion, la légende se continue comme suit :

Die X, aug et II et III, sept 1792.

Haec sunt nomina eorum, qui ne sacramenti fidem fallerent, fortissime pugnantes ceciderunt. Sulerti amicorum curacladi superfuerunt. — Milites circiter D C C L X — Milites circiter C C C I — Hujus rei gestæ cives ære collato perenne monumentum posuerunt.

Le lion, percé d'une lance à la hampe brisée, expire en défendant de sa griffe un bouclier fleurdelysé.

Ce monument fut érigé en 1821 sous les soins du colonel Pfyffer, à la mémoire de la Garde Suisse qui fut massacrée le 10 août 1792 à Paris, en défendant les Tuileries.

Le rocher même de la grotte est taillé à pic et frangé d'arbres, d'arbustes et de plantes grimpantes qui complètent l'encadrement de ce monument simple d'apparence, mais bien éloquent dans le fait. Un filet d'eau vient tomber dans un bassin où se reflète le monument et se baignent des cygnes éclatants de blancheur ; ces grands oiseaux, naturellement indifférents au monument qu'ils embellissent, abordent avec empressement les visiteurs dont ils attendent toujours un morceau de pain ou des brioches.

Dans le voisinage, existe une chapelle qui porte l'inscription suivante : *Invictis Pax!* et renferme les armoiries des officiers.

Les monts Rigi et Pilati ont une réputation mondiale. Le Pilati est le plus formidable groupe de montagnes au sud-ouest de Lucerne ; c'est une masse compacte qui s'élance audacieusement dans l'espace et se relie à peine aux hauteurs voisines, si ce n'est que par quelques crêtes insignifiantes. A sa base, il est tapissé de gras et verts pâturages, ainsi que de bois touffus ; ses sommets sont nus, arides, crevassés ; ses crevasses sont plutôt des gouffres qui lui valaient autrefois le nom de *fractus mons*, mont brisé. Son nom actuel *Mons Pilati*, ne date que du siècle dernier. Parmi les neuf pics qui composent le Pilati, le *Wilderfeld* est le plus escarpé, le plus sauvage ; le plus haut est le *Tomlishorn* dont l'altitude dépasse 6,400 pieds.

Le pic d'où l'œil peut embrasser la vue la plus étendue, est celui d'Esel. De ce point, on peut contempler toute la contrée depuis les montagnes d'Uri et du lac des Quatre-Cantons, jusqu'à Fribourg et jusqu'au lac Neuchâtel. On aperçoit dans la distance les imposantes masses des Alpes bernoises, le lac des Quatre-Cantons qui dessine sa nappe d'eau cruciforme, et, sur un plan plus rapproché, les vastes crevasses béantes du Pilati, de même qu'au pied, de larges prairies. Si l'on en croit le dicton populaire suivant, le Pilati serait tout un baromètre :

Si Pilati a un chapeau,
Le temps sera beau.
A-t-il un collier,
On peut se risquer.
Mais s'il porte une épée,
Il y aura une ondée.

Si, le matin, la cîme du Pilati est dégagée de nuages et de brouillards, on peut rarement compter sur un ciel serein, mais si elle reste voilée jusque dans l'après-midi, alors le beau temps est assuré.

Dans le pays, les légendes ne manquent pas et le mont Pilati a les siennes, surtout ses cavernes nommées Mondloch et Dominikhœhle. Il existe un lac au sommet du mont, du côté sud-ouest, dans lequel, dit toujours la légende, le gouverneur Ponce-Pilate, banni en Gaule par Tibère, se serait précipité pour échapper aux remords de son acte, en laissant le Christ aux mains des Juifs.

On fait l'ascension du mont Pilati en chemin de fer, avec quelques émotions, cela va sans dire, ainsi que celle du mont Rigi, campé en face. Celui-ci, haut de 5,400 pieds, a l'avantage sur son confrère alpin, de ne pas se couvrir aussi souvent d'un manteau de brume ; il offre avec parfaite complaisance son sommet aux caresses du soleil. De la cîme du Rigi, la vue s'étend jusqu'à plus de quarante lieues de là ; à cette limite, le paysage est fermé par des glaciers éternels.

Dès la première journée qu'il fut à Lucerne, le docteur fit l'ascension du Rigi, en chemin de fer naturellement. Il s'y trouva avec une cinquantaine de touristes et entendit alors des conversations bien animées dans la plupart des langues européennes.

C'était au coucher du soleil, c'est-à-dire au moment le plus favorable pour jouir du plus radieux coup d'œil que la nature pouvait offrir, en dehors du lever de Phébus. La soirée était idéale ; le firmament était d'une incomparable pureté ; on pouvait difficilement être témoin d'une fusion plus harmonieuse des couleurs adoucies du prisme.

Le soleil inondait toute cette grande nature ; la lumière de ses généreux rayons, se décomposant sur toutes les facettes de cette contrée fouillée, scintillait en éclatants reflets sur les crêtes et pointes des glaciers, mettait des nuances d'opale aux prairies et festonnait l'azur de la voûte céleste de rubans de pourpre.

Bientôt il ne fut plus qu'un segment de cercle, une sorte de croissant, un point lumineux, puis enfin il disparut de l'horizon. Aussitôt un artiste alpin emboucha un cor et sonna la retraite du soleil ; ce fut la seule note étrangère à cet immense concert. Le firmament resta quelque temps couleur rubis pâle, s'assombrit graduellement à l'occident et la nuit finit par envelopper l'espace naguère si resplendissant de lumière.

Les spectateurs, sous l'empire du charme, restèrent quelque temps à causer entre eux, se communiquant leurs impressions. Puis, ce fut le signal de la rentrée à l'hôtel. Chacun prit sa chambre à bonne heure, afin de pouvoir être sur pied à temps pour le lever du soleil le lendemain matin.

Une demi-heure avant le lever de l'astre matutinal, le cor des Alpes, le même que celui de la veille, se fit entendre. A l'appel du cor, sourde rumeur du haut en bas de la maison ; dans tous les coins, toilettes *presto* ; dégringolades dans les escaliers, puis courses précipitées du côté des hauteurs ; il importait de ne pas manquer la vue du phénomène.

Tout le monde se trouva alertement au poste, mais il fallait voir les costumes bizarres, les coiffures improvisées. Au saut du lit, en pareilles circonstances, on ne tombe pas automatiquement dans ses chaussettes et ses chaussures, son pantalon ou sa culotte, sa jupe ou sa

chemise, son faux-col ou sa *matinée*, et, comme il s'agit de ne pas manquer le spectacle du soleil à son lever sur les Alpes, on se vêt, on s'affuble vas-y-commé-j'te-pousse, au petit bonheur de grands paletots qui masquent des toilettes fort sommaires, avec comme compléments, des tignasses fixées en deux coups de peignes, la figure un peu tuméfiée, les yeux bridés et clignotant. L'essentiel est d'arriver à temps pour saluer le roi des astres, autour duquel la terre frileuse, notre infime boule, se réchauffe si inégalement la circonférence.

Les spectateurs revirent, mais en sens inverse, le spectacle de la veille. L'aube commença à légèrement teinter l'orient, et les étoiles à perdre leur clarté, puis s'évanouir. Une bande dorée se dessina à l'horizon, les pics alpestres se nuancèrent de rose. Cependant, l'espace entre le Rigi et le Pilati était encore plongé dans les ténèbres, lorsque tout à coup, la lumière se faisant plus intense, forêts, collines, lacs, villes, villages, hameaux, vinrent en superbe relief. Un point d'un éclat incomparable surgit comme un éclair à la ligne de crête des montagnes, et lança un jet fulgurant à travers la scène. L'instant d'après, toute la nature visible fut baignée de flots de lumière. Le soleil était en vue. Le cor sonna la diane, et bientôt chacun réintégrait l'hôtel. Le premier souci fut le bain, le deuxième le déjeuner et le troisième, la correspondance et les notes de voyage.

Le lac des Quatre-Cantons et le lac Zug arrosent les pieds du Rigi. Ils semblent si près l'un de l'autre, que, du jet d'une pierre, on croirait pouvoir les atteindre. Illusion d'optique dans une atmosphère aussi pure. L'espace qui les sépare est très étendu. Les gens qui n'ont pas l'habitude du voyage ou du séjour dans les

pays de montagnes, commettent invariablement une erreur du même genre dans l'estimation des distances.

De ce point, le touriste peut apercevoir, sans lunette, sept autres petits lacs. Pour distinguer tous ces points de vue, le meilleur moment est un quart d'heure avant ou après le coucher du soleil.

XIII

BERNE est une ville d'environ 75,000 âmes, ce que fut longtemps la population de Québec, mais l'emporte joliment à bien des points de vue sur la ville de Champlain. Le docteur ne manque jamais l'occasion de tirer des lignes de comparaison avec la vieille ville de Québec qu'il connaît bien intimement, et qu'il aime au point de constamment regretter qu'elle ne soit pas déjà, avec son site unique au monde, la plus grande, la plus belle, la plus avancée et la plus intéressante des villes de toute l'Amérique ; il la considère comme ayant les avantages les plus précieux de nature, tous les titres imaginables à cette supériorité.

Berne est assise sur une presqu'île de grès formée par le cours de la rivière Aar qui coule à plus de cent pieds au-dessus. Les maisons de l'ancienne ville reposent pour la plupart sur des arcades, sous lesquelles passent les trottoirs.

On y voit de nombreuses fontaines, presque toutes ornées de statues représentant des sujets bibliques, tels que Moïse, Samson, des dieux du paganisme comme Diane, Thémis, des types de fantaisie comme un archer, un joueur de cornemuse, un ogre qui dévore les petits enfants et porte en allemand le nom de *Kindlifresser Brun-*

nen, statue qui est érigée près de la Tour de l'Horloge. Cet ogre, à la figure grotesque, est en frais de dévorer un bambin ; des mioches, il en a aux replis de sa ceinture, et aussi dans les poches de sa blouse ; on voit ceux-ci risquant la tête au dehors, l'effroi peint sur la figure, se doutant de l'affreux sort qui les attend.

Au pied de cette statue gambade une troupe d'ours.

L'ours constitue le principal sujet des armoiries de Berne. On l'y rencontre partout. A la Fontaine de l'Ours, cet animal porte un bouclier, un glaive, une bannière et un casque-muselière ; entre ses pattes il tient un ourson. Deux ours énormes en granit sont de garde sur les piliers de la partie supérieure de la fontaine ; deux autres tiennent dans leurs pattes l'écusson de la ville sur le pignon de la Halle-aux-Blés et toute une troupe d'oursons prend ses ébats à la Tour de l'Horloge.

Deux minutes avant qu'une heure sonne, un coq de haute taille, en bois, se met à battre les ailes et entonne un formidable coquerico. A ce signal, les ours se mettent à défiler devant un personnage assis, vieillard à longue barbe, armé d'un sceptre, symbolisant le Temps tout probablement. Dès que l'heure sonne, le vieillard tient renversé un sablier, compte les coups du timbre en inclinant chaque fois son sceptre et en ouvrant la bouche ; un ours, campé sur ses pattes de derrière, à côté du vieillard, imite les mouvements de celui-ci. C'est un arlequin qui, en frappant une cloche, exécute la sonnerie des heures. Quand l'heure est sonnée, le coq recommence son chant pour la troisième fois.

La Tour de l'Horloge est au centre de la ville.

Très-belle cathédrale, style gothique, à Berne, dotée d'une riche ornementation. La balustrade de la toi-

ture est en pierre de taille et ornée de sculptures ajourées, d'après des dessins qui varient à tous les deux arc-boutants.

Le portail du côté-ouest est de très-grande beauté ; il porte des sculptures qui représentent le Jugement Dernier ; de chaque côté on voit, en haut, les Prophètes, en bas, les Apôtres et les Vierges de la Bible.

Les points de vue de Berne sur les Alpes sont vraiment pittoresques et enchanteurs. Du sommet de la tour de la Cathédrale, on a en face les cîmes enneigées de l'Oberland, qui se découpent avec une merveilleuse finesse d'arêtes sur l'azur du firmament ; le moment de les contempler est surtout au soleil couchant. Il se produit alors un phénomène lumineux, sorte de dédoublement de coloration appelé dans le pays Alpghuhen (feu des Alpes). En se retirant, le soleil laisse dans l'ombre les vallées et concavités de la contrée. Soudain, le touriste voit les glaciers recommencer, à partir de leurs bases, à s'empourprer des reflets ardents des derniers rayons du soleil. Puis, graduellement, la coloration s'étend, et enveloppe les glaciers jusqu'à leurs sommets ; on dirait les reflets d'un feu issu de l'intime texture géologique du sol. Le docteur ne put s'empêcher de dire que, comme irradiation lumineuse, c'était l'un des plus beaux phénomènes qu'il avait encore vus.

Dans le musée d'histoire naturelle de Berne, l'ours occupe le premier rang. Il est évident que les Bernois ont l'ours en vénération, et qu'au point de vue national ce carnassier y tient la même place que le castor au Canada-français. Sur la rive droite de l'Aar, tout près d'un grand pont, il y a la Fosse aux Ours. Quand le docteur alla voir cette curiosité, on y comptait sept

gros ours et trois oursons ; ces bêtes sauvages y prenaient leurs ébats avec beaucoup d'entrain, tout prisonnières qu'elles fussent et relativement logées à l'étroit.

Le Musée d'histoire naturelle de Berne est le plus considérable de toute la Suisse ; il l'était du moins en 1890 et devrait l'être encore. On y voit empaillé, Barry, le fameux Barry, l'un des chiens du Mont Saint-Bernard, qui, un jour, sauva la vie à quinze personnes.

Le palais fédéral est un édifice imposant. Construit en pierre de taille, dans le style des palais florentins, il mesure environ 525 pieds de front sur à peu près 225 pieds de profondeur.

Quant aux promenades de Berne, elles sont aussi élégantes que nombreuses et impriment le cachet le plus attrayant à la ville ; ce qui fait que le touriste s'y attarde. Comme en toute autre ville qui a le souci de sa toilette, de ses charmes naturels, elle sait les mettre en relief, suivant en cela l'exemple de la coquetterie féminine, redonnant une apparence de jeunesse à un costume démodé, à un vieux chapeau au moyen d'une fleur, d'un ruban, d'une aigrette.

Québec devrait envoyer à Berne ou ailleurs en Europe, une délégation de ses représentants, officiels et officiers, mais surtout de gens ayant des connaissances en fait d'architecture, le goût des arts, qui reviendraient au pays avec des exemples dans l'imagination, et des convictions que Québec, avec son site et ses environs de toute grandeur, ne peut se développer que suivant un plan bien établi, et pour le Cap Diamant et pour la vallée entière de la rivière Saint-Charles, plan embrassant toute la contrée depuis au moins Beauport, à l'est, jusqu'à l'Ancienne Lorette, à l'ouest, et depuis les Laurentides au

nord, jusqu'au Saint-Laurent au sud. Dans ce plan qui s'impose, tout devrait être prévu : écoles et places d'écoles, parcs, églises et places d'églises, théâtres, rues larges et bien alignées, boulevards, espaces pour manufactures, tramways, lumière électrique, aqueduc, etc.

Ce serait la seule façon logique d'agir.

Ce nouveau plan pourrait s'ajuster, avec les corrections voulues, à toutes les extensions qui ont fait Québec s'agrandir notablement depuis peu d'années.

Il n'est pas absolument exact de dire que la ville de Québec n'a pas encore de plan d'amélioration et d'agrandissement inévitable. Il en existe un qui fut l'œuvre de feu le distingué et regretté chevalier Charles Baillargé, surintendant des travaux publics de Québec, ingénieur, architecte et auteur.

Ce plan devrait pouvoir se retrouver dans les archives de l'Hôtel-de-ville et être mis sans retard à l'étude. On devrait s'en inspirer et lui donner promptement et largement suite, au bénéfice de l'agrandissement rationnel et obligé de la ville, avant que la ville se développe sans méthode, aux caprices de l'ignorance et des petits spéculateurs de tous crins.

Une entreprise de cette envergure devrait être sous la direction, l'œuvre d'un ingénieur doublé d'un artiste en architecture, dualité de facultés qu'il n'est pas toujours facile de rencontrer dans la même personne. Tout de même, si les ingénieurs-artistes sont rares à Québec et dans ses environs, il en existe ailleurs.

Espérons qu'un jour ou l'autre, Québec, comme Paris, trouvera son baron Haussman et saura mettre le grappin dessus, et l'intéresser fermement à la besogne.

XIV

EN quittant Berne le 9 mai 1890 pour se rendre à Milan, le docteur alla prendre le bateau à Lucerne et traversa tout le lac des Quatre-Cantons. Durant le trajet il eut la chance de jeter un coup d'œil sur la chapelle du célèbre Guillaume Tell. Tout naturellement l'opéra de l'immortel Rossini lui revint à la mémoire, et il se mit à murmurer le *ranz des vaches*.

D'aucuns prétendent que Guillaume Tell, le libérateur de la Suisse, n'est qu'un mythe et qu'il n'a jamais existé. Quoiqu'il en puisse être, en supposant que Guillaume Tell soit un être fabuleux, il a valu au monde une belle légende et un ravissant opéra ; l'œuvre de Rossini lui fera toujours pardonner de n'être jamais venu au monde, s'il faut en croire les sceptiques qui ont écrit à son sujet ; en dépit de tout, Guillaume Tell continuera d'avoir existé ; la légende, si légende il y a, l'a immortalisée.

Le temps d'avaler une aile de poulet et un verre de vin à un petit bourg du nom de Fluden, le docteur prenait le convoi pour Milan.

Le train enfila une série de tunnels, tout comme un bout de fil, le chas de plusieurs aiguilles. Au nombre de ces tunnels était celui du Saint-Gothard, pourvu

qu'il est d'une voie double. La longueur de cette sorte d'entonnoir est de trois lieues et demie ; le train met vingt-deux minutes à le franchir. Vingt-deux minutes, tantôt dans une pénombre, tantôt dans l'obscurité, semblent toujours bien longues à tout le monde. L'air y est lourd, empesté par la fumée, et occasionne bien des étternuements, quand, par hasard, une fenêtre de la voiture est restée ouverte durant le trajet. Aussi les voyageurs éprouvent-ils un profond soulagement à la sortie du tunnel. Aussitôt le train passé, des cantonniers s'empressent de courir à droite et à gauche, pour s'assurer si la voie est restée en bon ordre.

Le paysage grandiose, archifouillé que sillonne le train, vous tient dans une sorte d'étonnement stupéfiant, sous le coup d'indicibles impressions. C'est un enchevêtrement de montagnes qui dressent à des hauteurs prodigieuses, des pics abrupts, tapissés de glaciers ou nus comme des obélisques ; puis ce sont des torrents écumants, des crevasses béantes, insondables, des précipices qui sont autant d'abîmes sans fond, des gorges épouvantables.

Tout cela se succède sans interruption, se coupe, se heurte, se domine, marche de front ici, s'enchaîne là-bas. Quelle nature étrange, sauvage, invraisemblablement contortionnée, mais aussi, par-dessus tout, d'une sublime majesté dans son ensemble. Il faut la voir, de ses yeux la contempler, autrement il n'est pas de description verbale ou écrite qui puisse en donner une idée. Aussi, je n'entreprendrai donc pas de vous en faire une peinture, ni d'essayer de la décrire, écrivait le docteur, ma plume est trop petite.

Mais cette nature si tourmentée finit par changer

un peu de physionomie. Le paysage perd graduellement de sa majestueuse sauvagerie ; les lignes se font moins brisées, les crêtes abruptes disparaissent, les contours vont se multipliant et finissent par donner à la scène le caractère d'une plus douce poésie.

Le train se rapproche sensiblement des lacs Lugano et Como, deux nappes d'eau du plus bel effet, surtout la dernière. Ces deux lacs, avec le lac Majeur, baignent des rives enchanteresses, émaillées qu'elles sont de villas, chaumières, chapelles, plantations d'orangers, citronniers, oliviers, noyers et figuiers. Du lac Lugano au lac Como, la distance n'est pas longue ; elle offre une bien agréable promenade.

Le lac Como jouit de la réputation d'être le plus beau lac de l'Italie septentrionale. Virgile, ça n'est pas d'hier, en parle avec enthousiasme dans ses *Georgiques*, en l'appelant *Lacus Larius*. Sa plus grande profondeur est de 1920 pieds. Du nord jusqu'à Como, on lui donne 30 milles de longueur ; sa plus grande largeur serait de $2\frac{3}{4}$ milles entre Menaggio et Varenna. Il est flanqué de montagnes dont les cîmes coquettent avec les nuages, à 7,000 pieds de hauteur. Les habitants autour du lac s'occupent principalement de la culture du ver à soie et de la fabrication d'étoffes de soie. Un renseignement qui ne peut manquer d'intéresser les disciples québécois de la perche et de l'hameçon, c'est que parfois, on accroche au fond du lac des truites du poids de vingt livres. Les bords du lac Como ressemblent à ceux du Rhin, mais avec des contours plus souples, et, en plus, la température tiède et le ciel azuré de l'Italie.

Quand la Providence vous fait venir au monde dans un pays comme l'Italie, c'est une exceptionnelle faveur,

et l'on n'est pas pressé de quitter pareil paradis terrestre. On y oublie le fanatisme des classes, le snobisme et les inepties des gens grimpés à un barreau quelconque de l'échelle sociale, bref, tous les godiches de l'existence, qui se gobent, et Dieu sait s'il en pleut.

Les noms géographiques doivent déjà indiquer au touriste qu'il est dans un pays latin et qu'il est opportun, même indispensable pour lui, de se familiariser un peu avec la langue du pays, celle du Dante et de Pétrarque ; ce qui ne peut être une difficulté pour les gens ayant une certaine éducation, exception faite cependant des Anglo-Saxons des États-Unis et du Canada, qui, en thèse générale, semblent éprouver le plus grand embarras à parler une autre langue que l'anglais, probablement par suite de quelque défectuosité physique de race. Le touriste, une fois son vocabulaire italien formé, peut se tirer d'affaires avec foule de gens, comme les portiers, les camionneurs, les cochers, les garçons d'hôtel et autres gens qui sont très empressés, et ont les mêmes faiblesses que partout ailleurs de par la boule terrestre.

Milan, à tous les points de vue, a une réputation mondiale. Ville très-active, elle est regardée comme l'une des plus belles et des plus riches de l'Italie. Sa population effleure aujourd'hui un demi-million d'âmes. Sa cathédrale est classée comme l'un des chefs-d'œuvres de l'architecture en Europe. Sa construction remonte à l'an 1386. Son architecture est de style gothique, à l'exception de la façade qui a été construite d'après le style grec.

On y compte pas moins de 4,500 statues, œuvres de ciseaux d'artistes. Le tombeau de Saint-Charles Borromée qu'elle renferme, est un ouvrage de grand luxe.

Dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, on ne cesse d'admirer les restes d'une fameuse fresque de Leonard de Vinci, *La Cène*. Un artiste canadien, Monsieur Rho, la reproduisait un jour très-heureusement, et les Québécois eurent l'avantage de l'admirer dans les vitrines du magasin de feu le regretté Arthur Lavigne, éditeur de musique, où la peinture fut exposée.

On porte à soixante le nombre des églises à Milan.

Le palais Brera, l'un des édifices les plus remarquables de la ville, possède une bibliothèque qui fut fondée en 1770 (155 ans aujourd'hui). Cette bibliothèque contient tout simplement 200,000 volumes, un millier de manuscrits, une galerie de peintures parmi lesquelles, le *Sposalizio*, le mariage de la Vierge, l'une des toiles les plus renommées de Raphael.

Milan possède une arène, la plus vaste qui existe en Italie. On y fait de brillantes courses de chevaux, et aussi des régattes ; pour cette fin, au moyen de canaux, on inonde toute la place.

Non loin de là, on voit le superbe *Arco della pace*, l'Arc de la Paix, commencé par Bonaparte en 1804 et terminé en 1830 par l'empereur François 1er.

Le nouveau cimetière inauguré en 1877 est destiné à devenir le plus somptueux enclos funèbre de toute l'Italie. On ne peut se faire la moindre idée de la beauté et de la richesse des monuments, des tombeaux, des mausolées. Tout y est sculpture, marbre et mosaïque. Le fait est qu'en Italie, le marbre paraît aussi abondant que le granit et le calcaire au Canada.

La crémation est en vigueur dans les cimetières de Milan ; il n'est pas de mois durant lequel on ne fasse pas de dix-huit à vingt crémations dans le nouveau ci-

metière. Les cendres des défunts, renfermées dans des urnes, sont ensuite déposées dans des galeries spéciales.

Quand le roi d'Italie vient à Milan, il y trouve un joli pied-à-terre dans un édifice du nom de Palais Royal.

Inutile de dire qu'il n'est pas de touriste de passage à Milan qui n'aille pas dépenser une soirée au théâtre de la *Scala*, la plus grande institution du genre dans le monde entier. La *Scala* a déjà aujourd'hui 147 ans d'existence. Le théâtre fut construit en 1778 sur les plans de Piermarini. L'acoustique de la salle est merveilleux ; on y entendrait éternuer un maringouin. Les banquettes peuvent recevoir trente mille personnes. Règle générale, le prix d'admission au théâtre est modique : 2.50 francs : autrement dit un écu de la monnaie canadienne, ou 50 sous, ou *cents* dans le langage des Franco-Canadiens. C'est un prix un peu plus décent et abordable que ceux que prélèvent du public, pour, en somme, du cinéma et de la plate comédie yankee, ceux qui, à Québec et quelques autres endroits, en fait de musique et théâtre, ne connaissent que la grosse et la petite caisse, à la porte.

XV

LE docteur, abrégant sa visite à Milan, repartit pour Rome. De Milan à Vérone, il put faire connaissance au passage avec Bergame, ville forte bâtie en amphithéâtre, Brescia, autre ville forte qui occupe une sorte de quadrilatère auprès de montagnes tapissées de fourrés, Sonato qui rappelle au voyageur les hauts faits des Français en 1796, le lac de la Garde que le train cotoie dans toute sa longueur, la station de Desengano au sud de laquelle se trouve le champ de bataille de Solferino, mémorable par la victoire remportée par les Français et les Italiens sur les Autrichiens le 24 juin 1859, et enfin Peschiera, petite ville fortifiée, située au sud-est du lac de la Garde.

Vérone occupe un joli site sur les contre-forts des Alpes. Ville forte, sa population aujourd'hui est de plus de 89,000 âmes. L'Adige, qui lui forme une sorte de ruban autour de la taille, en fait presque une île. Vérone, comme Milan, possède une arène qui, assure-t-on, aurait été érigée par Dioclétien vers l'an 284 de l'ère chrétienne. Cette construction, dans son ensemble, mesure en hauteur 106 pieds, en longueur 546 pieds et en largeur 430 pieds. L'arène proprement dite a 239 pieds de longueur sur 141 pieds de largeur. Sa circon-

férence est de 1,476 pieds. L'amphithéâtre compte 45 degrés hauts de 18 pouces et larges de 26 pouces chacun. Il est percé de 72 arcades et peut contenir 27,000 personnes. Dans toute cette construction, l'œil ne rencontre que du marbre, le marbre gris ou rose de Vérone.

La dynastie des Scaligers, qui exerça le pouvoir suprême dans la république de Vérone et sur plusieurs autres villes environnantes, pendant un siècle, de 1262 à 1389, y a laissé aux générations suivantes, de superbes monuments. Le plus remarquable d'entre eux fut érigé par Car Signorio Scaligers et coûta 10,000 florins, viz : 20,000 francs ou \$4,000.

Sur la Place-aux-Herbes, *Place delle Erbe*, autrefois le forum de la république, trône majestueusement le Lion de Saint-Marc au sommet d'une colonne de marbre ; c'était là le symbole de la suprématie de la république de Vérone.

Sur une place publique, non loin d'un grand marché, le touriste s'arrête devant un Christ avec la Vierge aux Sept-Douleurs ; au pied de ce monument de la Rédemption, la ville fait constamment brûler une lampe.

Les églises sont toutes fort anciennes et luxueusement décorées à l'intérieur.

Le palais Guisti se fait surtout remarquer par son jardin, ses plantations de cyprès et les magnifiques points de vue qu'il commande.

LE docteur ne fit que passer à Vérone. Venise l'attirait. De Vérone à Venise, il eut l'occasion de voir San Bonifacio, célèbre dans l'histoire par les batailles du 15 et du 17 novembre 1796, entre Autrichiens et Français sous Bonaparte, avec Augereau, duc de Castiglione et maréchal de France, de Lannes, duc de Montebello et maréchal de France, et Masséna, prince d'Essling et aussi maréchal de France, comme auxiliaires ; puis, au sud-ouest, le fameux pont d'Arcole, théâtre d'une autre victoire de Bonaparte sur les Autrichiens en 1796, la ville de Padoue qui, avec sa basilique de Saint-Antoine aux sept coupoles, occupe le centre d'une plaine riante et fertile, et aujourd'hui compte une population de près de 100,000 âmes.

En quittant Mesta, petit bourg, Venise, tout comme une naïade émergeant du sein d'Amphitrite, se dressa à l'horizon avec ses clochers et tourelles, Venise tant chantée par les poètes et les romanciers, Venise apparut dans toute sa réalité, capitale des doges, reine de l'Adriatique. Ses formes s'accrochèrent de plus en plus ; ses îlots à fleur d'eau se dessinèrent avec leurs blanches maisonnettes. Le train filait avec grande rapidité. Il entra tout-à-coup dans un viaduc qui ne doit pas avoir son égal sur terre comme proportions. Ce

viaduc ne mesure pas moins de 10,809 pieds de longueur, presque onze mille pieds. Il repose sur 222 arches.

Le train enfin entra en gare avec son contingent de voyageurs qui alla grossir momentanément la population normale, de plus de 170,000 âmes, de Venise.

La reine de l'Adriatique est une ville assise sur l'eau, d'abord sur trois grandes îles, puis sur 114 autres petites, reliées entre elles par 400 ponts et divisées par 150 canaux. On y compte 1500 maisons et édifices.

L'un des premiers endroits que le touriste a la curiosité d'aller voir est la place Saint-Marc, longue de 325 pieds sur 170 pieds de largeur.

Les Procuraties, titre qui désignait l'office et la dignité de procureur, du temps des républiques de Venise et Vérone, *les Procuraties*, dis-je, n'occupaient qu'un seul et même palais de marbre, que le temps a légèrement estompé cependant.

La basilique de Saint-Marc est une curieuse construction dans le style romano-byzantin. Quel luxe dans son ornementation, genre oriental ! Ce fut en l'an 828 que les Vénitiens apportèrent d'Alexandrie les reliques du saint dont la basilique porte le nom et qui est devenu le patron de la ville. Dans son ensemble, la basilique a la forme d'une croix grecque. Elle est surmontée de cinq coupoles byzantines.

Dans la structure extérieure et intérieure de ce temple, on compte cinq cents colonnes en marbre d'Orient. Seules, les mosaïques couvrent une superficie de près de 13,000 pieds carrés. Il y a profusion de dorures, de marbres dont l'ensemble produit un étrange effet. Au-dessus du maître-hôtel brille *la Pala d'oro*, aux plaques d'or et d'argent constellées de pierreries.

Le touriste pousse naturellement une pointe du côté du palais des Doges, édifice bien intéressant et par la richesse de sa construction et surtout par ses souvenirs historiques. On y voit un escalier qui s'appelle l'Escalier des Géants, la Salle du Grand Conseil, longue de 150 à 160 pieds, large de 66 à 70 pieds, et haute de plus de 45 pieds. Elle est décorée de toiles de Paul Véronèse, de F. Bauan, de Tintoret, etc. *Le Paradis*, de Tintoret, passe pour être la plus grande peinture à l'huile qui existe. On visite la Salle du Scrutin qui est décorée de même façon que celle du Grand Conseil, la Bibliothèque de Saint-Marc fort riche en manuscrits, le Musée Archéologique, la Salle de la Boussole, jadis anti-chambre des trois Inquisiteurs d'État, la Salle du Conseil des Dix, le Vestibule Carré, la Salle des Quatre-Portes, la Salle du Sénat, la Salle du Collège, celle de l'Anti-Collège. Ces vastes chambres constitueraient au besoin dans leur ensemble un grand musée de peintures.

Si le touriste n'est pas réfractaire aux émotions, il en éprouvera à coup sûr en visitant les anciennes prisons, les horribles Plombs sous le toit du Palais, et les Puits, plus horribles encore, la Chambre de la Question, l'endroit où l'on exécutait les criminels politiques, puis enfin le fameux *Pont des Soupirs*, dont on peut facilement s'expliquer le nom, attendu qu'au travers d'une toute petite ouverture, les prisonniers pouvaient entrevoir un pauvre coin de verdure, ce qui naturellement devait les faire soupirer après une liberté qui leur était rarement accordée.

La Tour de l'Horloge, en face de la place Saint-Marc, a les services de deux Vulcains en bronze qui sonnent les heures en frappant sur une cloche. Vis-à-vis se dresse

le clocher de Saint-Marc qui est entièrement isolé de l'église. Du haut de ce clocher, la vue est fort captivante. Venise s'y déploie devant les yeux du touriste ; les lagunes, les Alpes, les ports de l'Adriatique, les Monts Euganéens avec les montagnes d'Istrie, constituent un panorama d'un charme puissant.

L'Académie des Beaux-Arts renferme un grand nombre de tableaux de maîtres vénitiens, des peintures du temps et de l'époque de Bellini dont les sujets sont surtout empruntés à l'histoire. L'une de ces toiles représente l'ancienne Venise. On était alors bien engoué du coloris en peinture ; on se préoccupait moins de la vie et du mouvement dans une composition que de la correction du dessin et de la vivacité des couleurs. Aujourd'hui, on a modifié considérablement sa palette, et la preuve en est dans le chef-d'œuvre du Titien, l'*Assomption* ; la céleste béatitude de la Vierge, l'enthousiasme des Apôtres, leur désir de suivre Marie, tout cela, comme expression, est tellement nature, que le spectateur reste ébahi d'admiration. Le fait est qu'il faudrait être expert psychologue, pour justement analyser ce chef-d'œuvre.

D'autres chefs-d'œuvre s'offrent à l'admiration du touriste, savoir : *La Présentation de la Sainte-Vierge au Temple*, par le Titien, *Le Miracle de Saint-Marc*, par Tintoret, *Le Repas dans la maison de Lévi*, par Paul Véronèse.

A quoi bon aller voir Venise, si l'on n'y fait pas un tour de gondole ? Aussi, une récréation obligée de tout touriste n'est-elle pas une promenade sur le Grand Canal ? C'est on ne peut plus charmant. Les deux côtés de cette artère maritime sont bordés de beaux palais, jadis

habités par l'ancienne noblesse vénitienne. Aujourd'hui encore, l'aristocratie de la ville s'y loge.

Chaque soir, la foule envahit la place Saint-Marc. Une musique militaire de soixante musiciens, non pas comptés à vue de nez, mais exactement comptés, y interprète les chaudes et ravissantes mélodies des maestros italiens ; d'ici et de là, les belles vénitiennes jouent de l'éventail et de la prune, ce qui ne détériore rien, en gazouillant, elles aussi, une autre musique : la suave langue italienne, langue enchanteresse comme, du reste, toutes les langues latines, y compris la langue française, le plus bel instrument, comme ça déjà été dit, qui ait encore été donné à l'homme pour exprimer sa pensée.

Voilà ce qui se passe le soir sur la place Saint-Marc. Le jour, c'est autre chose ; pigeons et colombes envahissent la place, se perchent sans cérémonie sur la tête, les épaules, les bras des promeneurs, pour la becquée, cela va sans dire, comme c'est le cas chez tous les humains, à quelque degré de l'échelle qu'ils soient.

Le docteur, sous l'influence de ses environnements, se livrait dans sa lettre de Venise aux réflexions suivantes : Comme la vie, disait-il, semble douce et facile dans ces villes d'Italie ; on a l'air de s'y laisser tout simplement vivre, sans effort, sans anxiété ni tintoin ; la nature y est pleine de ressources et de tendresses ; les habitants n'ont qu'à tendre la main pour cueillir les fruits les plus savoureux. Et dans cette existence de *dolce far niente*, la musique vocale et instrumentale naît partout spontanément. Tout en se contentant de son propre sort, on ne peut s'empêcher de trouver que la vie à Rome, Florence, Venise et Turin est infiniment préférable à celle de Londres, New-York, Chicago, Pittsburg, etc.

De 4 heures p. m. jusqu'à 9 heures du soir, que voit-on circuler dans les rues, de place en place, d'hôtel en hôtel ? Des troupes de musiciens ambulants, hommes et femmes, dont on ferait ses beaux dimanches à Québec. Ces ménestrels chantent et jouent d'un instrument de musique quelconque, violon, harpe, flûte, hautbois, de la façon la plus agréable du monde. Aussi les remercie-t-on de jeter une note de gaieté dans l'atmosphère, en leur faisant faire bonne recette. Ces musiciens portent, règle générale, un costume élégant et pittoresque.

Un soir, l'un des rares qu'il passa à Venise, le docteur était au balcon de son hôtel à écouter une jolie sérénade. Puis, il s'était laissé aller à une profonde rêverie, lorsque soudain un coup de canon l'en réveilla, en lui rappelant le souvenir de Québec et de sa Terrasse. C'était la canon de 9 heures sur lequel, à Venise, chacun règle sa montre comme à Québec. Venise a aussi le canon de midi. Ce sont les deux seuls points de ressemblance entre Venise et la cité de Champlain.

Remis de sa rêverie, le docteur demanda au portier de l'hôtel si l'on cultivait encore dans Venise, telles que chantées par les poètes, les traditions d'antan de la galanterie, entre autres, les sérénades.

— *Si, Signor*, répondit le portier, et si vous désirez en avoir la preuve, vous n'avez qu'à veiller jusqu'à une heure après minuit, je vous ferai voir une sérénade d'amour dans mon quartier ; les jeunes gens sont déjà fiancés.

A minuit et quarante-cinq minutes, le docteur partit avec le portier, et fut conduit à un poste tout-à-fait favorable d'observation. Bientôt arrivèrent trois jeunes garçons et cinq jeunes gens, y compris l'amoureux.

Ce double quatuor se mit aussitôt à chanter. La fenêtre de la chambrette de la dulcinée s'ouvrit. La sérénade dura une demi-heure. A un certain moment, la silhouette de la dulcinée apparut, s'inclina et, d'un geste de la main, remercia le fiancé de sa galanterie.

Cette tradition se perd cependant, surtout dans le monde des aristos de la dernière cuite, mais le vulgo la conserve fidèlement, et, à l'époque du printemps et de sa radieuse floraison, nombreuses par semaine sont les sérénades.

Au Canada, et notamment, dans la province de Québec, règle générale, le climat ne se prête pas aux sérénades genre italien, en plein air, ou, comme disent les Espagnols, à *la luna de Valencia*. Cependant les amoureux ne manquent pas dans le pays bas-canadien. Comme partout ailleurs, ils se repartissent en deux classes : les fiancés pour le bon motif, et les amoureux *in partibus infidelum*.

Plusieurs de ceux de cette dernière catégorie tombent parfois entre les mains de la très honorable et très distinguée police des mœurs, gardienne impitoyable municipale préposée à la sauvegarde de la moralité publique.

La justice correctionnelle, pas toujours aussi correctionnelle que son nom l'indique, condamne les accusés, à une amende variant de dix à cinquante piastres, aux frais de la cause, ou, faute de monaco, à huit, quinze ou trente jours de prison. Parfois il s'agit d'un délinquant, un *frais*, ou trop souvent, d'une jeune fille, ignorante, coupable d'un moment de faiblesse, de légèreté, d'oubli. Elle se sent humiliée, déshonorée par cette sentence, et, se croyant perdue, n'hésite plus ; elle jette son bonnet par dessus les moulins.

Au lieu d'une amende ou de la prison, suggérait le docteur, les amoureux hors d'ordre dans le pays du Canada, devraient être condamnés à une sérénade, en plein air et en tenue de bal, à certaines dates depuis novembre jusqu'à avril inclusivement.

Tout en *s'enrhubant du cerbeau*, ils conserveraient leur réputation et la justice atteindrait peut-être son but.

L'Hôtel de la Lune où logeait le docteur avait son passé historique. Ce fut dans cet hôtel que le général Menabrea coucha le 25 octobre 1866, en possession de la couronne de fer des premiers rois d'Italie, qu'il transportait de Vienne à Florence, après que l'Autriche eut restitué les États Vénitiens. On sait que cette couronne contient un clou de la Vraie Croix.

Autre événement qui corse l'intérêt de l'hôtel, est le fait que le grand chef républicain, Silvio Pellico, y séjourna depuis septembre 1820 jusqu'au 20 février 1821, avant d'être déporté aux Plombs où il écrivit *Mes Prisons*, la magnifique tragédie *Francesca di Rimini* et plusieurs autres œuvres.

Le docteur terminait sa lettre en disant qu'il allait faire une promenade en gondole et que le gondolier l'attendait en fredonnant une sérénade bien connue de Paladilhe, que, du reste, voici :

Sù andiam ! la notte è bella

La luna và spuntar

Di quà, di là, per la città,

Andiam cia trastular.

Fin chè la notte dura

Ci potrem divertir.

Potremo andar, giar, tornar,

Cantar, suonar, gioir.

En voici le sens en prose rimée :

Amie, la nuit est belle
La lune va briller,
A sa clarté
En liberté
Amie, allons rêver !
L'amour qui nous appelle,
Nous dit qu'il faut aimer,
Soupirs et pleurs,
Chagrins, douleurs
Jetons sur tout des fleurs !

Et le docteur accompagnait cette reproduction de quelques commentaires.

“ Vous allez me trouver bien sentimental pour un chirurgien, disait-il. Que voulez-vous ? On ne peut pas toujours jouer du bistouri et de la lancette.

Et puis, Venise, le ciel radieusement étoilé, la clarté de la lune, la gondole, l'harmonieux clapotis de l'Adriatique, quel enivrant décor ! Il n'y manquait plus qu'une Canadienne : *The girl I left behind*.

XVI

DE Venise à Bologne ou plutôt jusqu'à Ferrare, il est donné au voyageur de voir au loin l'hôpital de Sainte-Anne où Le Tasse fut gardé prisonnier pendant sept ans. Le docteur eut bien désiré visiter la maison d'Arioste, le grand poète italien, auteur de *Roland Furieux*, mais le temps, aux ailes rapides, fuyait, et le train en faisait autant.

Bologne, de prime abord, ne tomba pas dans l'œil du docteur. Comme bien des gens, il n'avait entendu parler de la ville que par son saucisson, et il n'en put dire le goût, car il n'y en trouva pas. Il en était du saucisson de Bologne, comme de tout autre produit dans son pays natal, comme des huîtres dans la Gaspésie et les provinces maritimes du Canada, qui sont ailleurs, aux États-Unis surtout, mais non au Canada ; il en est de même du sucre d'érable, des pommes de terre, du papier de pulpe que l'on exporte aux États-Unis où ils alimentent les gens et des industries de toutes sortes.

Le saucisson de Bologne demeura introuvable. A ce moment-là, on en aurait probablement découvert à Québec, peut-être à Sainte-Anne de Beaupré chez "Lachance époux de Melle Mercier", mais à Bologne, pas la moindre andouille !

On entre dans la ville par douze portes et, naturellement, on en sort de même ; ce qui expliquerait la fugue facile du saucisson en dehors de la ville.

La plupart des rues sont bordées de portiques irréguliers qui servent d'abris aux piétons, mais infligent un air clausttral à la ville.

Les entrées des maisons bourgeoises ressemblent à des entrées de couvents ou de monastères. Quand la porte extérieure d'une maison est ouverte, on aperçoit à l'intérieur, une grille de fer, puis, en arrière, un corridor et des colonnades. Somme toute, quand on est entré là, on regarde un peu autour de soi sous l'impression que l'on trouvera un bénitier.

Cependant, dans le quartier commercial, les constructions changent de mine et d'allures, en un mot, se modernisent.

Le plus beau temple de la ville est celui de San Domenico, à cause de ses objets d'art et du tombeau de Saint Dominique, érigé par Nicolas de Pise, avec une magnifique ornementation de bas-reliefs. La chapelle du Saint se distingue par ses peintures et sculptures. Dans l'abside, on admire une fresque représentant Saint-Dominique reçu dans la gloire du Paradis.

L'église San Stefano ou Saint-Etienne est la plus curieuse agglomération architecturale qui se puisse voir. Elle consiste en un groupe de sept petites églises enchevêtrées les unes aux autres et formant ensemble une sorte de labyrinthe d'étrange aspect. Cette église et les deux tours penchées sont les plus notables curiosités de la ville. Ces tours sont carrées et construites en briques. L'une d'elles, la *Tour des Asinelli*, fut construite en 1105 par la famille de ce nom ; elle a plus de 267

pieds de hauteur. Se composant de vingt-quatre chambres superposées, elle sert de prison d'État. Au sommet, il y a un beffroi avec une cloche qui porte les armes papales depuis Jean de Médicis qui fut pape sous le nom de Léon X, de 1513 à 1521. La cloche porte comme date, 1514. On ne la sonne que trois fois l'an, à l'occasion des trois grandes fêtes de la ville : le 4 mars, fête du roi Humbert, le 1er juin et le 8 août, jours de fêtes nationales. A ces dates, c'est grande liesse de par Bologne. et le soir. on fait de brillantes illuminations.

L'autre tour, celle de Carisenda, a moins d'envergure. Elle mesure en hauteur 147 pieds. Notablement penchée qu'elle est, cette inclinaison existait déjà à l'époque du Dante à qui elle inspira les vers suivants dans *l'Enfer*, chant XXXI :

Qual pare a riguardar la Carisenda
Sette'l chinate, quando un nuvel yada
Sevrà essa sì, che'lla in contrario penda.

(Traduction libre)

Telle que d'en bas l'on voit la Tour de Carisenda
penchant d'un côté, qu'il passe un nuage, elle
s'incline en sens contraire.

L'Académie des Beaux-Arts renferme une célèbre galerie de peintures d'artistes de l'école bolonaise. La perle de cette collection est la Sainte-Cécile de Raphael. Sainte-Cécile écoute, ravie en extase, la musique exécutée par des anges ; à ses côtés, sont Saint-Paul, Saint-Augustin, Ste-Marie-Magdeleine et Saint-Jean l'Évangéliste. On raconte au sujet de cette peinture, l'histoire suivante. Raphael, en envoyant son tableau à Bologne, aurait prié le peintre Francia, son ami, d'y faire les retouches qu'il croirait nécessaires. Francia, en pré-

sence d'un pareil chef-d'œuvre, fut pris d'un sentiment de si vive admiration, et, en même temps, d'un découragement si profond devant sa propre impuissance à jamais arriver à un degré de conception aussi puissant, aussi grandiose, qu'il en fit une maladie qui le conduisit au tombeau.

Les anciens palais de la ville ont perdu tout leur vieux prestige, et, à vrai dire, n'ont plus d'importance. Près du palais Sampieri, on voit la maison de Rossini, avec l'inscription cicéronienne : *Non domo Dominus, sed Domino domus*, " le maître n'est pas à la maison, mais c'est la maison du maître ". L'illustre maestro l'avait fait construire en 1825, la vendait, puis allait habiter Paris où il mourut. Dans le cimetière de Bologne, un monument, dû au ciseau de Thorwaldsen, a été érigé à la mémoire de Giovanni Colbran, et de sa fille, première femme de Rossini.

Les Bolonaises, comme en général les Italiennes, sont jolies, gracieuses, élégantes. Aussi, ajoutait le docteur, je n'échappe au charme qu'en fredonnant : *Vive la Canadienne !*

XVII

DE Bologne à Florence on traverse les Apennins, et, Dieu merci, il n'y a pas de Saint-Gothard, mais quelle série de tunnels, de ponts et de viaducs à enfiler ! La plus haute rampe de la voie, à Pracchia, a 1,850 pieds d'altitude.

Florence, en italien Firenze, ancienne capitale de la Toscane, puis du royaume d'Italie, est située dans une plaine, au pied des Apennins. Elle a une bordure de collines boisées et élevées qui se détachent de la chaîne centrale.

De quelque point qu'on la contemple, même à distance, Florence, par son site et l'élégance de ses édifices et monuments, justifie le renom de beauté dont elle jouit et que lui valent ses trésors de toutes sortes. En 1890, on lui donnait 170,000 habitants. Aujourd'hui, en 1925, sa population a bien atteint le chiffre de 200,000 âmes.

La rivière Arno divise la ville en deux parties inégales ; cette pauvre Arno est souvent à sec et ressemble un peu à son confrère de Séville, le Guadalquivir ; cependant elle se trémousse de temps à autre.

C'est dans ce pays de Toscane que vécut, en faisant beaucoup d'esbrouffe et de tintamarre, et que s'éteignit

la célèbre famille des Médicis, qui administra la république pendant 200 ans, l'asservit, donna à la Toscane sept grands ducs, à Rome trois papes et plusieurs cardinaux, à la France deux reines, et dont le nom est attaché à l'une des plus brillantes époques de l'humanité.

Le docteur visita trois églises à Florence, parmi lesquelles celle appelée le Dôme, sur la place du même nom, ou l'église *Santa Maria del Fiore*. L'édifice est très-vaste, mais, à l'extérieur, son revêtement en marbre blanc, rouge et noir produit l'effet d'un bariolage. La partie la plus remarquable est la coupole dont les plans furent tracés par Brunelleschi qui, avec son confrère Arnolfo di Lipo, fut l'architecte de cette construction. Le diamètre intérieur de la coupole est d'environ 140 pieds ; sa circonférence est d'à peu près 425 pieds.

Brunelleschi fut un prédécesseur de Michel-Ange, et le dôme de *Santa Maria del Fiore* est antérieur à celui de Saint-Pierre de Rome. Aussi Michel-Ange disait-il de la coupole de Brunelleschi : " Il est difficile de faire aussi bien, et il est impossible de faire mieux ".

Elle dépasse de sept pieds en hauteur et d'autant en circonférence la coupole de Saint-Pierre. Malheureusement, l'intérieur de ce grand vaisseau est nu, sans cachet artistique, ne dit rien à l'imagination ; la vue y est attristée par le ton gris, argileux, et la mate physionomie des piliers et des nervures ogivales.

Le campanule à droite du Dôme est un splendide clocher dans le style gothique-italien, que Charles-Quint eût voulu, dit-on, couvrir d'un étui. C'est une merveilleuse création de Giotto, haute de 250 pieds, entièrement revêtue d'un liséré de marbre blanc, rouge et noir, admirablement jointoyé.

Ce clocher coûta énormément d'argent, mais l'entreprise était tellement populaire qu'on n'hésita pas devant la dépense. Il arriva même qu'un jour, un citoyen de Vérone fut arrêté et condamné à un emprisonnement de deux mois, pour avoir crié en public que la république de Florence jetait ses ressources aux quatre vents pour l'érection de ce monument.

Le Baptistère, en face du Dôme, est un octogone d'une régularité et d'une homogénéité parfaites. L'extérieur en est aussi en marbre blanc, rouge et noir. L'une des particularités les plus notables du Baptistère consiste dans ses portes de bronze, dont l'une, la plus belle, fait face au Dôme. Michel-Ange disait qu'elle était digne d'être la porte du Paradis ; elle coûta la bagatelle de 22,000 florins.

L'église de la *Santa Croce* ou Sainte-Croix est un édifice de 300 pieds de longueur et d'une largeur de plus de 140 pieds. D'aspect austère, sombre, cette église est éclairée par de brillants vitraux gothiques, et remplie d'illustres mausolées qui lui ont acquis à juste titre le nom de Panthéon de Florence. En effet, c'est là que reposent les cendres de Galilée, le célèbre martyr de la science astronomique, parce qu'il avait eu le tort de devancer son siècle, disent aujourd'hui certaines gens pour excuser ses persécuteurs, celles de Michel-Ange, de Machiavel et autres. On y trouve un monument tout moderne élevé à la mémoire du Dante, d'autres érigés en souvenir de la princesse Charlotte Bonaparte, de la comtesse polonaise Zamoïska, de Cherubini, etc.

En arrière de l'église de San Lorenzo, une sacristie (nouvelle alors, en 1890) renferme les tombeaux des Médicis, œuvres de Michel-Ange, ornés de statues qui

commandent l'admiration générale, et dans l'exécution desquelles le maître a affirmé une fois de plus la puissance et la merveilleuse originalité de son génie ; à mentionner tout particulièrement les statues de Laurent et de Julien de Médicis, celles du *Jour* et de la *Nuit*, de l'*Aurore* et du *Crépuscule*, qui expriment à la fois, et vigueur et légèreté pour ainsi dire aérienne. La statue de *La Nuit* inspira un jour à un individu qui a gardé l'incognito, la réflexion madrigalesque suivante :

“ *Cette figure qui dort, est vivante. Si tu en doutes, éveille-la, et elle te parlera.* ”

La chapelle des Princes, près de cette nouvelle sacristie, fut construite sous le règne de Ferdinand 1er, par les architectes Jean de Médicis et Matteo Nigetti. Les murs en sont entièrement revêtus de pierre dure comme le granit et de marbre précieux. Sa construction coûta vingt-trois millions de livres florentines. Elle contient plus de quarante tombeaux et pierres sépulcrales à la mémoire des membres de la famille des Médicis.

Au palais d'Uffizi sont installées une galerie de peintures et sculptures, une bibliothèque dite la Bibliothèque Nationale, les Archives, etc. A citer parmi les chefs-d'œuvre de peinture de la collection, *La Vierge et l'Enfant-Jésus*, du Titien, *La Fornarina*, de Raphaël, radieuse figure aux prunelles de jais, au regard profond, et qui porte fièrement, digne et impassible comme la Muse antique, une triple couronne de jeunesse, de grâce et de beauté, *Saint-Jean dans le Désert* et *La Vierge aux Chardonnerets*, de Raphaël, et *La Sainte Famille*, de Michel-Ange.

Dans la salle des sculptures, il importe de mentionner la célèbre *Venus de Médicis*, chef-d'œuvre qui, à lui

seul, appelle à Florence tous les artistes et élèves en sculpture ; il est en compagnie de plusieurs autres chefs-d'œuvre d'égale valeur, comme *Le Remouleur*, *Les Luteurs*, *Apollon*, *Le Faune Dansant*, etc.

Un mot du palais Pitti, aussi curieux par son origine que par le style de son architecture. Sa galerie de peintures lui a valu une réputation mondiale ; on y compte bien cinq cents toiles parmi lesquelles *La Vierge à la Chaise*, de Raphaël, fameuse création du grand maître, si souvent reproduite par tous les procédés connus de gravure. Le tableau, rond de forme, est petit, et il est merveilleux de la part du maître d'avoir réussi à grouper avec autant d'aisance trois personnes dans un cadre aussi étroit. Généralement, dans les tableaux de Raphaël, les Madones ont les yeux modestement baissés ; seule, *La Vierge à la Chaise* fait exception à ce qui semble avoir été un goût dominant chez Raphaël.

Autres tableaux de Raphael dans le même endroit : *La Vision d'Ezéchiel*, *La Madone dite du Grand-Duc*. A côté de ces productions du génie, brillent des oreries dont quelques-unes ont un poids massif de 64 livres, les argenteries royales, enfin une foule de trésors aussi précieux par les souvenirs historiques qu'ils commémorent, que par leur valeur extrinsèque.

Les chambres du palais sont aussi fort somptueuses.

La grande promenade des Florentins et Florentines porte le nom de *Les Cascines*. C'est le Bois de Boulogne, le Prater, le Prado, de l'endroit, le rendez-vous des luxueux équipages. Cette promenade est située du côté ouest de Florence, sur les bords même de l'Arno. A l'extrémité de cette promenade, le regard du visiteur tombe sur un monument indien, érigé à la mémoire d'un jeune

prince indien du nom de Rajaram Chuttraputh, maharajah de Kolhapur, mort dans sa 21^e année, le 30 novembre 1870, en s'en retournant d'Angleterre aux Indes.

Une visite du plus grand intérêt est celle des maisons qui furent habitées par Michel-Ange, le Dante, Galilée et Machiavel. Quelles impressions profondes fait éprouver au touriste, la simple vue de ces reliques d'un autre âge, où vécurent, pensèrent, souffrirent et travaillèrent ces intelligences d'élite qui, nul doute, avaient dérobé à Prométhée des étincelles de son feu sacré qui embrase, illumine les natures supérieures. Il reconstitue dans son imagination toute une autre époque ; il lui semble que les ombres des célèbres occupants de ces maisons hantent encore leurs pièces, que les murs conservent toujours un parfum d'antan. Le touriste revient de cette tournée, l'âme envahie par une profonde mélancolie, comme s'il venait d'apercevoir, à la ligne d'horizon des temps, des visions réelles d'un monde, des plus illustres, disparu.

Les monuments de tout genre pullulent à Florence : palais, châteaux, hôtels, villas, églises, etc., toutes constructions luttant entre elles qui d'élégance, qui de richesses, en donnant un heureux relief aux différents points de la ville, et en encerclant les contreforts des montagnes et des collines qui bordent le site de la capitale, d'une sorte de broderie aussi gracieuse que distinguée.

En voyageant, le docteur n'oubliait jamais, en sa qualité d'amateur de musique et d'ancien membre de la Société Sainte-Cécile de Québec, d'aller ici et là entendre des chœurs, des masses chorales. C'est ce qu'il fit à Florence ; mais il confessa ne pas être parfois revenu enchanté de ses expériences dans l'ancienne capitale

de la Toscane, bien au contraire. Il déclara dans sa lettre de Florence, n'avoir jamais entendu, surtout au lutrin, plain-chant aussi pauvrement chanté. Il s'attendait à toute autre chose. Il se consola tout de même de son désappointement, parce que le plain-chant qu'il entendit, lui rappela vivement le pays du Canada où, soit à la ville, soit à la campagne, exceptions faites, l'interprétation du chant grégorien se tient à forte distance de la perfection.

Le docteur ne se montra pas plus tendre pour la musique vocale à trois ou quatre voix mixtes, en dehors des psaumes de David, qu'il entendit en certains endroits. Il ajoutait à la fin de sa lettre : " C'est tout à fait mince. Et la Société Sainte-Cécile de Québec dont je garderai toujours le meilleur souvenir, ainsi que l'Union Musicale de Québec, cette vénérable sexagénaire, sont des bijoux, comparées à des chœurs que j'ai entendus ici et en d'autres endroits de l'Italie." On paraît être généralement plus instrumentiste que chanteur en Italie, ajoutait-il.



EMMA PLANTE,

file d'Antoine Plante et d'Eugénie Chabot, née à Saint-Laurent, Ile
d'Orléans, le 6 avril 1870. Son mariage avec le Docteur F.-P.
Canac-Marquis fut célébré à Saint-Paul, Minnesota, le
8 juillet 1894. Décédée le 28 novembre 1898.

XVIII

LE docteur quitta Florence pour se rendre tout droit à Rome.

“ Il me paraît à peu près impossible ”, écrivait-il, en date du 22 mai 1890, “ de vous exprimer ce que l'on éprouve au premier aspect de la Ville Éternelle. La multitude des souvenirs, l'abondance des impressions et des sentiments vous oppressent. L'âme se sent bouleversée à la vue de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

“ Comme succès, cette tirade n'est pas manquée, direz-vous. D'accord ! Mais elle est de Châteaubriand, un monsieur qui connaissait sa langue un peu mieux que la plupart des journalistes du Canada français, aujourd'hui, exceptions faites, naturellement. Il exprime avec une saisissante justesse mes impressions.”

Le docteur foulait enfin la poussière de la ville de Romulus et Remus, des Césars et des Papes.

A Rome, le touriste se heurte à chaque pas à une antiquité, se frotte à un symbole de la civilisation suivante ou à une invention moderne ou à son produit. Bon gré malgré, il lui faut repasser son histoire romaine, afin de se débrouiller dans ce vaste musée.

Le premier souci du docteur en arrivant à Rome fut d'aller rendre visite au Rév. Père Vacher et au supérieur du Collège Canadien. Tous deux eurent l'obligeance de lui donner des lettres d'introduction à Mgr de la Valpe qu'à son grand regret il ne trouva pas chez lui. Il se fit alors connaître à son secrétaire, Mgr Felix Valerga, qui, céans, se mit avec le plus grand empressement à sa disposition.

Le 22 mai 1890, à 1 heure de l'après-midi, le docteur avait l'insigne honneur d'obtenir une audience de Sa Sainteté Léon XIII, audience qui, sans être particulière, n'en avait pas moins un caractère d'intimité, ce qui permit à Sa Sainteté d'adresser un peu la parole à chacun. Quand le tour du docteur arriva d'être présenté, Sa Sainteté dit, en lui pressant affectueusement la main :

— Un Canadien !!!!! Il y a trois jours, j'ai vu Mgr Labelle, ce grand Canadien, sous-ministre dans le gouvernement de Québec, qui a construit des chemins de fer, fondé des paroisses et des villes, qui a contribué à faire des lois favorables à l'Église et à l'État, qui est si utile au pays et à la religion. Le connaissez-vous ?

— Assurément, Votre Sainteté, répondit le docteur, et tous les Canadiens-français pourraient dire à Votre Sainteté combien sont grands et nombreux les services que ce digne prélat a rendus et rend à notre pays, le sien, et comme prêtre et comme colonisateur.

Léon XIII s'informa ensuite du but du voyage du docteur en Europe, lui demanda quels pays il avait visités, depuis combien de temps il voyageait, et le pria de lui donner aussi des nouvelles de sa famille. Sa Sainteté termina l'entrevue en parlant au docteur des Canadiens-français, et comme le docteur disait à Sa Sainteté que tous

les Canadiens-français étaient dévoués au Saint-Siège et à la religion catholique, Léon XIII ajouta :

— “ Que je suis heureux d'entendre ces paroles ! ”

Le docteur reçut alors la bénédiction papale pour lui personnellement et les membres de sa famille, et se retira.

L'impression que chacun rapporte d'une entrevue avec le successeur de Saint-Pierre, l'arbitre suprême du catholicisme, l'interprète inspiré de la doctrine chrétienne, est celle d'un personnage de toute majesté et de profonde mansuétude pour l'humanité. De l'ambiance de sa personne se dégage une atmosphère à la fois d'autorité et de bienveillance qui vous enveloppe, vous domine et vous inspire d'instinct un seul mouvement, celui d'une profonde inclinaison comme hommage à aussi grande puissance morale. Le pape n'est pas un roi suivant la tenure mondaine ; il est mieux que cela, il est souverain né de l'Esprit-Saint lui-même.

Voilà les réflexions que se faisait le docteur au retour de l'audience, du côté de son hôtel.

Son émotion ne l'empêcha pas de décrire un peu Léon XIII au point de vue physique.

Léon XIII, dit-il, de son nom de famille, Joachim Pecci, avait alors 80 ans. Il était né à Carpineto, Italie, en 1810. Il succéda au pape Pie IX en 1873. Malgré son âge et le travail assidu qu'il s'imposait, il paraissait encore vert et causait avec une remarquable lucidité. La vie semblait être vigoureusement chevillée dans la constitution apparemment frêle de la grande personnalité du Vatican, de l'illustre chef de la hiérarchie catholique. A preuve, c'est que Léon XIII vécut jusqu'en

1903, alors qu'à l'instar de tous les humains, il rendit son âme à Dieu, dans sa 93^e année.

Chemin faisant, au retour de l'audience papale, le docteur fit une rencontre qui lui fut particulièrement agréable, celle de Mgr Labelle, à son hôtel, à deux pas de sa propre pension. Mgr Labelle résidait depuis quelque temps à Rome. Un jour, il avait eu quelque peu maille à partir avec un journal, l'*Italie*, qui avait tenté de turlupiner l'éminent ecclésiastique sur sa mission et sa manière de vivre à Rome.

Le distingué ministre de l'agriculture et de la colonisation dans le cabinet de feu le bien regretté Honoré Mercier, avait adressé au rédacteur de l'*Italie* une lettre que le docteur eut le bon esprit de se faire remettre et de communiquer aux journaux du Canada, comme pièce historique et que le *Moniteur de Rome* reproduisit avec l'en-tête suivant :

“ Mgr Labelle, l'éminent protonotaire apostolique,
“ qui remplit à Québec les fonctions de ministre de l'agri-
“ culture, du commerce et de la colonisation, et qui se trou-
“ ve depuis quelque temps à Rome, comme nous l'avons
“ dit, vient d'adresser au directeur du journal l'*Italie*,
“ la lettre suivante en date du 20 du courant. Nous la
“ reproduisons d'après ce journal qui l'a publiée hier soir.
“ MONSIEUR,

“ Dans votre journal de ce jour, *Justus* a fait sur
“ mon compte, mon gouvernement et mon pays, sans
“ doute sur la foi de ses correspondants ou autrement,
“ des erreurs que je crois devoir rectifier dans vos co-
“ lonnes.

“ Je ne suis pas venu à Rome pour déposer le denier
“ de Saint-Pierre de qui que ce soit, mais je me suis

“ présenté ici aux pieds de Sa Sainteté pour la remercier
“ cordialement de ses faveurs et bontés envers moi et lui
“ renouveler les témoignages de mon estime, de mon
“ affection et de mon admiration, comme un enfant dé-
“ voué, respectueux et soumis.

“ Quoique vous en disiez, le Canada, quand il s’agit
“ du Saint-Père, sait délier les cordons de sa bourse avec
“ joie, et même fournir avec bonheur, de bons soldats
“ pour sa défense.

“ Le gouvernement de Québec est assez généreux
“ pour donner un traitement honorable à ceux qui ont
“ une mission de sa part, pour servir noblement ses in-
“ térêts en Europe. Dans ma lettre de créance, il n’a
“ pas mis de limites à sa générosité ; il avait confiance
“ que j’en saurais faire bon usage.

“ En conséquence, je n’ai pas été obligé de solliciter
“ des grâces auprès des banquiers de ce continent, au
“ contraire, je les ai enrichis par mes dépôts.

“ Vos observations, je l’espère, auront pour moi
“ ce bon résultat : ce sera de me délivrer de ces sollici-
“ teurs qui frappent sans cesse à ma porte pour les
“ secourir dans leur misère, parce que, disent-ils, votre
“ gouvernement les a dépouillés de leurs biens. Sous ce
“ rapport, vous m’avez rendu service, et je vous en
“ remercie.

“ Agréez, Monsieur, l’assurance de ma considération.

“ A. LABELLE, P.”

Le Séminaire Canadien à Rome est la plus belle
institution du genre de par la ville ; l’édifice a trois
étages, rez-de-chaussée à part. A l’extérieur, il pré-
sente deux galeries qui servent de promenades. On

y voit aussi un coquet petit jardin, orné au centre d'une fontaine. L'édifice est construit à l'épreuve du feu.

Au premier étage, les salles ont vingt-et-un pieds de hauteur et sont élégamment décorées.

Le séminaire peut recevoir soixante élèves pensionnaires. Ailleurs, dans la maison, sont les chambres réservées aux évêques et au personnel du séminaire. Chaque pièce se trouve située de façon à recevoir les rayons du soleil : arrangement rigoureux, vu qu'à Rome, dans les maisons où le soleil n'entre pas, c'est le médecin qui y vient.

La chapelle du séminaire possède sept autels en marbre et de magnifiques peintures. Les murs sont peints en imitation de mosaïque, dans le genre de la Chapelle Sixtine ; ce qui prête aux dessins un parfait relief. Les colonnes de la nef sont en granit.

Le séminaire est tout près du Quirinal, dans le quartier le plus aristocratique et le plus salubre de la ville.

Le passage et la présence des Zouaves Canadiens en 1867 eurent pour effet d'extraire le Canada de l'inconnu, et, lorsqu'ils eurent repassé les mers, le souvenir du Canada resta comme un reflet de buée irisée dans la mémoire des Romains.

La construction du Séminaire Canadien raviva fortement le souvenir du Canada chez les Italiens. Le fait est que le séminaire constitue pour le Canada une constante réclame et fait considérer le peuple canadien comme un peuple fort à l'aise et, comme chrétien et catholique, l'un des plus dévoués du Saint-Siège.

Le Canada est donc grandement redevable à l'abbé Colin, supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, qui, le

premier, conçut l'idée et jeta les bases de cette institution qu'il sut conduire heureusement à bon terme, dans les intérêts du Canada, de l'éducation et de la civilisation chrétienne. Au moment de la visite du docteur, les directeurs du séminaire étaient l'abbé Palin d'Abonville, canadien d'origine, supérieur, l'abbé Leclaire, procureur et architecte, l'abbé Vacher, ancien résidant de Montréal pendant vingt-six ans, économe.

Il est entendu qu'au cours d'une visite des monuments et édifices d'une ville, le touriste éprouve le besoin de s'asseoir et de reprendre haleine. Il entre alors dans un café, l'endroit où il a chance de connaître plus intimement la population d'une ville comme Rome. Plus que cela, dans les cafés des grandes villes, et de Rome surtout, il a l'agrément d'entendre des orchestres interpréter de la musique gaie, ou passionnée et entraînante comme la musique italienne, ce qui manque à Québec dans les quelques cafés qui ont pu survivre à l'accaparement officiel du commerce des vins, et est indispensable à l'expansion de la bonne humeur et de la gaieté dans les tempéraments d'une population.

XIX

“ VOIR Naples, et puis mourir ”, a dit quelqu’un.
“ J’ai vu Naples, écrivait le docteur, dans une lettre du 25 mai 1890, et, je n’ai pas envie de mourir, loin de là ; mais n’exagérons pas. Le site de la ville est merveilleux, sur les bords d’une baie, l’une des plus belles du monde, qui se déploie jusqu’à la Méditerranée. Les Québécois peuvent se faire une idée de cette baie, en supprimant, en imagination, toute l’île d’Orléans du port de Québec. Que l’on donne ensuite à cette baie le firmament d’un bleu céleste de Naples, et l’on aura une assez bonne idée du paysage. Devant cette nature ainsi enjolivée, on peut rester un instant ébloui, sous l’empire d’un enchantement, mais il ne faut pas jeter les yeux ailleurs, car on risque de lourdement dégringoler des hauteurs d’un enthousiasme, pour aller s’aplatir sur un sol d’un choquant réalisme.

Les rues de la ville sont tortueuses et sombres, les maisons hautes, étroites, de couleur grise, et exhalent un parfum de lave. Leurs toitures sont plates. Quant aux balcons, il y en a à toutes les fenêtres, ce qui, à la longue, devient monotone. Dans les rues, les voitures circulent sur des pavés durs et font un tapage assourdissant ; les ânes braient à tête fendre ; marchands, cochers, guides et mendiants piaillent, crient à tue-tête ; les cochers sont

grossiers, insolents, les guides et mendiants sont pour la plupart des escrocs de la pire espèce, dont on ne peut se débarrasser qu'à coups de pied ou de canne. Descendants d'anciens esclaves, ces gens-là ont gardé de leur origine, des traces irrécusables, une trinité de vices dont ils ne paraissent pas avoir conscience ; ils sont paresseux, menteurs et voleurs. Le gouvernement dut un jour intervenir pour mettre ordre à cet ignoble état de choses ; il organisa et institua régulièrement une police que les bonnes gens de la ville surnommèrent *Providencia di Dio*.

Naples est fort pauvre en édifices notables et a produit bien peu d'œuvres d'art. La ville peut cependant se vanter de posséder de précieuses collections archéologiques provenant des fouilles de Pompéi et d'Herculanum, mais, tout vraiment intéressantes qu'elles soient, elles ne suffisent pas à combler l'absence de tout musée.

Une fois à Naples, une excursion au Vésuve s'impose. A partir de Naples, c'est une course de quatre heures et demie en voiture, sur une route assez belle, mais étrangement capricieuse, qui conduit le touriste à la station du *Funicolare Vesuviano*, le funiculaire du Vésuve. Ce funiculaire est une sorte de chemin de fer qui escalade une rampe très-raide. Le chemin serpente au travers de nombreux bosquets de citronniers, pêchers et oliviers. Le terrain n'est que cendre et lave ; en un certain endroit, est visible une grosse masse de lave vomie du cratère lors de la fameuse éruption de 1872. Les guides montrent aussi au touriste la couche de lave et de cendre que l'on prétend remonter à l'éruption qui ensevelit Pompéi et Herculanum en l'an 79 avant l'ère chrétienne.

A mesure que le funiculaire gravit la rampe, le pano-

rama de Naples et de ses environs se déploie aux yeux ravis. Ce point de vue, de grande beauté, enveloppe une mer d'azur et des îles, parmi lesquelles celle de Capri, renommée pour sa grotte bleue et son vin.

Le touriste, après un dîner au restaurant, reprend le funiculaire et, une vingtaine de minutes après, se trouve, sous l'escorte des guides, sur les dentelures du célèbre cratère, non sans avoir respiré un peu d'asphyxiantes vapeurs sulfureuses et enjambé des flaques de soufre en ébullition.

La gueule du cratère mesure bien de 25 à 30 pieds de largeur. Il en sort une énorme colonne de vapeur, avec un bruit semblable à celui de la vapeur d'une locomotive. Lorsque cette colonne est moins dense ou que le vent la balaie, on aperçoit une autre colonne d'un feu coloré d'un rouge tantôt clair, tantôt foncé, qui lèche les parois de ce terrible fourneau. De temps à autre, du fourneau jaillissent d'épaisses flaques de lave incandescente dont il faut bien se garer. Les touristes passent aux guides des pièces de monnaie que ceux-ci vont tremper dans cette lave et qu'ils remettent aux touristes dès que la lave est refroidie.

Le visiteur ne peut pas s'éterniser aux bords et aux environs du cratère, s'il tient à conserver la semelle de ses bottes ; le sol est tellement surchauffé qu'il n'est pas de semelle, même de *congress*, en état d'y résister.

Au sommet du Vésuve, le docteur et d'autres touristes essayèrent un violent orage avec tonnerre et éclairs. A cette hauteur, et en pareille situation, le Vésuve en ébullition sous les pieds, cette coïncidence ne manqua pas de procurer certaines émotions aux témoins.

L'orage, heureusement, ne fut que passager, mais

il avait purifié l'atmosphère au point que les touristes purent distinguer en pleine netteté, Venise, son golfe et ses îlots.

Inutile d'assurer que la descente du cratère du Vésuve est plus rapide que l'ascension. A certaine distance, le Vésuve, avec son aspect gris-cendre, ses multiples fissures et échancrures, ses flancs profondément déchirés, éventrés, est, disait un prêtre au nombre des touristes, la figure symbolique de l'âme bourrelée de remords du pêcheur, quelqu'il soit, politicien, marchand, spéculateur, avocat et même notaire.

Il n'est pas de voyageur de passage à Naples qui n'ait pas d'avance inscrit sur son carnet une visite à Pompéi et Herculaneum, à cinquante minutes de la ville.

Au cours de ses pérégrinations dans Pompéi, le touriste revoit le Temple de Venus, le Forum qui comprend le *Chalcidicum*, le Temple de Jupiter, celui de Mercure où l'on expose les objets retrouvés dans les fouilles, amphores, fontaines, tuyaux d'aqueduc, chapiteaux, portières, etc., la maison d'Auguste appelée aussi Panthéon, les Thermes, la maison de Pansa, l'une des plus grandes de Pompéi, la maison de Salluste, avec un *atrium* peint, un *tablinum* et un petit jardin de forme irrégulière, le temple d'Esculape, celui d'Iris, l'amphithéâtre, le grand théâtre, et surtout beaucoup de fresques, toutes plus ou moins bien conservées.

La voie des tombeaux est d'intérêt peu ordinaire ; on sait que l'usage des anciens était d'enterrer leurs morts le long des routes.

Le Musée, qui n'est pas très considérable, renferme des cadavres pétrifiés et différentes sortes d'animaux aussi

pétrifiés. On y voit de même des poteries et des ustensiles de ménage en nombreuses variétés.

Les peintures pornographiques de Pompéi et celles qui sont exposées au Musée National de Naples sont du plus brutal réalisme. On ne peut s'imaginer à quel degré de licence et de relâchement de mœurs les habitants de Pompéi et d'Herculanum en étaient arrivés. Aussi ces deux villes, tout comme Sodôme et Gomorrhe, furent-elles affreusement châtiées.

En terminant sa lettre de Naples, le docteur avisait le voyageur canadien en Italie, de ne pas aller loger ailleurs qu'aux hôtels suisses, français ou allemands où il trouverait invariablement logis confortable, service empressé, menu excellent et surtout propreté partout. Dans les hôtels italiens, quelles que soient leurs enseignes, c'est tout l'opposé. Le docteur déclarait qu'il n'avait jamais vu gens plus malpropres et que, malheureusement, il ne trouva pas une seule exception à cet état de choses, côté italien. Avis donc à ceux du Canada qui peuvent s'aventurer dans le pays de Victor-Emmanuel, de Garibaldi et de Cavour.

Est-ce là un trait particulier aux nations latines? Cuba fut pendant bien des années propriété coloniale de l'Espagne, qui y était représentée par un gouverneur, décoré du titre de capitaine général. Quand l'île tomba au pouvoir des Américains, ceux-ci se trouvèrent en face d'une tâche aussi désagréable que rude : le nettoyage des principales villes de la reine des Antilles. Ce fut une autre édition de l'un des exploits d'Hercule, le nettoyeur des écuries d'Augias, mais aussi, une transformation graduelle, mais radicale, dans certains endroits de l'île.

XX

LE docteur n'eut que quatre heures à passer à Pise, ville très-ancienne, fort bien bâtie, mais à la physionomie vieillotte, celle de l'âge sénile ; il en put tout de même visiter la cathédrale, le fameux Baptistère, la Tour Penchée et le *Campo Santo* ou cimetière de la ville.

A Pise, comme édifices, le touriste circule au milieu d'antiquités.

La cathédrale date des 11e et 12e siècles. L'architecte en fut Buschetto, qui n'avait alors sous les yeux aucun modèle et qui s'en rapporta au plan qu'il avait lui-même conçu. Elle fut terminée en l'an 1100. Elle présente une profusion de colonnes, style corinthien, du plus heureux effet. Sa coupole est magnifique.

Le Baptistère, commencé en 1153, est une construction en forme de rotonde, portant force ornements et une série de piliers.

L'origine de la Tour Penchée remonte à 1174. Elle forme un beffroi de 180 pieds de hauteur, divisé en huit étages, encerclés chacun de plusieurs piliers. Pourquoi est-elle penchée ? Voilà une question que l'on s'est bien souvent posée. La seule explication que l'on en donne et qui ait cours, est que l'on débuta par mal asseoir les fondations de la Tour. Dès qu'elle fut construite, la Tour se mit à pencher, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut pris une inclinaison de treize pieds en dehors de la perpendiculaire ; elle n'a pas bougé depuis.

DE Pise à Gênes, le touriste côtoie la Méditerranée. Il n'est pas de baie, de golfe, quelle qu'en soit l'étendue, dont le train ne suive pas les contours, sur une distance de 80 milles. Ça et là apparaissent des villas de toute taille, perchées sur des rochers ; mais la voie serpente sans merci, en franchissant 96 tunnels, 13 viaducs, 7 ponts-viaducs, 25 ponts réguliers, des galeries voûtées et des tranchées. Aussi le voyageur, à l'avance renseigné, s'arrange-t-il pour faire ce trajet la nuit.

Gênes, au nord de l'Italie, le principal port de ce pays, a une population de 220,000 âmes aujourd'hui ; on y rencontre beaucoup d'Allemands dont la plupart ont pris des noms italiens ou italianisés. En 1898-99, le Canada avait un consul-général d'Italie, d'origine allemande, du nom de Solimberg, et qui signait Solimbergo.

La ville, au point où le voyageur l'aborde, lui produit le plus agréable effet. Le port est rempli de voiliers et de bateaux à aubes et à hélice, ce qui lui prête un air de forte activité, surtout vu de certaine distance. Dans leur ensemble, maisons et édifices décrivent une demi-courbe, une sorte d'hémicycle. Une bordure de hautes montagnes, panachées de bois touffus et verdoyants, constitue l'arrière-plan du panorama. Dans ces bois

l'œil se repose sur d'élégantes villas multicolores ; sur des collines s'arc-boutent des forts, des bastions, des tourelles. La ville elle-même est entourée d'une double ceinture de murailles, dont celle de l'intérieur se prolonge sur les collines et de là jusqu'au bord de la mer ; l'autre lui sert d'enceinte.

Les rues de Gênes sont étroites, irrégulières et tristes ; le soleil y pénètre difficilement, parce que les maisons sont très-hautes ; elles sont pour la plupart pavées de larges tuiles ou de pierres de taille. Quant aux trottoirs, ils font assez souvent défaut, parce que les rues sont des sortes de corridors ou couloirs.

Gênes n'a presque pas de monuments dignes d'attention ; c'est en quoi elle diffère des autres villes d'Italie. Presque tous les grands édifices appartiennent à une époque fort reculée ; sans caractère ni originalité, ils ont un luxe d'ornementation qui demanderait d'être quelque peu châtié. Voilà ce que l'on peut dire, entre autres édifices, de certaines églises.

Le palais ducal, la palais Balbi, la palais royal, celui d'André Doria, ceux de Durazzo et de Spinola existent encore ; les uns appartiennent toujours aux familles nobles qui les firent construire, et les autres ont changé de propriétaires et de noms, en voyant disparaître peu à peu les superbes galeries d'arts qui faisaient leur gloire. Là, comme en tout pays, dès que les parvenus de l'agio, de l'épicerie et du coton jaune s'y mettent, adieu, arts et musées ! Exceptions doivent être faites dans le monde des parvenus ; il y a parvenus et parvenus, comme il y a financiers et financiers, négociants et négociants, fagots et fagots.

Au milieu de la place de l'*Acqua Verde* d'où part

la rue Balbi, l'une des plus belles de la ville, autrement dit le boulevard de Gênes, se dresse sur un piédestal sphérique, crevé dans sa circonférence de proues de navires, auxquelles étaient suspendues des guirlandes, une solennelle statue de Christophe Colomb en marbre blanc, érigée en 1862. La statue est d'une taille considérable qui, cependant, n'est pas facilement appréciable à première vue, à cause de la hauteur des maisons environnantes. Christophe Colomb, une main légèrement appuyée sur une ancre, montre de l'autre une femme agenouillée, figurant l'Amérique. Cette femme tient une croix de la main droite, tandis que de la gauche, elle porte une corne d'abondance, symbole du Nouveau-Monde. Quatre autres statues allégoriques ornent le piédestal.

Règle générale, en Italie et ailleurs dans la vieille Europe, les cimetières sont dignes de visites, au double point de vue artistique et spirituel ; on y a vraiment le culte des morts et la sollicitude d'exprimer de la plus radieuse manière possible, l'affection et les regrets qu'on leur conserve.

Le *Campo Santo* ou cimetière de Gênes, situé à l'est, dans une vallée du nom de Bisagno, commande une visite ; il est à une demi-heure de marche de la ville. Les tombeaux y sont étagés les uns au-dessus des autres, suivant la disposition du Columbarium antique. Ce cimetière n'a pas de supérieur et a peu d'égaux au double point de vue du site et de la magnificence des monuments. Chemin faisant, on aperçoit sur bien des tombes, une lampe qui projette sur elles une douce et sympathique lumière, hommage rendu aux défunts, surtout à l'anni-

versaire de leur décès, ou lorsque l'on va prier sur leur dépouille mortelle, au bénéfice de leur âme.

Que l'on voyage de par la terre, de pays en pays, aux quatre points cardinaux de tous les continents, partout c'est le même respect, la même sollicitude pour tous ceux qui ont passé de vie à trépas, sentiments qui se manifestent de diverses et touchantes manières, mais dont l'une des plus nobles, des plus puissantes et des plus efficaces, est la prière, la simple oraison jaculatoire.

Un monument plein d'éloquence du *Campo Santo* représente le prophète Ézéchiël debout sur un monceau de pierres ; sous ces pierres, apparaît une partie du corps d'un adolescent, et, au bas de cette sculpture, on lit l'exergue suivante : *Ossa arida, audite verbum Domini !* Ossements desséchés, écoutez la voix du Seigneur !

XXI

TURIN est une ville américaine transplantée en Europe, un New-York, un Chicago, un Milwaukee, un Saint-Paul, une ville très affairée, où l'on se donne beaucoup de mal à la poursuite de Dame Fortune. Naturellement, l'existence y a ses hauts et ses bas. Malgré sa fiévreuse activité, Turin est exposé à souffrir de crises financières et commerciales. En 1890, gros et petits capitalistes se lancèrent dans nombre de spéculations : le canal de Panama, les cuivres, le pétrole, etc. On se rappelle ce qu'il en retourna. Il y eut bien des gens ruinés, et trois banques dégringolèrent.

Turin peut se vanter de grandes rues, bien alignées, qui se coupent à angle droit, tout comme dans les villes de l'Amérique du Nord. Les maisons sont construites dans le style moderne et pourvues, dans leur aménagement, de tout le confort de l'habitation depuis un demi-siècle.

Au centre de la ville, s'élève le château ou Palais Madame où viennent aboutir les trois plus belles rues de Turin, la rue du Po, la rue Dora Grassa et la rue Roma.

Sous la cathédrale, derrière le maître-autel, on visite la chapelle du Saint-Suaire, érigée au 17^e siècle par le Père Guarini, de l'ordre des Théâtiens. La chapelle est

entièrement de marbre noir. On y conserve dans une chasse d'argent, une relique du Saint-Suaire.

Turin a sa galerie de peintures et ses musées. Quelle peut donc être la ville italienne, et, osons le dire, européenne, qui n'en a pas ? Entre autres musées, à mentionner le Musée Royal des Armures et le Musée d'antiquités égyptiennes.

Dans une lettre en date de Marseille, 29 mai 1890, avant d'arriver au chef-lieu du Département des Bouches-du-Rhône, Marseille, le port le plus commerçant de la Méditerranée, le docteur avait passé par San-Remo et Monte-Carlo, et en causa. San-Remo a eu quelques moments de notoriété par suite du séjour qu'y fit Frédéric III, empereur d'Allemagne, lors de la maladie de gorge qui l'emporta en 1888. Il n'y demeura pas longtemps. Au cours de sa maladie, son père, l'empereur Guillaume Ier, mourut. Frédéric III ne fut que trois mois empereur d'Allemagne.

Le docteur s'aventura donc à Monte-Carlo, ce qui est bien souvent une aventure, attendu que la soif du tapis vert s'empare parfois ferme du visiteur.

Monte-Carlo est un grand rectangle orné au centre d'un vaste bassin bordé sur trois faces de somptueuses résidences. Le Casino de Monte-Carlo, temple officiel de la roulette, du trente-et-quarante et autres jeux de hasard, est naturellement l'endroit le plus achalandé de la place ; d'ailleurs, roulette à part, il y a salles de concerts, de lecture, de causerie. La façade du Casino donne du côté de la mer, sur un jardin enchanteur, une sorte de jardin des Hespérides, une miniature de l'immense et merveilleux jardin que nos premiers parents per-

dirent, dans un moment de faiblesse et de curiosité fatales.

Au milieu de cet Eden, le visiteur oublie par moments les fatigues, les infirmités, les angoisses, les afflications, les désespérances inhérentes à la pauvre nature humaine ; on y oublierait même ses créanciers, si parfois ceux-ci avaient l'extrême complaisance d'en faire autant.

Aller à Monte-Carlo, et ne pas au moins assister aux phases du jeu de la roulette, serait difficilement explicable. Aussi le docteur y alla-t-il, mais ce qui lui causa forte surprise fut de constater que les deux-tiers des joueurs, étaient des femmes.....

Pendant qu'il regardait les opérations de la roulette, le docteur vit un individu qui parlait français, en compagnie d'une femme, la sienne tout probablement, débiter d'abord par une mise de 200 francs, et, peu de temps après, se retirer du jeu avec 28,640 francs. Un autre joueur qui avait risqué 500 francs, en gagna 45,000 ; mais, en deux tours de roulette, il perdit le tout.

Au bout de quarante-cinq minutes, le docteur fila ; la tentation commençait à lui faire des mamours.

Le Casino est à quinze minutes de marche de la ville de Monaco, capitale de la principauté du même nom. Cette ville a une population d'environ 13,000 habitants.

Monaco est juchée sur un rocher taillé à pic sur presque toute sa circonférence ; la capitale se raccroche à la terre ferme, et aux pentes escarpées de la Tête-du-Chien, par un isthme sur lequel est érigée une gare de chemin de fer. Ce rocher ou promontoire, large de neuf cents à mille pieds, s'avance à même distance dans la mer et

opère une courbe à l'est pour embrasser la rade semi-circulaire de Monaco. Le sommet du rocher, qui se dresse à plus de 180 pieds au-dessus de la mer, constitue une sorte de terrain entièrement occupé par la ville et ses jardins.

Le principal édifice de Monaco est le château du souverain. Au moment de la visite du docteur, on parachevait les travaux de construction d'une église.

La grande promenade est tout simplement délicieuse, commandant, comme elle fait, un admirable point de vue sur la Méditerranée.

Nice est une ville élégante, coquette, portant une ceinture de jardins, vergers, villas, dont l'effet est plus gracieux que la parure ordinaire des villes fortifiées, avec leurs murs, bastions, meurtrières et mâchicoulis.

La ville, qui compte bien au moins 105,000 âmes, est fort recherchée à cause de la salubrité de son climat, et surtout à la saison du carnaval, sa principale fête de l'année.

On peut y voir les maisons où naquirent Masséna, maréchal de France, le général Garibaldi, et celles où moururent Paganini et Halévy.

De Nice à Marseille, nouvelle randonnée à travers toutes les échancrures et sinuosités de la côte de la Méditerranée ; cependant, paysage pas aussi attrayant qu'entre Gênes et Nice.

Marseille, qui transmet un jour à la France, son chant national, la *Marseillaise*, sublime inspiration de Rouget de l'Isle, qu'il composa et chanta d'abord à Strasbourg, chant, plutôt cri de révolte des opprimés, quelque soit leur pays, Marseille est l'une des villes les plus connues du monde entier, de tous ceux qui lisent et qui

ont pris connaissance de descriptions de la Cannebière, du Prado avec sa triple bordure de platanes, de la Corniche, des promenades dont maints livres, gravures et photographies ont vulgarisé la connaissance.

Dans une lettre de Lourdes, le 1^{er} juin, le docteur annonça qu'il avait vu Cette, petite ville qu'il représentait comme l'une des plus industrieuses, des plus commerçantes et des plus prospères du midi de la France.

Le 31 mai, le docteur, plus heureux que ce bourgeois de la chanson, mort sans avoir pu voir Carcassonne, descendit dans cette petite ville d'une trentaine de mille âmes, sise sur la rivière Aude qui la divise en deux parties bien distinctes, la haute-ville et la basse-ville, comme à Québec. La haute-ville, bâtie sur une éminence très-escarpée, comme le Cap Diamant à Québec, tombe en ruines dans une double enceinte de fortifications, bastions et tourelles, qu'il faut voir. Il y en a de tous les âges et, par conséquent, de tous les plans. Ces fortifications constituent l'une des grandes curiosités, non seulement du midi, mais aussi de toute la France. A elles seules, ainsi que le disait un célèbre architecte de France, Viollet-le-duc, elles forment tout un cours sur l'art des fortifications, depuis le cinquième jusqu'au quatorzième siècle.

L'autre partie de la ville, la basse, est dans un style plus moderne ; environnée de boulevards, elle s'épanche dans une plaine fertile, sur les bords de l'Aude.

La principale entrée de la ville est la belle porte Narbonnaise. Elle seule, autrefois, était un château-fort défendu par deux énormes tours, avec tout l'arsenal connu de chaînes, ponts-lévis, herses, mâchicoulis, etc.

Parmi les grandes tours des fortifications, on re-

marque la Tour Carrée de l'Évêque, qui commandait les deux enceintes. Elle fut construite au treizième siècle, et renferme encore un puits, un four et d'autres commodités qui lui permettaient de soutenir longtemps un siège en règle.

Du haut de cette tour, au travers des arbres fruitiers du jardin du presbytère, figuiers, vignes, amandiers, on voit toute la partie méridionale de la belle église de Saint-Nazaire, sous l'aspect le plus pittoresque.

“ Là, par un beau soleil, écrivait M. Viollet-le-duc, “ on ne peut se lasser de regarder un petit monument “ d'une couleur ravissante, si élégant avec ses fenêtres “ à meneaux déliés, ses belles roses, ses tourelles et ses “ contreforts minces et saillants, projetant leurs grandes “ ombres rendues transparentes par le reflet d'un ciel “ pur.”

Carcassonne a ses légendes. Tout près du château existe un puits qui, d'après la légende, n'avait pas de fond, tout comme le tonneau des Danaïdes. C'était là, suivant la légende, que les Visigoths, un jour, avaient jeté une partie de leurs trésors. D'autres légendes assuraient qu'au fond du puits s'ouvraient des portes de souterrains très-vastes et qu'il y avait des grottes habitées par des gnomes et des fées.

Mais, en face de cette légende, ce qu'il y a de plus positif, de plus réel, c'est que, dès les premières années du 19^e siècle, il s'organisa à Carcassonne une société avec capital-actions, dans le but d'assécher le puits, pour y aller chercher les fameux trésors de la légende. Le puits fut mis à sec. On n'y trouva rien du tout, ni trésors, ni souterrains, ni grottes, ni gnomes, ni fées, si ce

n'est cependant quelques pointes de flèches et des médailles qui furent déposées au Musée National.

La forteresse ne put jamais être prise d'assaut ou par un siège en règle ; elle ne capitula que devant la famine et la trahison.

XXII

A PRES une visite à un bourg du nom de Castelnaudray, situé sur une éminence et doté d'une foule de moulins à vent, entrepôts de moutures, le docteur se rendit dans le diocèse de Castres, pour y faire des recherches sur l'origine de sa famille. Le dictionnaire généalogique de l'abbé Tanguay, cet ouvrage de si grand mérite, écrivait le docteur, m'avait mis la puce à l'oreille avant mon départ pour l'Europe. Peu importe ce que l'on est, il est toujours bien intéressant d'interroger de haut en bas l'arbre généalogique de sa propre famille, afin de savoir d'où l'on sort et de s'assurer s'il y a eu des gens de véritable valeur parmi les descendants, des hommes distingués, même des héros ; quant à la liste noire d'une généalogie, à laquelle pas une famille n'échappe, on est moins empressé de la mettre au jour ; à l'occasion on lui prête des excuses ; il faut bien sauver l'écuson familial.

Le docteur n'eut pas toute la satisfaction sur laquelle il comptait, dans ses recherches pour retrouver tous les anneaux de la chaîne généalogique de sa famille. Bien des registres publics ou de familles disparurent ou furent détruits au cours de la Révolution française de 1793. Les auteurs du sanglant cataclysme politico-social, effarouchés par les particules et les titres nobiliai-

res, les supprimèrent, et le nom de marquis que portaient les aïeux du docteur, fut plus que suffisant pour conduire à la guillotine bon nombre de ceux qui en étaient décorés, et dut être laissé dans l'ombre.

Dans la suite du temps cependant, l'histoire de la famille a pu être admirablement reconstituée, grâce au rude et énergique travail d'un allié de la famille Canac-Marquis, le Révd Père P. V. Charland, natif de Lévis et membre de l'Ordre des Frères-Prêcheurs à Québec. Ce travail considérable a pris la forme d'un volume abondamment illustré, grand format, de 414 pages, qui devrait servir de leçon et de modèle à nos familles franco-canadiennes.

Revenons aux pérégrinations du docteur.

De Lacaune, ville natale de la famille Canac-Marquis, le docteur se rendit à Toulouse, capitale du Languedoc, métropole du midi de la France, sise sur la rive droite de la Garonne. Le docteur ne se déclara pas enchanté de Toulouse ; il la qualifia même d'assommante : rues étroites, tortueuses, macadamisées de cailloux pointus, maisons de briques, sans style ni originalité. Cependant, Toulouse a des monuments.
monuments.

Lorsque le docteur y arriva, la ville était en train de se donner des boulevards et certaines constructions publiques. C'était le jour de la fête de la Pentecôte. Aux églises de Saint-Étienne et de Saint-Sernin où il se rendit, il eut la jouissance d'entendre de la très-belle musique.

A l'église de Saint-Sernin, il y avait exposition des reliques de soixante martyrs. Cette église, d'ailleurs, en possède un grand nombre, des Apôtres, de confesseurs,

de docteurs, de Vierges, etc. A 10.30 heures a. m., il y eut, dans l'enceinte sacrée, procession solennelle avec les reliques symétriquement placées sur des brancards portés par des enfants de chœur, au milieu de drapeaux.

La procession ne dépassa pas le seuil du temple, en conformité d'une interdiction datant de 1870, interdiction motivée par l'accident suivant.

Il y a plusieurs dizaines d'années, un dimanche de la Pentecôte, alors que l'on faisait la grande procession des reliques au dehors de l'église, un taureau s'élança avec furie sur le cortège qu'il mit en pleine déroute. La panique qui s'en suivit fit que plusieurs châsses furent mises en pièces.

Toulouse a des monuments, on le sait déjà, et parmi ces monuments, un capitole, une université, un musée et l'Académie des Jeux-Floraux.

La ville souffrait alors d'une crise commerciale ; les Toulousains avaient pris en grippe le ministre Constans et ne se gênaient pas de le dire tout haut.

Le docteur ne manqua pas de faire une visite à Lourdes où il arriva, en quittant Toulouse, en même temps que quatre cents pèlerins de Lembeye.

Lourdes est le rendez-vous du monde catholique des quatre points cardinaux du globe et surtout d'Europe. Les pèlerins y affluent toujours, et les hôtels, malgré leur multiplicité, ont peine à suffire aux exigences quotidiennes, mais le docteur affirmait que les gens y étaient infiniment mieux traités alors qu'à Sainte-Anne de Beaupré où, à peine deux ans auparavant, en 1888, les hôtelleries ou, pour employer le terme consacré du pays, les *maisons de pension*, étaient encore loin de la perfection comme service, propreté et confort.

Quant aux débitants d'articles de bimbeloterie religieuse à Lourdes, ils n'y manquent pas.

A l'occasion de chaque pèlerinage à Lourdes, il y a procession aux flambeaux, illumination de l'église, de la grotte miraculeuse et de tout le boulevard. On agrément le spectacle de chants religieux.

Dans leur ensemble, ces démonstrations sont de grandiose effet.

De Lourdes le docteur alla voir Pau où il ne demeura que quatre heures. Pau vaut assurément une visite. Pau, capitale de l'ancienne province de France, le Béarn, chef-lieu des Basses-Pyrénées, est campé à une altitude de 600 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un plateau au pied duquel coulent deux cours d'eau, le Gave et l'Ousse.

Séduisant est le climat de Pau ; la ville n'a pas les brumes de Londres ou de Terreneuve, les pluies de Madagascar et le *nordais* de Québec. Pau manque de tout cela. On y est à l'abri du froid humide et pénétrant. Aussi, chaque hiver, Pau est-il le rendez-vous de beaucoup d'étrangers, de gens malades ou convalescents.

Le panorama des environs est de toute beauté. Du haut du clocher de l'église Saint-Martin, le touriste jouit de ce que Lamartine appelait " la plus belle vue de terre."

Au sujet de Pau, le docteur, dans sa lettre du 6 juin, de Bordeaux, a le bon goût de citer ce qu'en a dit Hippolyte Taine, décédé en 1893 à l'âge de 65 ans. Toute cette citation, que le docteur qualifie d'aquarelle, est chatoyante de couleurs artistement nuancées.

" De la terrasse", dit Taine, " on voit toute la " vallée, et, au fond, les montagnes. Le cœur se dilate

“ dans cet espace immense ; l'air n'est qu'une fête ;
“ les yeux éblouis se ferment sous la clarté qui les inonde
“ et qui ruisselle, renvoyée par le dôme ardent du ciel.
“ Le courant de la rivière scintille comme une ceinture
“ de pierreries ; les chaînes des collines s'allongent à
“ plaisir sous les rayons pénétrants qui les échauffent
“ et montent d'étage en étage pour étaler leur robe
“ verte au soleil.

“ Dans le lointain, les Pyrénées bleuâtres semblent
“ une traînée de nuages ; l'air qui les revêt en fait des
“ êtres aériens, fantômes vaporeux dont les dernières
“ lignes s'évanouissent dans l'horizon blanchâtre, con-
“ tours indistincts qu'on prendrait pour l'esquisse fugi-
“ tive du plus léger crayon.

“ Au milieu de la chaîne dentelée, le pic du midi
“ d'Ossau dresse son cône abrupt ; à cette distance, les
“ formes s'adoucissent, les Pyrénées ne sont que la bor-
“ dure gracieuse d'un paysage riant et d'un ciel magni-
“ fique. Rien d'imposant ni de sévère ; l'idée qu'on
“ en emporte est celle d'une beauté sereine, et l'impres-
“ sion qu'on éprouve est celle d'un plaisir.”

Pau fut la patrie d'Henri IV, roi de France et de Navarre, qui fut assassiné par Ravailiac en 1610. Pour punir les assassins alors, il n'y avait ni décapitation, ni garrot, ni guillotine, ni empalement, ni pendaison, ni chaise électrique. Ravailiac fut simplement écartelé.

Le château d'Henri IV est situé au confluent du Gave et de l'Hodas, sur un promontoire. Sa forme est celle d'un triangle tronqué. Il est flanqué de six tours carrées portant chacune un nom. Le château est encore l'un des plus beaux et des mieux conservés qu'il y ait en France. Le touriste y trouve toujours le plus grand

intérêt à le visiter. Les riches chambres de l'édifice et leur somptueux ameublement à cette époque, montrent de bien frappante façon le luxe dont le grand roi aimait à s'entourer.

On y voit encore la chambre où Henri IV, le 13 décembre 1553, vint au monde, aussi de superbes tapisseries, deux bahuts et le lit de Henri, véritables chefs-d'œuvre de sculpture. Un meuble qui attire particulièrement l'attention du visiteur est le berceau même d'Henri IV, que l'on confectionna avec la carapace d'une tortue.

La naissance d'Henri IV a une histoire qui ne manque pas d'un certain parfum de légende. Le roi de Navarre avait promis à Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, de lui montrer son testament et de lui donner une chaîne d'or qui pourrait lui faire vingt fois le tour du cou, si elle chantait une chanson béarnaise pendant le venue de l'enfant. Jeanne d'Albret accepta et, le moment arrivé, la courageuse femme entonna le cantique de Notre-Dame du Bout-du-Pont, ainsi appelé du nom d'un oratoire où les femmes allaient prier pour avoir d'heureuses couches. Relatons la suite du fait dans le style et l'orthographe du temps.

“ Le bon Henry remply d'une joye indicible, mit
“ la chaisne d'or au col et la boeste où estait son testa-
“ ment dans la main de la princesse, sa fille, luy disant :

—“ Voyla qui est à vous, ma fille, mais cecy est à
“ Moy, prenant l'enfant dans sa grande robe, venant de
“ naître, et l'emporta en sa chambre où il le fit accom-
“ moder.

“ Ce petit prince vint au monde sans cryer ny pleurer,
“ et la première viande qu'il reçeut fut de la main du roy,

“ son grand-père, lequel ayant pris une gousse d’ail, luy
“ en frotta ses petites leuvres qui sußsèrent le ius de ce
“ thériaque de gascogne, et, prenant sa coupe d’or,
“ il luy en myst une goutte dans la bouche qu’il avalla
“ fort bien. Dont ce bon roy estant remply d’allégresse,
“ se mist à dire devant les gentilshommes et dames qui
“ estaient dans sa chambre :

—“ Tu seras un vray Béarnais.”

L’église Saint-Martin occupe un terrain entre le
château d’Henri IV et ce que l’on appelle à Pau, la Place
Royale. Son architecture est dans le style du XIIIe
siècle. La tour, remarquable par son élégance et sa
hauteur, porte à la naissance de la flèche une galerie
dentelée d’où l’on embrasse un très beau point de vue.
La Place Royale est ornée d’une statue d’Henri IV, en
marbre blanc. Henri IV est représenté debout, la main
droite tendue, et la gauche appuyée sur la garde de son
épée.

XXIII

BAYONNE est une des villes fortes de la France. Site charmant, malgré la sévérité de son enceinte fortifiée. Fébrile activité dans ses rues, et sa population offre une notable variété de types nationaux que l'on reconnaît facilement, à la physionomie, au costume, aux manières et surtout au langage. On y coudoie des marins de tous les pays, des Basques, des Gascons, des Landais, des Espagnols ; les femmes, surtout celles du peuple, paraissent bien jolies, avec leur coiffure originale, sorte de madras noué au sommet de la tête ; le madras est un fichu d'étoffe légère à la chaîne de soie et la trame de coton, qui porte le nom de la ville de son origine, Madras, ville de l'Indoustan.

La cathédrale, le principal édifice de Bayonne, a de l'âge ; elle date de 1140. Le dallage du sanctuaire de cet édifice est unique en France ; il est fait de marbre bleu d'Italie ; les dessins, heureusement variés de ce parquet, se détachent sur des fonds de couleurs diverses incrustés dans le marbre. A première vue, le visiteur est sous l'impression qu'il a sous les pieds un tapis de Turquie.

Biarritz, sur la baie de Biscaye, est à quinze minutes de Bayonne. Place assez jolie, mais pas au point de justifier l'engouement général dont elle est l'objet en

Europe; histoire de mode, de petites vanités après tout. La vie est chère à Biarritz et n'y va pas qui veut. Ce sont surtout les gens titrés et les bedonnants de la Bourse ou du Comptoir que l'on y rencontre.

On y trouve un vaste Casino qui offre théâtre, salle de concerts, de danses, cabinet de lecture, restaurant, chambres meublées, salles de bains, etc.

Au-dessus du port domine l'Atalaya, promontoire couronné des ruines d'un château, bordé aux alentours de rochers troués, d'écueils isolés, tous plus ou moins façonnés par les vagues.

Atalaya est un mot espagnol qui signifie " tour de guet " ou " point d'observation." Lors de la guerre Hispano-Américaine en 1898, survint dans le port de Québec un navire cubain du nom d'*Atalaya* qui donna beaucoup de tablature à l'Exmo y Ilmo Señor de la Valle, Conde de Premio-Real, consul général d'Espagne au Canada, domicilié à Québec, aux officiers du consulat et à la magistrature de la cité de Champlain.

De l'Atalaya, la vue s'étend fort loin sur l'océan et sur les côtes qui le bordent. De ce point, on descend en quelques minutes au Port-Vieux qui donne l'impression d'un bassin taillé de main d'homme, pour le confort et la sécurité des baigneurs ; à droite et à gauche, les deux arêtes du cap brisent partout l'effet des vagues et neutralisent les courants.

A l'heure des bains, la grève se couvre de promeneurs qui désertent, pour ce spectacle, les rochers de l'Atalaya ou la falaise basque.

XXIV

DES le même jour de son arrivée à Biarritz, dans la soirée, le docteur quittait cette station balnéaire pour se rendre sur les bords de la Garonne, rivière dans laquelle Bordeaux s'humecte les pieds, Bordeaux, la ville natale d'un ancien citoyen de Québec, feu M. Henri Beutey, propriétaire de la Cave Bordelaise, rue de la Fabrique, qui laissa dans la ville de Champlain autant de bons amis que de connaissances.

Parmi les édifices de Bordeaux, le Grand-Théâtre a la réputation d'être le plus bel édifice du genre de par le monde ; c'est possible, et le fait n'est mentionné ici que sous bénéfice d'inventaire, par un visiteur de passage. Douze colonnes d'ordre corinthien embellissent la façade de ce théâtre et sont surmontées chacune d'une statue colossale. Les murs latéraux sont décorés de pilastres aussi d'ordre corinthien. A l'intérieur, le visiteur peut admirer une décoration luxueuse, des colonnes cannelées jusqu'à la voûte, des balcons élégants, de solennels escaliers, une salle de concerts, le foyer, le tout construit dans le style corinthien.

Il existe encore des ruines romaines à Bordeaux, entre autres, celles du Palais Gallien.

La cathédrale de Saint-André, l'église Sainte-Croix et celle de Saint-Michel sont bien dignes de l'attention

des visiteurs. L'église Sainte-Croix est la plus ancienne de Bordeaux.

Le clocher de la cathédrale de Saint-Michel est à 90 pieds de la cathédrale ; il s'élance à une hauteur de 330 pieds. Le sol sablonneux sur lequel il est construit, a la propriété de conserver les cadavres. Parmi ceux qui gisent au pied, il en est dont l'inhumation remonte à plusieurs siècles et qui sont encore dans un parfait état de conservation. Ils sont comme momifiés et même ont meilleur mine que les momies.

Le docteur put en examiner plusieurs ; rien ne leur manquait et, au toucher, la peau devenue couleur de cuivre, causait l'impression d'un cuir tanné. Les traits des figures étaient intacts ; hommes, femmes, garçons, fillettes, enfants, tous ces trépassés étaient facilement reconnaissables. Le docteur vit ainsi, parfaitement conservés, les cadavres de toute une famille, le père, la mère et trois enfants, tous morts pour avoir été empoisonnés. Ces cinq personnes avaient des figures crispées, qui indiquaient les souffrances que les infortunés avaient dû endurer avant de rendre le dernier soupir. Du reste, des inscriptions sur les tombes donnent tous les renseignements désirables sur les disparus.

On montra au docteur le cadavre d'un jeune garçon que l'on soupçonne toujours avoir été inhumé alors qu'il n'était que dans un état léthargique. Le malheureux avait dû se réveiller peu de temps après avoir été mis dans son cercueil, aux contorsions auxquelles il s'était livré ; il avait les mains crispées, et s'était écorché la figure qui, elle, exprimait la plus navrante angoisse.

Parmi d'autres corps ainsi préservés de la putréfaction ou plutôt bien conservés, le docteur vit celui

d'une personne morte d'un cancer à un sein, celui d'un homme assommé d'un coup sur le crâne, qui avait un œil fermé et l'autre ouvert, celui d'un ecclésiastique dont la soutane paraissait encore neuve, celui d'une jeune fille d'environ quatorze ans, portant une chemise et un bonnet de toile garnis de dentelles, et ayant les cheveux, les ongles et les dents bien conservés après une inhumation de près de quatre cents ans.

A ses côtés reposait une petite vieille que l'on disait ne s'être décidée à mourir qu'à l'âge de 103 ans ; puis une négresse aux cheveux crépus, aux dents blanches, avec son crâne caractéristique ; un colosse qui, assurément, devait avoir mesuré plus de six pieds de son vivant ; c'était le cadavre le plus complet de ce charnier. Il y avait aussi un bébé de dix-huit mois, dans un état parfait de conservation ; fait surprenant, attendu qu'à un âge aussi tendre, règle générale, la décomposition des tissus s'opère rapidement.

Le docteur eut l'avantage d'examiner à cette occasion une quarantaine de cadavres, tous fort bien conservés après un nombre extraordinaire d'années d'inhumation.

Ce jour-là, après une visite aux grands docks de Bordeaux, qui furent construits sous la direction de Monsieur Joly, ingénieur de ponts et chaussées, et qui coûtèrent 14,000,000 francs ou près de \$3,000,000, visite faite un peu à la hâte, le docteur repartit de suite pour Paris.

XXV

DANS une lettre en date du 7 juin, le docteur ne put s'empêcher de dire combien il avait été heureux de se retrouver dans la Ville-Lumière ; ce qu'il éprouva, fut la satisfaction de quelqu'un qui rentre chez lui après un long voyage. Il y reprit son logis de la rue d'Assas, sa chambrette, ses connaissances et des compatriotes.

Au repos, il tira des lignes de comparaison entre les grandes villes qu'il avait visitées, leurs populations, leurs monuments, leurs attrait, et Paris, aux mêmes titres. Il dut finalement en arriver à la conclusion que Paris, Babylone moderne, est une merveille entre les villes, une ville unique, qu'il n'y a au monde qu'un Paris, éternel sujet d'imitation, suprême expression du progrès dans toutes les branches de l'industrie, de la science et des arts. C'est le seul point du globe où l'on trouve les finisseurs de chefs-d'œuvre, où, suivant une expression canadienne-française, ceux qui y mettent *le fion* ou la dernière touche. Tout s'y fait *ad unguem*, comme dit le latin, reçoit le suprême poli. Vigueur et dignité, grâce et vie, tels sont les traits caractéristiques du génie gaulois. Aussi, l'on ne peut s'empêcher de s'incliner, qui de l'Orient, qui de l'Occident, en admiration devant la moindre de ses œuvres ou manifestations.

Le docteur, cette fois, ne devait faire qu'un court séjour à Paris.

Il en profita pour assister à toutes les fêtes publiques qui se présentèrent : fête ou bataille des fleurs, courses du Grand-Prix, revue militaire du 14 juillet, couronnée le soir par une éblouissante illumination, une féerie indescriptible.

Le docteur voulut s'assurer *de visu* si les gens que l'on fait députés en France pouvaient lui rappeler les binettes des bonshommes que le peuple canadien se choisit, ou, plus exactement, s'imagine choisir comme ses représentants dans les législatures et le parlement. Il assista donc à une séance de la Chambre des députés, grâce aux bons offices du chevalier Gustave A. Drolet qui lui avait procuré des billets d'admission rien moins qu'à la tribune du Président, Monsieur Carnot ; il est vrai que les places ailleurs étaient rares. Le docteur dut avouer dans sa lettre du 18 juillet 1890, que les assemblées parlementaires au Canada ont un caractère plus sévère, mais infiniment plus digne qu'en France. La pétulance du caractère français s'affiche en France sous toutes les formes. On crie, on gesticule, on s'interrompt, on s'interpelle, tout cela avec des violences de ton et de désinvolture dont il est difficile de se faire idée. On se demande parfois comment une législation sage, bien pesée et modérée, peut sortir de pareil creuset chauffé à blanc. La position de président de la chambre ne doit pas être une sinécure, ni la clochette un ustensile de montre.

Ce fut encore à M. Drolet que le docteur dut d'obtenir deux cartes pour la grande revue militaire du 14 juillet.

LE docteur quitta Paris pour Rouen, l'ancienne capitale de la Normandie, province de France, pays d'origine du plus grand nombre des Canadiens-français. Rouen, que Victor Hugo, dans ses vers, appelait " la ville aux vieilles rues ", ne répondait plus à cette définition en 1890 ; car la ville avait démoli ses ruelles, pour les convertir en larges artères, bordées d'arbres et de grands magasins de pierre de taille. Ce mouvement se continue, et quand Rouen aura mis la dernière main à ces améliorations de confort, d'hygiène et d'embellissement, elle sera, par son site, avec ses musées, ses monuments et ses reliques d'un autre âge, l'une des villes les plus intéressantes à visiter sur le parcours de la Seine.

La cathédrale de Notre-Dame est l'un des plus élégants édifices du genre gothique que l'on puisse visiter. On en commença la construction en 1201, sur l'emplacement d'une église romaine que le feu avait détruite l'année précédente. Sept tours, dont une seule était terminée en 1890, dominant les combles ; deux autres flanquent en hors-d'œuvres la façade occidentale. La tour à gauche, dite tour de Saint-Romain, est tout ce qui est resté de l'ancienne église romaine rasée par le feu en l'an 1200.

La tour correspondante à droite est appelée la *Tour du Beurre*, parce qu'elle fut construite avec les recettes

des dispenses accordées aux fidèles pour l'usage du beurre durant un carême. Elle est de style ogival et a fort bonne mine. Elle consiste en un carré très-élevé, percé sur chaque face de deux larges baies flamboyantes à meneaux, auxquelles se relie, par des arcs-boutants à jour, un étage plus court, affectant légèrement la forme pyramidale et se terminant par une balustrade. La tour centrale qui, depuis 1876, passait pour être le monument le plus élevé de France, a été détrônée par la tour Eiffel. Du sommet de cette tour, la vue de Rouen et de ses environs, est splendide.

L'église reçoit la lumière par 130 fenêtres et trois grandes roses. Le vitrail de la rose du fond représente le Père Éternel entouré d'anges, les uns tenant des instruments de musique, les autres les instruments de la Passion. On y compte vingt-cinq chapelles en échelons au pourtour de la cathédrale. La plus remarquable d'entre elles, est sans contredit celle de la Vierge avec sa série de vitraux représentant les vingt-quatre premiers archevêques de Rouen que l'on vénère comme saints. Un tableau, dont le sujet est l'*Adoration des Bergers*, œuvre de PH. de Champaigne, orne le maître-autel.

A droite, on a installé le tombeau du cardinal Georges d'Amboise. Ce tombeau, qui mesure dix-huit pieds de longueur et vingt-quatre pieds de hauteur, est un chef-d'œuvre de la Renaissance, exécuté sur les dessins qu'en fit Roland Leroux. Le cercueil de marbre noir porte la statue du cardinal, qui fut archevêque de Rouen et premier ministre de Louis XII, œuvre authentique de Jean Goujon. A gauche, est placé le tombeau de Louis de Brézé, sénéchal de Normandie, mort en 1531. Le sénéchal était alors grand officier de la couronne et ren-

daît la justice au nom du roi. Ce tombeau fut érigé à sa mémoire par sa veuve, Diane de Poitiers.

Autres temples dignes d'attention : ceux de Saint-Ouen et de Saint-Maclou. Le premier est un modèle parfait du style ogival, parvenu à son plus haut développement.

Le palais de justice, qui fut construit en 1499 par Louis XII, pour l'Echiquier de Normandie, est un édifice tenant à la fois du style gothique et de celui de la Renaissance. On prétend que l'architecture n'a produit rien de plus distingué au cours des XVe et XVIe siècles ; le touriste reste muet d'admiration devant la délicatesse d'ornementation de la façade, coupée qu'elle est au centre par une tourelle de toute élégance. Son admiration se porte ensuite sur les trumeaux chargés de dais, de statues, de clochetons, sur les fenêtres découpées de toutes façons, la gracieuse crête de plomb qui termine le toit, les séries d'arcades en forme de galerie sur toute l'étendue de l'entablement.

Avec cela, le touriste peut trouver bien d'autres satisfactions dans l'examen des statues de Louis XII, d'Anne de Bretagne, de Georges d'Amboise, de François Ier, de statues de fantaisie comme celles de la justice, d'un laboureur, d'un villageois, d'une dame, d'un seigneur, d'un moine, d'un artiste, etc.

Sonnait-on encore le tocsin à Rouen en 1890 ? L'installation d'une cloche d'argent au sommet de la Tour de l'Horloge le donne à supposer ; mais on ne manque pas de rappeler au visiteur que, conformément à un usage remontant au Moyen-Age, chaque soir, à 9 heures, à Rouen, on sonne le couvre-feu, et que c'est avec cette cloche que cet usage se perpétue.

La tour de Jeanne d'Arc, autrefois le donjon de Philippe-Auguste, a trois étages, est voûtée au rez-de-chaussée en coupole à fortes nervures, et mesure 75 pieds de hauteur. C'est dans cette tour, qui fut le théâtre de plus d'un événement historique, dramatique, que Jeanne d'Arc eut à subir plusieurs interrogatoires.

Ce monument, d'un intérêt palpitant, est devenu la propriété de la ville.

Sur la place de la Pucelle est érigée une statue de Jeanne d'Arc, à l'endroit même où elle fut brûlée vive, en présence du triste évêque Cauchon qui l'avait condamnée comme hérétique. Son martyre fut un meurtre barbare.

Dans la rue Pierre-Corneille, qui relie la place du Vieux Marché à la Préfecture, on lit l'inscription suivante : *“ Ici étaient les maisons où naquirent les deux Corneille, Pierre, le 6 juin 1606, Thomas, le 21 août 1625.”*

Rouen offre des rues assez curieuses. L'une d'elles, entre autres, est fort originale ; elle se nomme rue Eau-de-Robec. Elle est bordée de vieilles maisons qui ne se distinguent entre elles par aucun trait particulier, mais forment un ensemble bizarre. La rue est partagée en deux dans toute sa longueur ; d'un côté se trouve la chaussée et, de l'autre, un canal couvert ici, découvert là-bas. A chaque maison il y a un pont, une passerelle, des marches et des garde-fous par-dessus le canal. Le docteur passa devant une maison ornée, au-dessus de la porte d'entrée, d'une salamandre sculptée dans la pierre et portant en épigraphe, la date de 1601 ; aussi, vis-à-vis d'une autre maison à façade en pierre, se distinguant par un bas-relief du XVI^e siècle.

En visitant les musées de Rouen, le docteur ne put s'empêcher de réitérer ses regrets, qui sont aussi ceux d'une foule de gens, qu'il n'existe pas encore à Québec, d'institutions de cette nature appartenant à la ville et constamment ouverte aux chercheurs, aux gens d'études, aux résidants et aux visiteurs de passage.

Quel musée merveilleux et infiniment précieux ne pourrait-on pas créer dans l'ancienne capitale, ne serait-ce qu'avec les collections éparses, les souvenirs, les curiosités historiques qu'on pourrait recueillir dans les familles, soit à la ville, soit à la campagne, en leur donnant ainsi un asile convenable et en assurant leur sécurité contre les aléas du temps ou une destruction accidentelle !

L'un des beaux musées de Rouen est celui d'Histoire Naturelle. Il se compose de trois vastes galeries : la première est destinée aux pièces anatomiques, la deuxième aux mammifères et la troisième aux oiseaux.

Rouen possède aussi un Musée départemental d'antiquités.

La bibliothèque publique renferme 125,500 volumes et 25,000 manuscrits. On y trouve de bien précieuses curiosités, à savoir : le *Missel* de Robert Champpart, archevêque de Londres en 1050, le *Bénédictionnaire* qui servit lors des cérémonies du couronnement des rois anglo-saxons, le *Sacramentaire* d'Æthelgar, un *Coutumier* de Normandie, de 1483, un *Coutumier* de Bretagne, de 1484. Quel intérêt se dégage de ces documents antiques ! Aussi, musées et bibliothèques sont-ils le rendez-vous des gens de lettres, de sciences, des historiens et des bibliophiles en général.

On comptait alors à Rouen huit cimetières, dont un pour les protestants. Le plus vaste est le *Cimetière*

Monumental, situé sur une partie de la Côte-aux-Sapins qui domine la ville à l'est.

Côte-aux-Sapins, voilà un nom qui a bien une physionomie, un parfum du pays d'chez-nous, le Canada. En cherchant un peu, peut-être découvrirait-on à Rouen ou dans les environs, des endroits appelés l'Ormière, la Canardière, le P'tit Bois de l'Ail, le Trait-Carré, la Route de la Misère, le Grand et le Petit Capsa.

La chapelle du cimetière occupe le point culminant de la Côte-aux-Sapins, et commande un joli point de vue. Dans cet enclos funèbre, Boieldieu a sa tombe, de même que plusieurs notabilités y ont des monuments érigés à leur mémoire, comme un nommé E. H. Langlois, artiste-dessinateur, M. Fleury, ancien maire de Rouen, le peintre Court, l'amiral Cécile, etc.

XXVI

AVANT de visiter Rouen, le docteur avait passé quelques jours à Londres. Sans vouloir médire de la capitale des tuteurs politiques du Canada, il n'avait pu s'empêcher de trouver Londres maussade, affreusement enveloppée de brume qu'était la ville. Comparé à l'Angleterre, écrivait-il, le Canada est un rayon de soleil, même avec ses inconstances de climat.

En quittant la capitale de la Normandie, le docteur revint à Londres, qu'il quitta tout aussitôt pour aller voir le château de Windsor, le *chanquier* à *Mame Victoire*, aurait dit Hector Berthelot, ancien journaliste montréalais. Le château est à vingt milles de Londres. Le docteur put visiter quelques-unes des salles de la résidence royale. Dans plusieurs de ces salles sont rangés des cadeaux d'une grande richesse, souvenirs du jubilé de la reine Victoria en 1857, fraternisant avec d'autres souvenirs du jubilé impérial de 1887. Il put ensuite jeter un coup d'œil dans la chapelle Saint-Georges et sur les tombeaux et monuments en nombre infini qui contiennent les dépouilles mortelles de souverains, ducs, princes, comtes, etc., dépouilles qui n'ont plus de signes qui les distinguent de celles des plus humbles prolétaires, décomposition exceptée.

La chapelle Albert, restaurée et décorée avec grand

luxé par la reine Victoria, tranche notablement sur tous les autres édifices. On y voit le mausolée en marbre blanc du Prince Consort, le tombeau du duc d'Albany. Nombre de Québécois doivent se rappeler avoir fait la connaissance du duc d'Albany en visite à Québec, au temps où le Marquis de Lorne était, avec son épouse, la princesse Louise, surtout à l'occasion de réceptions que le marquis et la princesse donnèrent à la citadelle en 1881, en l'honneur du jeune parent.

Le duc d'Albany, qui alors n'avait pas plus de 25 ou 26 ans, était un blond, à la figure ovale, illuminée de deux grands yeux ronds, bleus couleur vieille faïence. Peu de temps après sa visite au Canada, il succomba subitement, victime d'une anévrisme.

À son retour à Londres, le docteur retrouva toujours la brume, une brume épaisse au point que l'on n'y voyait pas plus loin que le nez dans les rues, avec cela, une atmosphère d'une lourdeur à se croire, comme Atlas, le monde entier sur les épaules.

Dans sa description de la capitale embrumée, le docteur ne fit à peu près que de la statistique. Voici, disait-il dans sa lettre du 25 juillet, une ville d'une superficie de 120 milles carrés, espace dans lequel se meuvent, s'agitent, se trompent, se volent, se pillent, se chamaillent, se tuent, et en thèse générale, comme ailleurs, se coudoient et fraternisent sans plus s'aimer qu'en d'autres pays, cinq millions d'êtres humains.

À Londres, la propriété donne un revenu moyen de vingt à soixante-dix louis par pied carré. La valeur de la propriété que l'on y construit annuellement est estimée à environ trente-quatre millions de louis sterling. On y compte 528,794 constructions, dont 14,000 églises

de diverses dénominations, 7,500 maisons publiques, 1,700 cafés et 500 hôtels.

En 1881, on voulut s'assurer du nombre de personnes et de voitures qui entraient dans Londres durant vingt-quatre heures. On obtint le résultat suivant sur soixante points différents, à un moment de la semaine où il n'y avait rien dans la ville de nature à attirer des foules du dehors. Tous relevés faits et bien établis, il était entré dans Londres 707,563 personnes et, 71,893 voitures. Ça n'est pas une ville, mais une fourmillère.

La circulation de cette cohue humaine s'opéra dans 7,800 rues qui, si on les mettait bout à bout, donneraient une artère de 3,000 milles de longueur. Pékin et Tokio seules peuvent offrir pareil spectacle.

Ces rues de Londres étaient alors éclairées par un million de becs de gaz qui consumaient 28 millions de pieds de gaz par vingt-quatre heures.

Le touriste a-t-il besoin d'une entrevue avec un tailleur, il y en a trois mille.

Est-on à la recherche du pain quotidien, on le trouve chez 2,800 boulangers.

Désire-t-on inclure dans le menu un filet de bœuf, un saucisson, 2,400 bouchers et charcutiers sont prêts à remplir la commande.

Le service domestique va clopin-clopant, et l'on est à la recherche d'un serviteur, d'une servante ou d'une bonne ; on peut s'en choisir entre 300,000.

Les gens charitables ou les âmes sensibles ont bien des occasions de soulager les pauvres ; il y a 150,000 indigents sur les pavés ou dans les places publiques.

A Londres, il y a plus d'Écossais qu'à Édimbourg,

plus d'Irlandais qu'à Dublin, plus de Juifs qu'en Palestine et plus de catholiques romains qu'à Rome.

Naturellement, pour soutenir l'énergie vitale de tout ce monde-là, il faut au moins trois repas par jour, ce qui représente un fameux bilan de vivres par année. Ce bilan, on a essayé de l'établir de la façon la plus précise possible. On en est arrivé à constater que les Londoniens avalent et digèrent annuellement 2 millions de barils de farine, 400,000 bœufs, 1,500,000 moutons, 130,000 veaux, 200,000 porcs, 3,000,000 de têtes de gibier, 400,000,000 de livres de poissons, 500,000,000 d'huîtres, 1,200,000 homards et 3,000,000 de saumons.

La seule viande de boucherie est évaluée à \$150,000,000 par année.

En outre, comme il importe dans l'alimentation de joindre un peu de liquide au solide, les Londoniens arrosent cette masse de victuailles, par le canal ordinaire, avec 180,000,000 de barils de bière et de porter, 8,000,000 de barils de spiritueux, 81,000,000 de barils de vin, et, enfin, 150,000,000 de gallons d'eau fournis par neuf compagnies.

La quantité de charbon que l'on brûle par année, dans la métropole, est de 8,000,000 de tonnes.

En résumé, la dépense totale annuelle en vivres, éclairage et chauffage de la population de Londres est estimée à 200,000,000 de louis.

D'autre part, il n'est que juste de mettre en ligne de compte le fait que Londres contribue pour une bonne moitié au revenu du Royaume.

Ces quantités colossales qui, à première vue, causent de l'étonnement, remontent à 1890, il y a aujourd'hui trente-cinq ans, et ne concernent cependant qu'une seule

ville. Que l'on se figure donc que Londres n'est qu'une unité dans la nomenclature seule des grandes villes du monde entier.

Toute cette énorme alimentation, empruntée à la Terre, subit une transformation chimique chez tout être, finit par retourner à la Terre qui lui reprend ses éléments et se fertilise à nouveau, en assurant de nouvelles récoltes, qui recommencent leurs randonnées.

Tels sont l'alpha et l'omega de l'alimentation.

N'est-ce pas miracle que ce capital qui se renouvelle incessamment et qui porte toujours intérêt dans la mesure que l'homme lui donne sa sollicitude? Merveilleuse comptabilité que celle-là, admirable équilibre des deux côtés, débit et avoir, du Grand Livre de la Nature, œuvre divine qui, seule, devrait révéler aux apôtres du scepticisme, aux athées, l'existence au moins du " Dieu inconnu " de Platon.

Les clubs ne manquent pas à Londres. En 1890, on en comptait soixante-quatre officiels, dont les membres payaient une souscription annuelle de dix louis en moyenne.

Le docteur, à son retour à Londres, en profita pour faire la connaissance de la fameuse abbaye de Westminster

(*) *Notes ajoutées par l'auteur à la correspondance du Dr Canac-Marquis :*

Le club est une création anglo-saxonne ; l'Anglo-Saxon l'a au moins fait dignement se développer. En dehors de la constitution politique de la Grande Bretagne, de l'institution de la monarchie constitutionnelle et du régime parlementaire, c'est ce que l'Anglo-Saxon a fait de mieux.

Pour le fils d'Albion, le club est une succursale du *home*, une maison qu'il respecte presque à l'égal de son église. Tout club qui ne s'inspire pas de l'esprit britannique dans sa régie et sa tenue, est sûr de trépasser en peu de temps.

S'en est-il formé des clubs à Québec, clubs de toutes les dénominations !

qui abrite les restes mortels de tant de célébrités, sous plusieurs tutelles religieuses, tutelle catholique sous Henri III et son fils, tutelle protestante sous la Réforme, tutelle catholique sous le règne de la reine Marie, puis enfin tutelle protestante sous le règne de la fameuse Élisabeth, qui fit décapiter Marie Stuart, reine d'Écosse. Le titre d'archevêque de Westminster fut créé il y a nombre d'années par le Pape, mais n'a pas encore été officiellement reconnu par l'Angleterre.

Il y a quelque temps déjà, on y ouvrait la tombe d'Édouard 1^{er}. On trouva le corps parfaitement conservé avec sa couronne de ferblanc doré et un sceptre de cuivre aussi doré. Il était resté ainsi depuis cinq cents ans.

Le général Wolfe qui, en 1759, fut tué lors de la bataille des plaines d'Abraham, a son monument à l'abbaye de Westminster. Le général est représenté tombé dans les bras d'un grenadier et portant la main droite sur la blessure qui amena sa mort. Un trait assez bizarre de ce monument est un dessin du promontoire de Québec, qui donne au cap une saillie de cent à cent-cinquante pieds au-dessus du Saint-Laurent. Au-dessous de cette saillie, on aperçoit un petit espace qui eut suffi alors à permettre un assaut de la forteresse

On eut autrefois à Québec le club des vingt-et-un barons. Un peu plus tard, au temps où l'Angleterre y tenait des régiments en garnison, naquit le Club Stadacona à l'encoignure des rues Sainte-Anne et d'Auteuil, en face de l'Esplanade. Ce club disparut vers la fin de la décade de 1870.

Le Club de la Garnison fut fondé en 1879, lors de troubles ouvriers à Québec, grâce à l'initiative des officiers du 9^e bataillon de Voltigeurs de Québec, qui était alors sous les armes. Rue Saint-Louis, au pied de la Côte de la Citadelle, il y avait une maison érigée pour les fins des régiments anglais en garnison à Québec. Il y avait bien des années que cette maison était abandonnée. Au cours des troubles de 1879, les officiers du 9^e bataillon étaient fort ennuyés de faire de longues courses, de

avec des pièces d'artillerie et tout l'armement militaire de l'époque.

Le dessin est gravé sur une plaque de cuivre fixée sur la pierre du piédestal. L'artiste responsable de ce dessin, n'hésita pas, semble-t-il, à signer son œuvre ; il s'appelait Wilton. Heureusement, ce distingué graveur a lâché son burin depuis longtemps, car il aurait pu lui arriver de commettre d'autres dessins de même force.

On conserve à l'abbaye le fauteuil sur lequel se sont assis tour à tour, les souverains d'Angleterre, depuis six cents ans, pour y recevoir titre, sceptre et couronne ; la reine Victoria, Edouard VII et George V y ont passé comme les autres.

La cathédrale de Saint-Paul est un autre monument historique. On croit qu'elle occupe l'emplacement d'un ancien temple de Diane la chasseresse. Elle ne fut terminée qu'en 1710 ; elle aurait donc aujourd'hui 215 ans d'existence.

Ce fut dans ce temple-là, en 1527, que Tyndale brûla le Nouveau Testament. La cathédrale possède des monuments érigés à la mémoire de Lord Nelson en 1805 et celui de *Chinese Gordon* en 1885.

Caïphe à Pilate, pour connaître les instructions de chaque jour de service. Ils jetèrent les yeux sur cette maison comme point central pour les ordres militaires des différents corps de service alors. Ils eurent une entrevue avec le commandant du 5^e district militaire, le Lieut-Col. Th. Duchesnay. Le ministère de la milice à Ottawa fut mis au courant. La maison fut cédée comme club exclusivement militaire, aux officiers supérieurs du district, moyennant un loyer d'une piastre l'an.

La maison fut restaurée complètement à l'intérieur, et le club s'y installa. Seuls les officiers de la milice en faisaient partie.

Mais le club prenant de l'envergure, et le nombre des officiers demeurant à peu près dans un *statu quo*, on crut devoir suspendre la consigne et admettre les pékins qui sollicitaient en grand nombre leur admission.

Du sommet d'une colonne haute de 202 pieds, que l'on escalade par un escalier circulaire, on jouit d'une vue panoramique de Londres assez intéressante, lorsqu'il n'y a pas de brume. Cette tour ou colonne fut érigée en commémoration d'une conflagration qui, du 2 au 7 septembre 1666, détruisit 13,200 maisons sur 460 rues et 89 églises, conflagration qui causa une perte de 7,335,000 louis.

La Tour de Londres, ancienne forteresse et prison, se compose de tourelles, de murailles, de bâtiments de formes irrégulières, le tout couvrant une superficie de treize acres. Dans la suite du temps, elle est devenue arsenal et musée militaire. Il y a un corps de garde, et le service du musée est confié à une autre organisation composée d'éclopés de l'armée, d'anciens pious-pious de la vieille garde, que l'on désigne sous le triple vocable de *Yeomen of the Guard*, *Warders* ou *Beef-Eaters*.

Dans une des salles du musée, l'orgueilleuse reine Elizabeth, bourreau de Marie Stuart, reine d'Écosse, a son portrait en peinture. Elle est en selle, revêtue de ses habits et armes de parade ; à la tête de son cheval se tient un page dans le costume du temps. Elle porte

Le club a gardé son nom primitif et est plus que jamais debout ; il est destiné à rester une institution permanente de Québec et fait honneur à la ville.

Plus tard, en 1893, Sir J. A. Chapleau, devenu lieutenant-gouverneur de la province de Québec, voulut réunir autour de lui à Spencer Wood, les littérateurs de Québec, et former un club comme il en existait un à Ottawa sous le nom de Club des Dix. Donc le Club des X se fonda à Québec et inaugura ses séances hebdomadaires au mois de septembre 1893. Le club fit preuve d'admirable activité jusqu'au mois de janvier 1898, alors que son fondateur, Sir J. A. Chapleau, tomba malade et succomba au mois de mai suivant. Le club a laissé entre les mains de la succession de feu Jos. Edmond Roy, notaire, de Lévis, l'un de ses membres,

la couronne, les colliers et les bijoux dont elle avait coutume de se parer de son vivant.

Dans une autre salle, on lit sur un vitrail, l'inscription suivante : *The cloak on which general Wolfe was laid when wounded and upon which he died in the moment of victory, near Quebec, sept. 12th 1759. Deposited in the Tower by command of King William IV in 1837.* (Traduction) Manteau sur lequel fut couché le général Wolfe blessé et sur lequel il mourut au moment de la victoire, près Québec, 12 sept. 1759. Déposé à la Tour par ordre du roi Guillaume IV en 1837.

Tous les bijoux et parures de la Couronne d'Angleterre sont réunis dans une autre chambre ; ils sont pour la plupart en or massif et bien sobres en pierreries, à l'exception cependant de la couronne de la reine Victoria, qui est incrustée de 2,753 diamants. On croit qu'un gros rubis au centre de la couronne fut donné en 1267 par Edouard, prince de Galles, dit *Le Prince Noir*, fils d'Edouard III, ennemi déclaré de la France, et qu'il fut porté par Henri V, roi d'Angleterre, de 1413 à 1422, sur son bouclier, à la bataille d'Agincourt en 1415, alors qu'il remporta la victoire sur les Français et se fit reconnaître comme Régent et héritier de la couronne de France. On y remarque aussi un merveilleux saphyr.

trois volumes manuscrits de rapports hebdomadaires rédigés de brillante façon par le secrétaire du club, Narcisse Faucher de Saint-Maurice, chevalier de la Légion d'Honneur.

Les membres de ce club furent Sir J. A. Chapleau, Sir James LeMoine, N. Faucher de Saint-Maurice, secrétaire, Paul de Cazes, l'Hon. Jean Blanchet, juge de la Cour Supérieure, J. M. Fairchild, Docteur A. Vallée, Hon. G. A. Nantel, Hon. Jules Tessier, sénateur, Jos. Edmond Roy, N. P., publiciste, Henri Delagrave, avocat, Napoléon Legendre, Major N. LeVasseur, William C. de Léry.

On y trouve toute une collection de plats, fonts baptismaux en or pur, et aussi un nombre considérable de salières de même métal ; l'une d'elles même s'appelle la Salière de l'État, *The Saltcellar of State*. A en juger par cet amas de salières, est-ce que les *lords* anglais du temps manquaient eux-mêmes de sel du côté de la pierre ?

Dans la même salle est déposé un bâton ou sceptre appelé *St Edward's Staff* ; en or massif qu'il est, mesurant quatre pieds et demi de long et pesant bien quatre-vingt-dix livres, il est un peu lourd à porter, mais quelles douces rentes ne s'en ferait-on pas avec la moindre frappe !

Le docteur renonça à allonger davantage sa description de Londres et de ses monuments et édifices, en constatant qu'il n'en finirait plus, le sujet étant trop vaste pour de simples chroniques. Il finit par aller faire une promenade sur la Tamise. La rivière est coupée d'une multitude de ponts aux piliers énormes qui, comme durée, semblent être un défi permanent au temps. Flanquée qu'elle est de quais, d'entrepôts de commerce, de tout cet ensemble lourd, mais imposant, se dégage une atmosphère de boutiques, de comptoirs et de leurs accessoires.

Québec eut le *Septett Club*, club musical auquel succéda un club du même genre, fondé au mois d'août 1871, qui eut une durée de plus de vingt-cinq ans.

Ce club, qui portait le nom de Septuor Haydn, se composait de : Arthur Lavigne, 1er violon, et directeur, J. E. Prince, 2e violon, N. Le-Vasseur, 2e violon et contrebasse, Alfred Paré, violon et alto, J. A. Defoy, alto et piano, Edouard Gauvreau et Louis Dufresne, violoncelles, Octave Chavigny de Lachevrotière, Cyrille Duquet et Eugène Dorval, flûtes, Fortunat Gauvreau, contrebasse.

Pendant un quart de siècle, ce club prit part à tous les concerts, à toutes les solennités religieuses de Québec et dans la province. Sur in-

Le docteur, qui avait visité les jardins zoologiques d'Anvers et de Berlin, les avait proclamés admirables. Cependant, après avoir vu ceux de Londres, il avoua sans hésiter qu'il les avait trouvés supérieurs à tous les autres ; c'est ce que, dans le genre, il avait vu de plus grand, de mieux ordonné, de plus complet. Il y vit les types les plus gros et les plus nombreux de reptiles, de lions, de léopards, de rhinocéros, d'éléphants, de kangourous, d'hippopotames, etc. Quant aux singes, il y en avait de toutes les espèces, tous plus ou moins amusants, effrontés, dépravés. Il fallait les voir faire sauter les voiles, les plumes et les coiffures des *Misses* qui voulaient les regarder de trop près ; il fallait aussi entendre les malédictions que ces galanteries plus que douteuses leur attiraient. Parmi ces anthropoïdes, il y avait un chimpanzé auquel son gardien avait appris à chanter et à compter.

Le docteur rencontra plus loin toute une colonie de castors. Inutile de dire qu'ils étaient canadiens. Lorsqu'ils firent leur apparition dans le jardin, on voulut les parquer dans une petite cabane, mais, bernique ! Ces types d'ingénieurs de ponts et chaussées se mirent à se creuser des gîtes à leur façon, comme au Canada.

Dans la section des perroquets, perruches, kakatoès

vation, il figura dans le deuxième célèbre jubilé de la paix universelle, organisé par Gilmore en 1872 à Boston, ré-édition très-agrandie, celui-ci, du jubilé de 1869, organisé à Boston aussi par Gilmore.

Le Septuor Haydn finit par se fondre en 1903 dans la Société Symphonique de Québec.

Autres clubs et associations à mentionner : l'*Union Musicale*, fondée en septembre 1866 et qui célébrera en septembre 1926, le soixantième anniversaire de son existence, et devra faire fête au peu de survivants de ses fondateurs, dont l'un M^{re} Louis Leclerc, notaire, est toujours alerte et

et autres volatiles bavards, c'était un tapage à ne pas entendre un coup de canon. Toute cette gent emplumée jacassait, sifflait, piaillait sur un ton d'autant plus fort et plus aigu, qu'une bande de gamins les provoquait, en leur faisant également concurrence au dehors.

Une description, même bien sobre, des musées de Londres, formerait à elle seule un ouvrage de plusieurs volumes. Aussi le docteur ne fit-il que les mentionner, notamment le Musée Britannique avec son immense bibliothèque en forme de coupole, qui fourmille de choses bien rares, bien précieuses ; le Musée National qui possède une riche collection de peintures ; le Musée de Kensington, célèbre par ses collections de porcelaines, plâtres, vieux meubles, tableaux, etc. ; le Musée d'Histoire Naturelle, l'un des plus beaux qui existent en Europe, et le Musée de Madame Tussaud. Quel est donc le Québécois, une fois à Londres, qui n'a pas vu ce dernier musée, ses curiosités, ses horreurs ? Qui n'a pas tenté de faire une partie d'échecs avec l'Automate énigmatique qui gagne toujours la partie ? Qui n'a pas franchi le seuil de la chambre des horreurs, et qui, trompé par les apparences, n'est pas allé causer avec l'une des figures en cire du Musée ?

Le Musée Tussaud reçoit des foules de visiteurs. Prix d'admission pour le visiter, un chelin, avec un

ponctuel à la besogne professionnelle, tout près qu'il soit de devenir non-agendaire ; l'*Union Commerciale*, plus que jamais en activité, le *Cercle Musical* dont tous les membres sont disparus, la Société Sainte Cécile, qui eut seize ans de laborieuse existence, le Quatuor Vocal, club orphéonique, composé de Messieurs A. Vaillancourt, 1er tenor, Henry A. Bédard, 2e tenor, Pierre Laurent, baryton et Léonce P. Bilodeau, basse ; tous décédés les uns après les autres, la Société Symphonique fondée depuis bientôt un quart de siècle, et qui a eu jusqu'ici sa période la plus brillante sous la direction de feu le regretté Joseph Vézina.

supplément de *six pences* ou douze anciens sous ou encore 10 cts de la monnaie canadienne, pour visiter la salle des horreurs.

Londres possède le plus colossal globe terrestre qui existe. Celui qui le construisit était un géographe du nom de Wylde. Ce globe est en vue sur la place Leicester ou *Leicester Square* ; à lui seul, il constitue un cours complet de géographie.

A citer encore, le Musée Géologique qui donne sur la rue Jermyn et sur Piccadilly. Il fut inauguré en 1851 ; celui du Collège des Chirurgiens ou Musée Hunter, situé dans le *Lincoln's Innfields*, et où les hommes seuls sont admis ; le Musée de Sir John Soane, visible au même endroit, véritable bazar de curiosités, d'antiquités et de peintures ; le Musée des Missionnaires, formé d'objets envoyés de toutes les parties du monde par les missionnaires protestants ; le Musée du Service de la Marine et de l'Armée où l'on trouve un poignard dont se servit Cromwell, une épée que portait le général Wolfe à la bataille des Plaines d'Abraham à Québec, le squelette du cheval que Napoléon montait à la bataille de Marengo, le 14 juin 1800, alors qu'il remporta la victoire sur les Autrichiens ; le Musée des Indes Orientales et enfin le Musée des Antiquités de Londres.

Le parlement est un vaste quadrilatère de construc-

En 1925-26, la plupart des membres du Septuor Haydn avaient disparu, et il n'en restait plus que deux, le Dr Eugène Dorval et le major N. LeVasseur.

De toutes ces associations, celles qui sont défunctes ont eu et grand mérite et bonne valeur, grâce aux nombreux services qu'elles rendaient. Celles qui subsistent ont comme les autres droit à l'admiration et à la sympathie publiques ; elles poursuivent les traditions de l'amour de l'art, du travail avec le plus grand désintéressement.

tion style gothique moderne, dont l'architecte fut Sir Charles Barry. Il couvre une superficie de huit acres, est doté de onze cours, et contient cent grands escaliers et onze cents chambres. La longueur des couloirs et corridors représenterait une distance de deux milles. La façade principale longe la Tamise sur une distance de 900 pieds. Du côté nord, le touriste peut voir la Tour de l'Horloge qui mesure 318 pieds de hauteur et dont le cadran a plus de 75 pieds de circonférence, la tour centrale, haute de 300 pieds, et, au sud-ouest, la Tour Victoria qui atteint une hauteur de 240 pieds.

Dans la Tour de l'Horloge, on est parvenu à hisser la plus grosse cloche connue, à laquelle on a donné le sobriquet de Big Ben, en souvenir de Sir Benjamin Hall, commissaire en chef des travaux, au temps de la construction du palais. Cette cloche pèse tout simplement treize tonnes.

D'autres endroits du Palais bien dignes d'une visite, sont : la salle des Gardes où l'on voit le vestiaire royal, la galerie royale, ses fresques et ses vitraux, la chambre du Prince avec ses portraits des maisons Tudor et Stuart, la chambre des Lords avec son trône massif et doré, surmonté d'un dais, ses centaines de peintures, ses copieuses dorures et ses vitraux peints, le fameux sac de laine, *wool sack*, sur lequel s'assied le lord-chancelier, et qui symbolise la prospérité commerciale de l'Angleterre.

La disposition des sièges dans cette salle affecte la forme amphithéâtrale. Tout autour sont les galeries où les femmes de la fine fleur de l'aristocratie anglo-saxonne viennent prendre place. Les étrangers y ont aussi un espace à leur disposition, ainsi que les journalistes et les

sténographes ; mais, chose bizarre, sténographes et journalistes ne sont que tolérés dans l'endroit ; on peut leur signifier à chaque instant d'avoir à se retirer. Perspective peu amusante pour les journalistes et autres scribes, mais mesure de prudence pour la noble chambre. Dans les niches, entre les fenêtres, se dressent pleines de fierté et de dignité, les statues des dix-huit barons qui signèrent la Grande Charte des Lords.

La salle des Pas-Perdus est superbement décorée. Celle de la Chambre des Communes est un peu moins grande et moins richement ornée que celle des Lords. On y trouve le même aménagement, sauf que le public écoute les orateurs derrière un grillage de cuivre. On est censé ignorer la présence d'étrangers dans la chambre. Drôle de concession tout de même ; du moment que les députés ne peuvent voir personne autour d'eux, il est entendu qu'ils ne savent rien de ce qui se passe derrière les rideaux et qu'ils sont seuls.

Le docteur, en vrai curieux qui ne voulait rien oublier, visita d'autres endroits qui n'avaient rien de commun avec la Chambre des Communes, savoir, des salles de danse, des bals publics, des casinos, des panoramas qui tous florissaient à Londres, comme, du reste, ils sont encore en action. L'*Aquarium* était une sorte de *Folies-Bergères* où les donzelles britanniques étaient loin d'être les beautés et d'avoir le charme et la dignité des colombes du Moulin-Rouge, quartier Montmartre, des Montagnes Russes, Boulevard des Capucines, à Paris.

La circulation en voitures publiques à Londres est rapide, ponctuelle et confortable. Les grands chemins de fer circulaires et souterrains sont toujours bondés de voyageurs ; le *Métropolitan* sous terre, n'a qu'un in-

convénient, celui de vous emplir de fumée, et le nez et la gorge.

Le docteur garda le silence sur l'état de la science médicale et chirurgicale à Londres, et termina sa lettre de la métropole par un mot sur Greenwich, jolie place, d'une population de 70,000 alors, et que l'on connaît de par le monde par son hôpital des Invalides, son observatoire et son école pour les enfants des marins.

L'hôpital de Greenwich est un magnifique et majestueux édifice ; en face de la Tamise, qui coule de ce côté-là, les dômes et colonnades de l'édifice font le plus bel effet. Cet hôpital se compose de quatre corps de logis, et d'une chapelle.

Greenwich a un parc de deux cents acres, qui fut dessiné par l'architecte et dessinateur français, Le Nôtre, et qui est le rendez-vous du beau monde de Londres. L'Observatoire, dont la réputation est universelle, possède les instruments astronomiques probablement les plus parfaits qui existent. Sur l'une des coupoles est une boule que l'on monte chaque jour au bout d'un mât et qui en retombe à une heure précise ; ce qui permet aux capitaines des navires dans le voisinage de régler leurs chronomètres.

Grandes lignes tirées, Londres et Paris ne sont séparées que par la Manche, mais diffèrent absolument de tempérament. Les points de comparaison entre les deux capitales sont bien clair-semés. Une assez bonne définition concrète qui pourrait leur être appliquée est celle que formulait un jour, en conversation, à une réception donnée à Québec, à Spencer Wood, par un lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'Hon. Réal Angers, à propos de Montréal et de Québec, par un grand

amiral de France, tout frais de retour de Montréal et dont le vaisseau avait dû rester dans le port de Québec.

— Montréal, dit-il, grande cuisine, Québec, petit salon.

C'est le même état relatif entre Londres et Paris, celle-ci, grand salon, celle-là, grande cuisine ; toutes deux indispensables dans leurs cadres. Entre ces deux points, relativement assez distants l'un de l'autre, les populations subissent l'influence de leurs situations topographiques respectives, de la prédominance de tel ou tel climat sur chaque point, et surtout, de leurs environnements de toute nature.

XXVII

LE 25 juillet, le docteur était à Hambourg, à l'Hôtel de Bavière, après une course de 37 heures et de 385 milles en bateau à partir de l'Angleterre. Il se déclara enchanté de Hambourg, la plus considérable des trois villes libres de la Ligue Hanséatique, association du nord de l'Europe, fondée au 13e siècle, pour la protection des intérêts de leur commerce. Hambourg est la ville la plus commerçante après Londres et Liverpool.

625,552 habitants y vivent, cohue qu'il est bien difficile de se représenter en imagination.

A l'instar de mainte ville sur les deux continents, Hambourg a sa vieille ville et sa ville neuve qui, autrefois, furent fortifiées. L'Elbe et deux autres cours d'eau lui baignent les pieds, en serpentant à travers son étendue, avec ça et là quelques renflements en forme de bassins.

Pour s'en rendre compte, il faut voir l'incroyable somme d'activité qu'apportent au port de Hambourg, des centaines de navires allemands et étrangers. Les bassins du port ont une étendue de plus de 17,000 pieds ; Le port peut accommoder mouillés 400 vaisseaux marchands, autant dans l'Elbe supérieur, de même qu'un nombre considérable de bateaux dans un bassin intérieur où aboutissent la plupart des canaux, appelés *Fleete*, qui

sillonnent la ville et par lesquels des bateaux plats apportent des cargaisons de marchandises aux magasins.

Très intéressante la vue du port d'un point connu sous le nom d'*Elbhoche*. Le touriste a devant lui toute une forêt de mâts pavoisés de toutes couleurs, un fleuve comme l'Elbe, large de plus de six milles, émaillé d'îles ; à droite, les faubourgs de Saint-Paul et d'Altona ; plus près, sur les hauteurs, l'Hospice de la Marine, refuge à bon marché de tous les marins sans emploi, ou estropiés ou malades. Au même endroit existe un observatoire de la marine.

Le faubourg Saint-Paul semble être le plus achalandé et le plus populaire de tous les quartiers de la ville. On le nomme *Hamburger-Berg*. C'est le rendez-vous de tous les tritons du port, qui y trouvent de tout : cirques, ménageries, saltimbanques, théâtres populaires, polichinelles, tavernes, cataractes de *lager beer*, marchands de toutes choses. Naturellement, tout cela attire foule de marins qui ne demandent pas mieux que de se récréer, s'amuser, rigoler pour oublier la mer " qui se plaint toujours ", comme dit la chanson.

Mais si l'on veut voir Hambourg prendre une physionomie de New-York ou de Chicago, il faut aller à la Bourse entre 1 et 3 heures de l'après-midi ; on s'y coudoiera avec des millions de gens ; c'est un spectacle fort curieux.

En général, les édifices publics de Hambourg, consacrés soit à l'administration politique, soit au commerce, sont de taille à la fois imposante et élégante.

Les trois principales églises sont celles de Saint-Pierre, Saint-Nicolas et Saint-Michel ; elles n'ont cependant rien de remarquable.

Une rivière, la rivière Alster qui émerge du duché

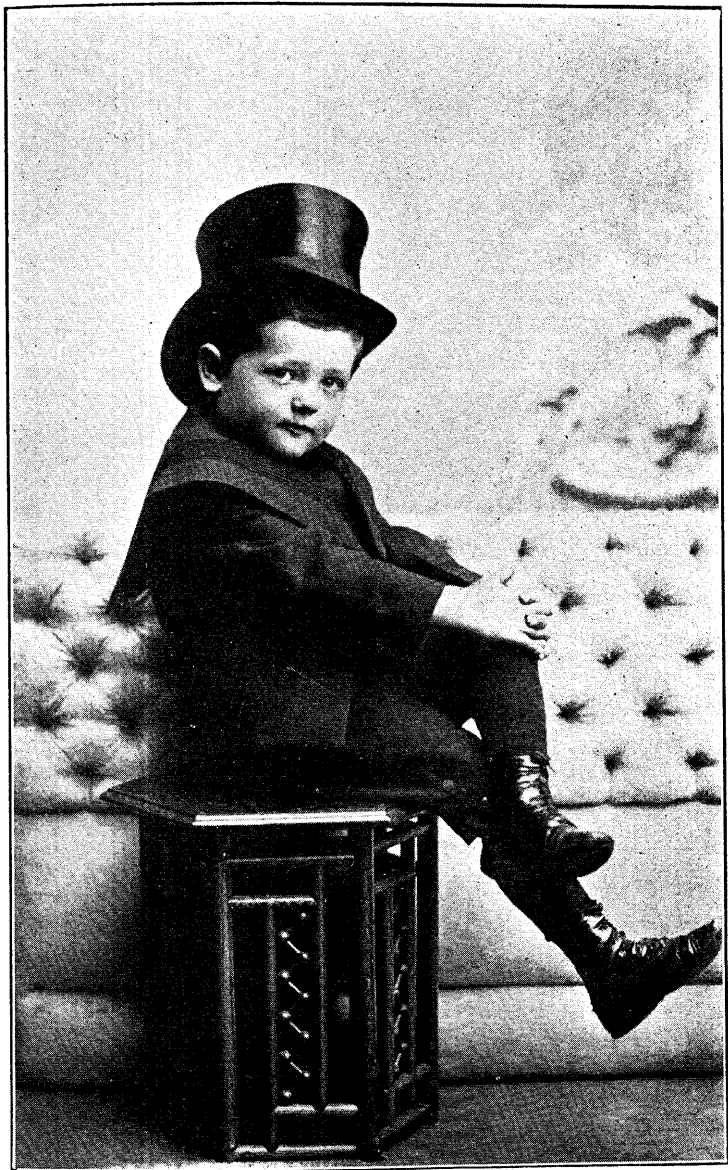
de Holstein, forme à Hambourg deux bassins dont l'un, le *Aussen-Alster*, est à l'extérieur, et l'autre, le *Hinnen-Alster* est à l'intérieur de la ville. Celui-ci occupe le quartier le plus somptueux et le plus élégant de Hambourg ; on le désigne plus généralement sous le nom de *Alster-Bassin* ; il forme une sorte de lac aux contours irréguliers et couvre une étendue de 6,000 pieds. Sur trois côtés, il est bordé de grands quais, de très belles constructions et de plantations d'arbres de toutes sortes. Sur cette nappe d'eau se balancent et circulent, un nombre infini d'embarcations à rames, à voiles et à vapeur ; puis, ça et là glissent majestueusement à la surface de l'onde, de grands cygnes pas du tout farouches. Sur les remparts, dans le voisinage, plane la statue de Schiller, coulée en bronze.

Hambourg, comme toutes les villes qui ont quelque souci de la diffusion de l'éducation des foules, possède une bibliothèque publique de 300,000 volumes et 5,000 manuscrits, ainsi qu'un musée de peintures.

Les anciens remparts sont agrémentés de jolies promenades. La ville a une Esplanade frangée d'une triple rangée d'arbres, et décorée d'un monument érigé à la mémoire des Hambourgeois tués durant la guerre de 1870-71. Le sujet de ce monument est un groupe de soldats mourant auxquels un ange présente une branche de lauriers et une palme.

Hambourg possède l'un des plus curieux jardins zoologiques de l'Allemagne.

Le docteur racontait dans sa lettre un incident qui lui fit moins regretter, et même le consola de n'être pas allé, à son départ, embrasser la main de Sa Majesté la reine Victoria. Un matin, il lui prit la fantaisie d'aller



RAOUL,

fil unique du Docteur et de Madame Canac-Marquis, né le 21 novembre 1895, et décédé à San Francisco, le 19 avril 1901.

faire une reconnaissance jusqu'à Fredericksruhe, histoire de prendre à main levée, un croquis du château du prince Otto Von Bismarck.

La résidence du chancelier de fer ne se distinguait en rien à l'extérieur. Le docteur n'en put visiter l'intérieur, parce que l'on y faisait des réparations. A droite du château, se déployait un immense parc, riche en belles essences forestières bien entretenues. A environ deux-cents verges du château, le docteur put admirer un petit lac, tout grouillant d'énormes carpes, voir sur le bord de ce lac, dans une petite échancrure, une embarcation aux armoiries de Bismarck, surmontées d'une couronne avec, au bas, la devise du prince : *In trinitate robur* ; la barque elle-même portait le gracieux nom de *Marie*.

Chaque jour, entre midi et 1 heure, c'était l'habitude de Bismarck d'aller faire une promenade dans le parc, en sortant de son jardin par une porte fort discrète, située à l'arrière du dit jardin. Malgré la discrétion dont il s'entourait, les gens, au courant des habitudes du grand chancelier, se groupaient, très-souvent en grand nombre, pour le voir de près et le saluer au passage.

Le docteur manœuvra donc pour se trouver de la partie. Il faisait le pied de grue depuis quarante-cinq minutes, lorsque tout-à-coup, il vit la petite porte du jardin s'ouvrir, et le grand homme apparaître en redingote et pantalons noirs, cravate blanche et chapeau blanc de feutre mou, accompagné du *graf* (comte) Herbert, son fils, et de deux grands danois.

Bismarck s'avança, souriant et saluant du côté du peloton de curieux, parmi lesquels se trouvaient trois photographes dont l'un lui demanda la permission de le

photographier ; ce à quoi le chancelier se prêta avec toute la complaisance du monde.

L'opération terminée, le grand arbitre des destinées politiques de l'Europe se mit à distribuer des poignées de main à droite et à gauche, en cueillant ici et là un bouquet de mains de jolies femmes et en adressant un mot obligeant à chacun.

Lorsqu'il passa près du docteur, celui-ci, comme c'est l'habitude en Allemagne, se présenta lui-même au chancelier, en lui disant :

— Excellence, je suis un Canadien très honoré de pouvoir vous présenter ses respects.

— Je vous remercie, répondit Bismarck, en donnant la main au docteur, je vous remercie beaucoup. Mais alors, c'est de très loin que vous venez !

— Oui, Excellence, répondit le docteur, mais, pour étudier à bonne enseigne, il n'est pas de distance que l'on ne puisse franchir.

— Oui, en effet, dit Bismarck, vous avez raison, c'est très vrai, ajouta-t-il en serrant la main au docteur, et en reprenant sa tournée.

Après cette entrevue impromptu, qui dura environ cinq minutes, le chancelier, s'appuyant sur sa canne, s'éloigna avec une démarche pour ainsi dire juvénile, suivi de son fils Herbert et de ses deux danois.

— Enfin, écrivait le docteur, j'avais vu Bismarck et de très près encore. Tous les reporters du monde, y compris les plus distingués, notamment ceux de Québec, Lévis, Trois-Rivières et Montréal, en crèveront de jalousie peut-être, s'ils le veulent, mais qu'importe ! J'aurai vu Bismarck et causé avec lui quelques minutes

durant au moins. Il ne me reste plus qu'à mourir.....
de vieillesse.

Le célèbre homme d'État allemand parut au docteur infiniment plus frais que lors de la fête de bienfaisance qu'il donnait l'automne précédent à sa résidence de Berlin. Si, comme on le disait, chez lui le moral était affecté de la retraite qui lui avait été imposée comme directeur de la politique de l'Empire Teuton, il n'en garda pas la moindre trace dans son état physique ; au contraire, le prince paraissait se sentir plus alerte que jamais.

XXVIII

LE 29 juillet 1890, le docteur arpentait les rues de Hanovre, capitale de l'ancien royaume du Hanovre, devenu alors province prussienne. La ville a bien 125,277 habitants qui sont surtout des industriels et des commerçants.

Hanovre a son vieux quartier aux lignes irrégulières et son quartier moderne aux rues larges, bordées de maisons pour la plupart de brique, mais d'élégant cachet. Beaucoup d'entre ces maisons sont à pignons à rodents, dans le style gothique des XVe et XVIe siècles.

Parmi ces maisons, on montre au touriste celle du grand philosophe et mathématicien, Leibnitz ; le style de cette construction est celui de la Renaissance. Elle est ornée au balcon de seize bas-reliefs dont les sujets sont empruntés à la Bible.

Le château royal, vaste édifice du XVIIIe siècle, présente, comme décorations, des parquets de mosaïque, de belles fresques parmi lesquelles figurent dans la chapelle, *Le Crucifiement* et *L'Ascension*.

La rivière Leine, qui baigne Hanovre, coule au pied de ce château.

Puis vient le champ des grandes manœuvres militaires, nommé la Place de Waterloo ; à l'extrémité de cette place se dresse la Colonne de Waterloo, haute de

plus de 140 pieds, érigée à la mémoire des vainqueurs de Waterloo. Du haut de cette colonne, le touriste a la vue de toute la ville, avec ses maisons à toitures rouge-brique.

Tout près, est un petit temple orné d'un buste de Leibnitz ; les restes mortels de l'illustre savant sont à leur repos dans une église voisine.

La bibliothèque royale est formée de 175,000 volumes et de 3000 manuscrits, parmi lesquels beaucoup sont de Leibnitz.

Le *Museum fur Kunst und Wissenschaft* (musée des arts et des sciences) est un édifice de style romain, orné de statues de savants et d'artistes allemands. Il renferme un cabinet d'histoire naturelle, des collections historiques, et une galerie de peintures et sculptures, anciennes et modernes.

Il n'y a pas d'églises particulièrement dignes de mention.

Le superbe château des Guelfes (*Welfenschloss*), près d'une belle allée de tilleuls, avait été transformé depuis 1878 en école polytechnique ; en 1890, on y comptait bien quarante professeurs et sept cents élèves ; très belle promotion pour un château.

A l'extrémité de l'Allée des Tilleuls est situé le château dit la *Herrenhausen* (la maison des messieurs), autrefois séjour favori de George Ier, George II et George V, tous rois d'Angleterre. Le jardin du château a 47 hectares de superficie, et est embelli de statues de toutes sortes, d'un petit théâtre, et de fontaines à jets d'eau de diverses formes ; l'une d'elles lance un jet d'eau de plus de 200 pieds de hauteur.

Dans un pavillon voisin du château, on offre à l'ad-

miration des visiteurs toute une collection de sculptures antiques et contemporaines, de peintures, dont l'une d'elles représente Napoléon Bonaparte, les bras croisés, debout sur le rocher de l'île Sainte-Hélène, et les yeux fixés au loin, à la ligne d'horizon de la mer. Ce pavillon porte le nom de *Gallerie Gebaude*.

Chemin faisant, on fit voir au docteur une curiosité du règne animal. Cette curiosité consistait dans la queue d'un cheval arabe qui avait vécu dix ans dans le pays, de 1740 à 1750. Jusqu'ici rien d'extraordinaire ; la queue d'un cheval est chose visible tous les jours, plus souvent que celle d'un rat ou d'un lièvre, entre le nez du cheval et celui du cocher. Mais cette queue était une maîtresse queue. Du vivant de son propriétaire, le cheval arabe, elle atteignait une longueur de plus de vingt-huit pieds.

Ce phénoménal appendice mit le docteur en goût de visiter les écuries royales, où il vit des coursiers arabes dont le seul aspect aurait fait rêver tous les maquignons et amateurs de la race hippiques à Québec et même ailleurs.

Encore tout près de l'endroit, sont situées deux grandes orangeries, ainsi que le *Berggarten*, miniature ou copie réduite du Jardin des Plantes à Paris. Ce jardin est riche en palmiers et en arbustes exotiques. Certains palmiers y mesurent jusqu'à 45 pieds de hauteur. A l'arrière-plan du jardin, sont érigés les mausolées du roi Ernest-Auguste, et de la reine Frédérique, surmontés de leurs statues.

Hanovre est une ville propre, trait que, d'ailleurs, elle a en commun avec nombre d'autres villes d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de France et du nord de l'Italie. Il suffit de porter un moment d'attention au

soin méticuleux que l'édilité en Europe donne aux rues, aux places publiques, aux cours, aux trottoirs et, surtout, aux cimetières où l'on ne tarit pas en hommages, en actes de piété, en tributs de tendresse, en ferventes prières, au bénéfice des êtres aimés qui ne sont plus.

Dans les villes européennes, cette toilette publique et générale se fait soir et matin en toute saison. Aussi partout où ces habitudes systématiques de propreté et d'hygiène sont en vigueur, la santé publique y a-t-elle notablement gagné, et chez les adultes et chez les enfants ; on n'y souffre plus d'épidémies comme autrefois.

Le docteur passait la soirée du 20 juillet 1890 au Tivoli, très gai restaurant de la capitale du Hanovre, servi par de charmantes blondes et de pimpantes brunnettes. Le docteur affirma que, dans cet endroit, ce soir là, il entendit, pour un mark ou environ vingt-cinq sous du Canada, autant, sinon plus de bonne musique qu'on n'en peut avoir à Québec, en six mois pour deux, cinq et dix piastres chaque concert (surtout à l'époque actuelle (1925).

Le docteur fut ravi de sa soirée.

L'intérieur du restaurant était éclairé par des milliers de lampions multicolores. La décoration était toute une féerie : du centre de la place, plantations d'arbres, pelouses émaillées de fleurs qui parfumaient l'air, et ça et là, fontaines murmurant d'harmonieux bruissements.

Il y avait deux estrades, l'une au centre et l'autre au fond du restaurant pour les virtuoses et les chanteurs. Les touristes s'attablaient et, en dégustant un bock de bière, entendaient des compositions populaires et des pièces classiques.

Tout le monde, sans distinction de classe sociale, va au Tivoli. Inutile d'assurer que l'on y trouve un puissant remède contre le *spleen* et que l'on s'y fait en moins d'une heure quelques onces de bon sang.

XXIX

A minuit et quart, le docteur laissait Hanovre pour Berlin où il arrivait sur les 8.30 heures du matin pour assister à un grand congrès médical, ouvert aux Esculapes du monde entier.

A son arrivée à Berlin, nombre de délégués venus de toutes les parties de l'Europe et du continent américain, étaient déjà installés dans la capitale de la Prusse et de l'empire allemand. Le docteur assista au congrès, mais ne put se rendre au solennel banquet offert par l'empereur, à cette occasion, à tous les délégués, car il eut à se mettre en route pour la Hollande.

Manifestation grandiose, dit le docteur, que ce congrès médical de Berlin. On y comptait plus de six mille médecins parmi lesquels, grand nombre de femmes-médecins. La France y était noblement et nombreusement représentée ; il y avait longtemps qu'on avait eu autant de Français à Berlin ; la situation ne manqua pas de piquant. Mais, il le faut dire à l'honneur des Allemands, ceux-ci se montrèrent en tout d'une courtoisie parfaite, parfois même exagérée, à l'égard des délégués français. Quant aux réceptions, il y en eut une avalanche.

Les délibérations du congrès furent graves, sages, multiples et longues. Aussi, dans les intervalles, les délégués s'en dédommageaient-ils au bal et à table. Que

de kilos de fibre animale et de fibre végétale n'engloutirent-ils pas ! Que de glandes savoureuses ne se repurent-ils pas, sans s'occuper de leurs fonctions et sécrétions du vivant de leurs propriétaires ! Que de gallons de vin ne fallut-il pas pour dissoudre tous ces vivres ! On festoya au point qu'une fois l'un des Esculapes ne put s'empêcher de s'écrier : — *Kindern, es ist zu scherer zu tragen.* Mes enfants, c'est trop lourd à porter !

Mais, somme toute, l'honorable réunion resta digne et de sa mission et de l'hospitalité qu'on lui prodigua, et les tables du banquet furent le théâtre de la plus entraînante gaieté.

DE Berlin à Amsterdam, le docteur eut un voyage fort illuminé, chemin faisant. Il fut témoin de trois incendies, le premier au départ de Berlin, à Charlottenberg, le deuxième un peu avant de repasser Hanovre, et le troisième environ une heure et demie plus tard, plus loin que Hanovre.

A vol d'oiseau, Amsterdam ressemble à un éventail. On la surnomme la Venise du Nord. Ce surnom n'est pas un à-peu-près, car la ville, au lieu d'avoir des assises analogues à celles de Venise, est bâtie sur pilotis. Le bras du Zuyderzée qui sert de port, est en forme d'un Y.

Il y a dans cette singulière ville une agglomération de 350,000 habitants qui ont l'avantage d'une circulation tantôt terrestre, tantôt aquatique, ici dans des rues larges, là sur de nombreux canaux flanqués de trottoirs ou parapets. Les maisons à solages de pilotis n'ont pas d'assiette d'un niveau parfait ; aussi, quelques-unes font-elles saillie en avant, d'autres en arrière ; enfin, il en est qui penchent ou à droite ou à gauche, ce qui dérange passablement l'uniformité ou la symétrie des lignes.

Au VII^e siècle, Amsterdam n'était qu'un humble village de pêcheurs et appartenait aux seigneurs d'Amstel. Son nom d'Amsterdam se décompose facilement ; il lui

vient des terrassements appelés *Dam* que l'on fut obligé de faire pour endiguer les eaux de l'Amstel.

Amsterdam se divise en deux parties distinctes, qui se fractionnent elles-mêmes en quatre-vingt-dix îles séparées par une foule de canaux larges, profonds, et entre lesquelles on communique par de nombreux ponts.

Par suite des travaux du nouveau Canal du Nord, le port en forme d'Y d'Amsterdam s'est trouvé comblé, endigué et ensuite desséché au moyen de machines hydrauliques d'épuisement, ce qui livra à l'agriculture une immense étendue de terre arable, protégée contre tout danger d'inondation.

Le touriste ne manque pas d'aller visiter le Palais Royal, construit qu'il est sur 13,659 pilotis, d'après les plans de l'architecte Van Kamper. Commencé en 1648, il fut terminé en 1655. Il débuta par servir d'hôtel-de-ville, puis il devint la résidence du roi de Hollande. Louis-Napoléon l'habita en 1808. Sa façade est bien sobre et n'a pas d'entrée d'honneur. On remarque cependant au frontispice, trois statues qui symbolisent la Paix, la Prudence et la Justice. Le palais porte une coupole haute de quarante pieds, agrémentée d'un carillon que l'on remonte trois fois en 24 heures.

L'intérieur du palais offre plus d'intérêt. En effet, on y a sous les yeux des objets d'art, des toiles, des sculptures et des panneaux de Witt dont les reliefs sont d'une perfection telle, qu'on les prend souvent pour de véritables ouvrages de sculpture.

La salle du conseil a des proportions inusitées ; longue de 125 pieds, large de 55 pieds, haute de près de cent pieds, le jour y arrive par trois rangées de croisées

sur des parois recouvertes de marbre d'Italie. Pas un seul appui sous forme de colonnes n'y est visible.

Suivent ensuite la chambre à coucher du roi, tendue de soie jaune, et la salle du Trône, avec son royal fauteuil orné des armes des Pays-Bas et de la devise de la maison d'Orange de Nassau : *Je maintiendrai*.

A la recherche un jour d'un drapeau national, simple, mais digne, la Hollande s'adressa à Napoléon, qui lui offrit d'utiliser les trois couleurs de France. La Hollande remercia cordialement Napoléon de sa délicate courtoisie, et arbora depuis comme drapeau national, les trois couleurs de France, mais en bandes longitudinales et en sens inverse du drapeau français.

Du campanile qui couronne le palais, la vue s'étend sur un horizon infini en dominant le port et les bassins qui échancrent les bords de l'Y. Le touriste contemple d'un côté la ville et ses monuments, de l'autre les *polders* et le Zuyderzée dans le lointain, des rives verdoyantes bordées de toitures vermillon ou couleur brique, avec accompagnement de moulins à vent. Par un temps clair, on peut apercevoir à l'est, le dôme d'Utrecht, et à l'ouest, la tour de Harlem.

Le *Rijks Museum* ou le Musée de peintures d'Amsterdam, est toute une école de la peinture hollandaise. On ne peut se faire une idée, même approximative, de la richesse de ces collections de toiles nationales. Il fut fondé en 1818 par le roi Louis-Napoléon. Le catalogue du Musée contient 538 numéros indiquant des Van der Helst, des Van Steen, des Flinch, des Van Dick et des Rembrandt. On s'incline en admiration devant *La Ronde de Nuit*, de Rembrandt ; elle seule vaut le voyage d'Amsterdam.

Ce musée n'est pas le seul dans la ville, et tous sont généralement faciles d'accès.

Un autre édifice qui, à sa base, ne manque pas de pilotis ou billots, est celui de la Bourse ; il repose sur 14,000 pilotis. La Bourse est décorée d'un péristyle de quatorze colonnes d'ordre ionique et porte une toiture vitrée. Elle est le théâtre d'une curieuse coutume. Pendant une semaine d'août ou de septembre, à l'époque de l'ancienne Kermesse, les enfants ont le droit d'y aller jouer du fifre, de la flûte, du tambour et autres instruments. Cette coutume aurait été instituée pour commémorer le fait qu'un enfant, un jour, serait allé dénoncer aux autorités, le projet qu'auraient conçu les Espagnols, de faire sauter l'édifice de la Bourse et le Palais.

Un monument érigé au centre du *Sam* en 1861, à titre de témoignage d'affection et de fidélité envers la Maison d'Orange, à l'époque de 1830, s'appelle *La Croix Métallique*. On ne s'explique pas facilement cette dénomination. D'abord, ça n'est pas une croix ; ensuite, il n'y a rien de métallique dans ce monument. C'est une sorte de borne-fontaine en forme de piédestal, ornée à ses quatre angles, de gueules de lions laissant échapper d'énormes colonnes d'eau. Sur cette borne-fontaine se dresse une colossale statue de la Concorde.

On se livre beaucoup à la taille des diamants et des pierres précieuses à Amsterdam ; le fait est que c'est la principale industrie de la capitale. Elle est entre les mains des Juifs. Les ateliers de l'un d'eux, un M. Coster, sont les plus considérables que l'on connaisse dans cette spécialité. 2,000 ouvriers y sont employés. Une machine à vapeur de la puissance de 30 chevaux distribue la force motrice aux trois étages de l'usine.

La grande rue de promenade, le soir, à Amsterdam, s'appelle *Calvestraot*. A remarquer la similitude d'origine de certains mots dans plusieurs langues et, entre autres, du mot rue : en hollandais, on dit *straot*, en allemand, *strasse* et en anglais *street*.

Cette rue est tortueuse et rappelle les circonvolutions d'un tire-bouchon. Elle est bordée de boutiques diverses et de maisons qui, on le sait déjà, sont si irrégulièrement assises sur leurs pilotis, qu'on les croirait en train de faire la noce.

Les femmes sont drôles et intéressantes à voir dans leur costume national, fortement enjolivé qu'il est de grosses boucles d'oreilles, d'épinglettes, d'aigrettes de toutes sortes, et se terminant par un chef coiffé d'un bonnet en cuivre doré, recouvert de dentelles dont les mailles laissent échapper des reflets métalliques.

En apprenant que Monsieur C. Dubail, ancien consul général de France à Québec, occupait le même poste à Amsterdam, le docteur s'empressa d'aller lui présenter ses hommages. Le docteur fut reçu de bien cordiale façon, et il est inutile de dire combien il fut pressé de questions sur le Canada, Québec, les Québécois et Québécoises. Aussi le chargea-t-il de mille et une bonnes choses pour tous ses amis de Québec.

Amsterdam fut la dernière étape des pérégrinations du docteur à travers l'Europe en 1889-90. Le même soir, il se rendait au steamer *Weskendam*, de la Compagnie *Nederlandsch Amerikaansche Stoomvaart Waatschappig* (Compagnie Hollando-Américaine de Navigation à vapeur) qui faisait le service des malles entre la Hollande et l'Amérique du Nord, et y prit une cabine pour une traversée de douze ou treize jours.

XXX

AU COURS DE L'EXISTENCE

VIE INTIME

UN jour de la dernière semaine d'août 1890, le docteur mettait pied à terre à New-York, après environ deux ans d'absence du continent américain, et prenait le train pour Montréal, Québec et l'île d'Orléans, pour revoir partout, amis, connaissances, et les membres de sa famille sur la terre ancestrale. Son retour fut, à droite et à gauche, l'occasion du plus cordial accueil.

Après cette période de démonstrations de bienvenue, il lui fallut songer à choisir un endroit où planter sa tente, l'endroit le plus propice à l'exercice de sa profession. Pendant quelque temps, il fut indécis entre Montréal et Saint-Paul, Minnesota, et finalement il opta pour cette dernière ville où il ouvrit son bureau dans le somptueux édifice de l'Assurance-vie *Germania*, à l'encoignure de la 5e rue et de la rue Minnesota.

La clientèle ne se fit pas attendre, ni le succès non plus.

Un jour, se sentant en moyens de prendre femme et de fonder une famille, il n'hésita pas à observer et interroger ses environnements. De la pensée à l'action,

ça n'était pas long avec le docteur. Tout bien calculé, il arrêta finalement son choix sur une jeune fille, originaire de son propre pays natal, de Saint-Laurent, île d'Orléans, paroisse située au sud de Saint-Pierre, paroisse de la même île.

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques notes explicatives sur cette rencontre.

En 1869-70, Antoine Plante, de Saint-Laurent, île d'Orléans, cultivateur, tombait gravement malade et, en dépit des multiples soins des médecins, succombait. Sa veuve, née Eudoxie Chabot, donnait le jour le 6 avril suivant (1870) à une fille qui, au baptême, reçut le nom d'Emma. Madame Plante vint vivre à Québec où elle demeura plusieurs années.

En 1884, Madame Vve Plante, avec sa fillette qui avait alors 14 ans, quittait Québec pour Winnipeg, alors que la capitale du Manitoba se débattait encore dans les suprêmes accès de fièvre de spéculations immobilières qui duraient depuis 1879-80.

Lorsque l'accalmie se fit au sein de la population manitobaine, Madame Plante et sa fille quittèrent Winnipeg et descendirent à Saint-Paul, pour s'y fixer définitivement.

Mlle Emma Plante était une bien jolie personne, à la taille, à la démarche et aux manières très distinguées. Fort agréable causeuse, elle avait bien mis à profit l'excellente éducation qu'elle avait reçue chez les Sœurs Françaises à Portage-du-Rat. Entre une personne de cette qualité, se distinguant par une extrême délicatesse de tempérament, et une nature élevée, mais vigoureusement tranchée de sentiments et d'opinions comme celle du docteur, de cet ensemble de contrastes devait naître

un sentiment plus puissant que la simple sympathie ; il naquit, en effet, et s'accrut au point qu'ils s'épousèrent. Le docteur avait alors trente-cinq ans, et Melle Emma Plante était dans son vingt-quatrième printemps.

Leur mariage fut aussi l'occasion d'un autre mariage, celui d'un docteur Joseph Leclerc, de Duluth, Minnesota, avec une Delle Adèle Fortier, de Québec, sa cousine germaine, dont il était le fiancé depuis deux ans. Avec la permission diocésaine, ce double mariage fut célébré par le Père Barbier, le dimanche, 8 juillet 1894, sur les 4 heures de l'après-midi, dans le grand salon de la résidence du docteur Canac-Marquis..

Parmi les témoignages d'estime et d'amitié, les félicitations et bons souhaits, dont le docteur fut l'objet, à la veille de son mariage, je crois à propos de mentionner le cadeau d'une aiguère et d'un plateau en argent, avec une très flatteuse adresse de la part des Forestiers Indépendants, de la *Twin City Lodge*, No 179, dont il avait été le " Noble Grand " quelque temps auparavant.

Le docteur et sa jeune femme partirent le jour même du mariage pour New-York où ils s'embarquèrent pour l'Europe. Après avoir visité la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, et avoir eu une audience de sa Sainteté, Léon XIII, le docteur et Madame Marquis revenaient en Amérique et réintégraient, le 1er septembre suivant, leur résidence à Saint-Paul, 351, rue Washington-nord.

Tous deux ne tardèrent pas à en faire les honneurs avec la plus charmante spontanéité, et comme gracieuseté, et comme largeur et cordialité. Bon sang ne peut mentir ; les qualités que l'on manifeste sont rarement acquises ; on les apporte, comme les défauts, à la nais-

sance, quitte à développer les unes et à brider les autres au cours de l'existence, suivant circonstances.

Aussi, la résidence du docteur et de Madame Canac-Marquis fut-elle recherchée par le meilleur monde. La colonie franco-américaine de Saint-Paul, Minneapolis et autres centres du Minnesota et du Dakota figurait toujours aux réceptions sociales, aux réunions de bienfaisance des deux jeunes époux : c'était tantôt une partie de cartes, euchre ou whist, tantôt une sauterie, tantôt un grand dîner en l'honneur de quelque visiteur de marque.

Voici les noms de quelques-uns des habitués ou des invités du docteur et de sa femme ; ils rappelleront à plusieurs des nôtres au Canada, des parents, des amis, des connaissances.

De Saint-Paul, Minnesota : — M. et Madame A. Dufresne, M. et Madame J. B. E. Robitaille, M. et Madame A. Marchand, M. et Madame A. Nelson, Melles Elmire et Régina Nelson, Melles Jeanne et Lillian de Saint-Aubin, M. et Madame Achille Michaud, M. E. Gréget, Melle Marie Gréget, Melle Marguerite Gravel, Melle Ida May Langevin, M. et Madame G. C. Futboye, M. et Madame Frank Philipps, Melle J. Philipps, M. et Madame P. A. Lavallée, Dr Hesselgrave, M. et Madame J. B. Labelle, Madame S. Coblentz (1), M. L. E. Charlebois, Melles Alice et Annie Vallée, M. et Madame A. P. Quesnel, M. L. P. Rochette, M. G. C. Godin, M. C. Z. Duplessis, Dr. Z. Rouleau, Dr. A. R. LeCavalier, Dr. C. I. Moret, Dr. de Martigny, Dr. et Madame Wattier.

(1) Artiste-peintre.

De Québec : — Melle Irma LeVasseur (1), M. René P. LeMay (2), Capt. Aimé Talbot (3), M. Théofred Hamel (4).

Cette union fut bénie par la naissance d'un garçon bien éveillé, le 21 novembre 1895 ; au baptême, l'enfant reçut les prénoms de Raoul-Ferdinand.

Un an après, un dimanche, 21 novembre 1896, pour célébrer le premier anniversaire de naissance de leur fils, le docteur et Madame Canac-Marquis donnaient, à leur résidence de la rue Washington, un dîner de vingt-et-un couverts. Les chambres de leur résidence étaient décorées de fleurs de toutes sortes, œillets, roses et chrysanthèmes. La salle à manger était embellie par une majestueuse pyramide de fruits et bonbons et une tapisserie de roses. Les cartes du menu étaient en bosselures dorées et portaient dans un angle, un portrait miniature du jeune Raoul-Ferdinand.

Les invités étaient : M. et Madame A. Dufresne, M. et Madame P. Lavallée, M. et Madame F. Philipps, Mesdemoiselles Alice et Annie Vallée, Ida-May Langevin, J. Philipps, Monsieur L. E. Charlebois, de Saint-Paul, Melle Irma LeVasseur, de Québec, Dr et Madame G. Watier, de Stillwater, Dr et Madame A. Lapierre et M. et Madame Joseph Canac-Marquis, de Minneapolis, Dr Gendron, de River Falls, Dr Carl Kaufmann, de Wahpeton, Dakota-nord.

D'autres faits cueillis au milieu d'un grand nombre,

(1) Alors étudiante en médecine à l'Université du Minnesota.

(2) Architecte. Fils aîné de feu Pamphile LeMay, poète distingué du Canada. décédé à Lotbinière.

(3) Du 9e Bataillon, Voltigeurs de Québec (carabiniers), décédé.

(4) négociant, décédé à Loretteville.

contribueront à donner au lecteur une idée de la large et luxueuse hospitalité qu'exerçaient le docteur et Madame Canac-Marquis durant leur séjour à Saint-Paul.

La naissance d'un fils avait été pour eux le sujet d'une grande joie qui s'était manifestée lors du premier anniversaire de naissance de l'enfant. Rien de surprenant si, au deuxième anniversaire d'âge du petit Raoul-Ferdinand, à l'inauguration de sa première culotte, comme le disait un journal, on célébra le fait avec une certaine solennité chez le docteur et sa femme ; c'était cette fois aussi un dimanche, mais le 20 novembre.

Il y eut grand dîner et, comme à l'ordinaire, la table des hôtes soutint la haute réputation qu'elle s'était déjà acquise. Les Malpecques et les différents services du menu furent abondamment arrosés des meilleurs crus de France : Chablis, Sauterne, Claret, Bourgogne mousseux, Champagne, puis punch au rhum, liqueurs fines, cigares, bref toute la série. Sous la serviette de chaque convive se trouvait un portrait du bambin, héros de la fête, qui semblait comprendre, sans pouvoir le définir, qu'il remplissait un rôle.

Les convives étaient le Dr et Madame Lapierre, de Minneapolis, le Dr et Madame Wattier, de Stillwater, le Dr Eugène Gendron, de River Falls, le Dr Philémon Roy, de Riche Prairie, le Dr Jules Gendron, de Center-ville, M. et Madame Paul Lavallée, M. et Madame Philipps, Madame Coblentz, Melles Irma LeVasseur, Annie Vallée, M. L. E. Charlebois, de Saint-Paul, et M. et Madame Joseph Canac-Marquis, de Minneapolis.

Les autres invités qui n'avaient pas pu se rendre à l'invitation, en reçurent des souvenirs sous la forme d'huîtres et autres objets. C'étaient le Dr et Madame

Réné, de West Superior, le Dr et Madame P. V. Laberge, de Grafton, Dakota-nord, le Dr et Madame Jos. E. Leclerc, de Lesueur, Minnesota, le Dr E. Charon, de Rice Lake, Wisconsin, le Dr Carl Kaufmann, de Wahpeton, Dakota-nord.

Après le dîner, musique au piano par Mesdames Wattier et Lapierre et Melle LeVasseur, et chant par plusieurs dames et messieurs au nombre des invités.

Sur les 10 heures, goûter aux huîtres avec un Moselle versé à profusion. Il n'y a pas à s'étonner si les Malpecques, les Bouctouches, les Caraket se font de plus en plus rares à Québec. Elles nous jouent le tour de se faire exporter à Augusta, dans le Maine, à Boston, dans le Massachusetts, à New-York, à Chicago, dans le Michigan, à Saint-Paul, dans le Minnesota ; on les retrouverait même à San Francisco, dans la Californie.

Dimanche, 27 janvier 1895, grande réception chez le docteur et Madame Canac-Marquis ; *Progressive Euchre*, musique, royal souper, et sauterie depuis minuit, au bénéfice d'une œuvre de charité. La liste des invités que l'on connaît déjà, s'était augmentée de M. et Madame Z. Quesnel, M. et Madame J. B. E. Robitaille, M. et Madame J. B. Labelle, Melle Ida-May Langevin, Messieurs Beaumont, Treat, René P. LeMay ; somme toute, plus de quarante personnes présentes.

Plus tard, à l'occasion d'une convention des Forestiers Catholiques à Saint-Paul, le docteur ne manqua pas de donner une réception princière à nombre de délégués parmi lesquels M. P. J. Montreuil, délégué de la Cour Déziel No 94, de Lévis. M. Montreuil s'exprima comme suit dans son rapport à la Cour Déziel. Après avoir rendu justice au magnifique banquet donné au

Commercial Club, de Saint-Paul, et fait un résumé du discours de près d'une heure, en langue française, prononcé par l'illustre archevêque de Saint-Paul, Mgr Ireland, M. Montreuil dit :

" Parmi les principaux compatriotes à qui j'ai eu
" le plaisir de presser la main, je mentionnerai l'Hon.
" juge Olivier, M. le Dr Canac-Marquis, MM. Michaud
" de l'importante maison Michaud & Frères, M. Char-
" bonneau, propriétaire de l'hôtel *Grand Central*, M.
" Rouleau, aussi propriétaire d'un hôtel de première
" classe, M. Philippe Bigué, surintendant de l'Hôtel de
" ville et du Palais de justice et foule d'autres.

" Le vendredi de la semaine de la convention, le
" Dr Canac-Marquis nous invitait gracieusement à
" dîner à sa somptueuse résidence en face du Parc Rice.
" J'ai eu le plaisir d'y rencontrer les Drs Z. Rouleau,
" A. E. Lecavalier, C. T. Ward, C. de Martigny, MM.
" G. P. Châteauevert, L. D. Rochette, Gitt. Godin, Capt.
" Aimé Talbot, C. Z. Duplessis, J. A. Taylor et Lecava-
" lier.

" Notre hôte nous reçut princièrement. Les invi-
" tés du célèbre Dr Canac-Marquis garderont un bon
" souvenir de sa franche et cordiale hospitalité. J'ai
" dit " célèbre " Dr Canac-Marquis, car notre distingué
" compatriote est l'un des médecins les plus en vue de
" l'Ouest. On vient le consulter de cinquante à cent
" milles à la ronde et il compte la plus haute société
" dans sa clientèle. En un mot, c'est l'un de nos plus
" distingués canadiens qui nous font le plus grand hon-
" neur de l'autre côté de la frontière."

Toujours à l'affût d'une courtoisie à faire, d'un service à rendre, d'un acte généreux à accomplir, le docteur

se faisait grande jouissance d'offrir l'hospitalité de sa maison à ses amis, ses compatriotes, aux membres de la profession médicale de passage à Saint-Paul. C'est ainsi qu'un jour il conviait à un grand dîner chez lui, en l'honneur du Dr Vowinkel, un des plus savants gynécologues de Berlin, les Drs Ohage, Shimoneck, Schweizer, Stamm, Nadeau, le Prof. Petit et M. Hamlin, du journal le *Pioneer Press*, de Saint-Paul.

A la suite de cette réception, le docteur Aurèle Nadeau adressait au docteur Marquis sa photographie avec les quelques lignes flatteuses qui suivent :

“ A mon distingué précepteur
Monsieur le Dr Canac-Marquis
Avec mes meilleurs souhaits

AURELE NADEAU.

Le docteur A. Nadeau est l'un des plus fervents et des plus sincères amis du docteur Marquis.

Si le docteur Marquis n'avait pas eu innée chez lui la vertu de l'hospitalité, il l'eut certes conquise au contact des attentions dont il fut régulièrement l'objet au cours de ses voyages, à l'étranger. Les sommités médicales non seulement lui faisaient fête mais aussi le recevaient à domicile et lui adressaient leurs photographies personnelles et celles de leurs familles. A Paris, il était devenu un des familiers de la loge du Dr Pean à l'opéra, où il était souventes fois invité à rencontrer le célèbre médecin, les membres de sa famille et des amis.

Grand admirateur des artistes, qu'ils fussent écrivains, acteurs, peintres ou virtuoses ; ayant sens et le

sentiment de la beauté dans toutes les sphères, il ne manquait pas d'aller leur souhaiter bienvenue, de se mettre à leur disposition et de leur être agréable de toutes manières. Naturellement, ces interprètes autorisés des arts se sentaient chez eux en sa compagnie, et l'en remerciant par des autographes le plus souvent accompagnés de leurs photographies.

C'est ainsi que le docteur recevait Ovide Musin, le célèbre violoniste, chaque fois qu'il faisait une visite à Saint-Paul, Minnesota ; de même que Frédéric de Belleville, A. L. Guilles, tenor, et bien d'autres.

D'aucuns de ces artistes lui adressaient de très-aimables lettres. En voici :

" Au Dr. F. P. Canac-Marquis

" Hommage à l'éminent docteur et
souvenir affectueux à l'ami."

" OVIDE MUSIN, 1893."

" Souvenir très-amical offert au Dr et
Madame Canac-Marquis en souvenir de la
charmante soirée passée dans leur *home* le
29 novembre 1894."

" LE TENOR A. L. GUILLES."

" To my dear friends Doctor and Mrs Canac-Marquis
" With best regards and gratified feelings
for their generous and kind hospitality
January 1897.

Affectionately

FREDERIC DE BELLEVILLE."

En mars 1896, Saint-Paul avait la visite de la célèbre cantatrice canadienne-française, Albani. La colonie canadienne-française de la ville lui fit gracieuse et cordiale réception à l'Hôtel Ryan. MM. F. Benoît et J. L. Cusson lui présentèrent une éloquente adresse de bienvenue et de félicitations avec un magnifique bouquet. Parmi les Canadiens-français qui se firent alors présenter à la diva, furent outre MM. Benoît et Cusson, MM. Désiré Michaud, Lafrance, Bigué, Lambert, Bazille, Dr Canac-Marquis, F. X. Gravel.

Le docteur avait déjà devancé cette réception en envoyant une corbeille de fleurs à la cantatrice. Ce qui valut à Madame Canac-Marquis la lettre autographe suivante de l'éminente artiste.

“ E. A. G.

SAINT-PAUL, ce 7 mars 1896.

CHÈRE MADAME MARQUIS,

Quoique j'aie eu le plaisir de voir Monsieur le Docteur Canac-Marquis ce matin, je tiens à vous remercier encore pour la belle corbeille de fleurs que vous m'avez envoyée ce matin et surtout pour votre aimable souvenir.

J'espère un de ces jours avoir le plaisir de faire votre connaissance. En attendant, je garderai un bien bon souvenir de mes compatriotes de Saint-Paul.

Meilleurs saluts et compliments bien distingués,

E. ALBANI-GYE

MADAME MARQUIS,

MONSIEUR LE DOCTEUR CANAC-MARQUIS,

Saint-Paul, Minn.

Ces quelques faits que j'ai cru devoir mentionner, au milieu d'une cinquantaine d'autres analogues, sont de nature à mettre en lumière, dans cette esquisse biographique, les traits dominants du caractère de celui qui en est l'objet.

D'autres faits viendront accentuer encore plus fortement les dits traits, mais les rassembler, pour en tirer des conclusions psychologiques, n'est pas toujours œuvre facile.

XXXI

Fin d'août 1897, le docteur et Madame Canac-Marquis, avec le petit Raoul, entreprirent un voyage au fameux Parc National américain de la Yellowstone, coin de terre aux aspects grandioses, mais effroyablement tourmenté, rempli de montagnes d'une stupéfiante hauteur, entrecoupé de gorges profondes, agrémenté de trombes ou gigantesques fusées d'eau bouillante et de vapeur, régulières quelques-unes, irrégulières les autres. Les routes du parc présentent souvent des côtes vertigineuses ici, ou côtoient là des précipices de mille et quinze cents pieds de profondeur en certains endroits.

Le docteur et sa femme avec leur bambin devaient aussi se rendre à Libey, dans le Montana et à Spokane dans le territoire de Washington. Ils devaient profiter de leur voyage pour faire un peu de chasse et de pêche dans les lacs et rivières et dans les forêts giboyeuses du pays qu'ils devaient visiter. Toutes ces excursions imposaient des trajets en *planche* et des courses à cheval, exploit qui ne pouvait gêner que le docteur, car Madame Canac-Marquis était excellente écuyère.

Ce voyage impliquait une absence de quatre ou cinq semaines ; mais il venait fort à propos pour le docteur qui avait absolument besoin de repos et de distractions.

L'arrivée au parc de la Yellowstone, à partir du terminus du chemin de fer, à Gardner City, se fait par une route tortueuse, tantôt droite, tantôt escarpée, de sept milles et demi et se termine par une énorme côte du haut de laquelle on aperçoit les Cascades Géantes d'eau bouillante, *Mammoth Hot Springs*, cette côte aboutissant à l'hôtel des Cascades, immense chalet Suisse aux vastes chambres, salles et couloirs.

Dans l'après-midi du 27 août, en causant à l'hôtel avec quelques touristes, le docteur offrit à quelques-uns d'entre eux de parier qu'il pourrait descendre prendre des aiglons à 1500 pieds de profondeur dans un nid sur un rocher effilé et pointu. Le docteur ne faisait là qu'une vantardise tout-à-fait gratuite, histoire de badiner en causant. On s'amusa tout de même de sa proposition.

Or, le soir, sur les 7.30 heures, il arriva qu'un M. William Hill, notable citoyen d'Ossawotomie, dans le Kansas, partit avec sa fille pour aller voir le *Red Rock* (Rocher Rouge) au pied d'un endroit nommé *Look-out* (Vigie), en face des *Mammoth Falls*, (la chute géante). Par malheur, tous deux s'écartèrent du bon sentier et s'aventurèrent à l'aveugle dans une direction tout-à-fait dangereuse.

Soudain, le terrain céda sous leurs pieds, et M. Hill dégringola vers ce qui lui sembla une mort inévitable. Il descendit ainsi jusqu'à une saillie de la gorge où il y avait à peine place pour un pied, au-dessus d'un précipice d'une profondeur d'au moins quatre cents pieds. Melle Hill resta sur le bord du terrain qui avait croulé, dans l'impossibilité absolue d'aller au secours de son père.

Dans sa chute, M. Hill rencontra un fragment de calcaire ou pierre à chaux. Tout étourdi qu'il se sentait,

il se cramponna à ce calcaire ; il était temps, car il continuait à descendre vers le précipice.

Sa fille retourna au pas de course à l'Hôtel et donna l'alarme. A ce moment-là, la nuit était venue, ce qui compliquait davantage la situation ; même s'il eut fait jour, l'entreprise d'un sauvetage eut encore été exposée à bien des risques.

Aux cris d'alarme de Melle Hill, le docteur et ses compagnons d'excursion de Saint-Paul, se mirent de suite à la recherche de M. Hill, avec l'aide d'un M. Almy, de l'armée américaine. Munis de cordes, ils arrivèrent en un instant à l'endroit de l'accident.

Le docteur se fit attacher solidement et, muni lui-même d'une corde, commanda à ses compagnons de sauvetage de le laisser glisser prudemment. Finalement, il arriva à M. Hill qui était resté cramponné à son calcaire, et à qui il fixa solidement la corde dont il s'était muni. Le docteur et M. Hill purent être ainsi remontés ensemble en lieu sûr.

Il va sans dire que M. Hill, un peu affaibli, fut chaleureusement félicité. Quant au docteur, à son retour, il eut une réception triomphale ; il avait couru un très-grand risque, mais il n'avait pas hésité devant le sauvetage à opérer. Madame Canac-Marquis, restée seule dans sa chambre, n'eut connaissance de l'exploit périlleux de son mari, que lorsqu'on le lui raconta.

N'est-ce pas là un trait de nature à faire connaître le tempérament d'un homme comme le docteur Canac-Marquis, chez qui impulsion et action se suivent immédiatement, sans tenir compte des risques, des difficultés, ou de ce qu'il en peut coûter, devant un service à rendre

Heureux dans sa profession, heureux dans sa vie

domestique, cependant, dans ce firmament d'une existence ensoleillée, un nuage, un double nuage devait apparaître à l'horizon, monter dans l'espace et venir planer sur sa famille.

Vers le 21 novembre 1898, Madame Canac-Marquis se mit aux préparatifs de la célébration du troisième anniversaire de la naissance du jeune Raoul-Ferdinand. Elle eut à faire des courses par une tempête de neige, prit du froid et dut garder la chambre, souffrant d'une attaque de pneumonie aigue. Le docteur, constatant immédiatement la gravité du cas, fit venir un confrère, le Dr Schweizer.

Le mal fit de tels progrès, que le docteur abandonna tout espoir de sauver la malade..

Le 28 novembre, dans la soirée, sentant la vie graduellement lui échapper, elle put communiquer à son mari certaines instructions concernant ses funérailles.

Quelques moments après, comme elle se plaignait d'une certaine douleur, son mari s'empressa de lui donner quelques soins. Malgré cela, quelques minutes avant minuit, elle rendait le dernier soupir.

La mort, en pleine jeunesse, de Madame Canac-Marquis, provoqua les plus vifs et les plus sincères regrets. C'était, de toutes façons, une bien bonne et charmante femme, distinguée de taille, de manières et de caractère ; causeuse pleine d'entrain, elle se faisait autant d'amis que de connaissances. On en eut la preuve dans l'affluence infinie de témoignages de sympathies qui, sous forme de prières, de messes et de fleurs, s'accumulèrent autour de sa couche funèbre.

Les obsèques eurent lieu jeudi, 1er décembre 1898, au milieu d'une foule considérable et d'un cortège im-

posant. Les porteurs de la dépouille mortelle furent le Docteur Jules Gendron, de Crookston, le Dr Wattier, de Stillwater, le Dr A. G. Gendron, de River Falls, le Dr G. A. Bender, MM. Charles Flint et Paul Lavallée, de Saint-Paul.

Le service funèbre fut célébré à l'église Saint-Louis, coin des rues Wabasha et Exchange, par le Rév. P. Gros, curé de l'église, avec diacre, sous-diacre et maître de cérémonies. Le célébrant, le P. Gros, qui avait bien connu la défunte, paraissait lui-même visiblement ému.

L'église, entièrement tendue de draperies de deuil, avait un aspect à la fois solennel et lugubre. Seule l'image du Christ avait été laissée visible. Le fait est que l'intérieur du temple n'avait pas été aussi drapé de noir depuis le service chanté au bénéfice de l'âme de Sadi Carnot, président de la république française en 1887, assassiné à Lyon en 1894.

Il y avait foule compacte à l'église.

A l'orgue, sous la direction tantôt de M. Emile Gréget, organiste, tantôt de Madame Hoffman, les chants de circonstance furent à la hauteur de la solennité.

L'inhumation des restes mortels de Madame Canac-Marquis se fit au cimetière du Calvaire.

Des amis de la famille firent des prouesses pour assister aux funérailles. Plusieurs entreprirent pour cela des trajets de plusieurs centaines de milles. L'un d'eux, M. L. E. Charlebois, était en promenade au Canada lorsqu'il apprit la mort de Madame Marquis. Il se mit de suite en route pour Saint-Paul, trajet de 1500 milles depuis son point de départ, et arriva à Saint-Paul, une demi-heure avant l'heure des funérailles, le jeudi, 1er décembre.

Feue Madame Canac-Marquis laissa deux sœurs à Saint-Paul, Mesdames A. Foussard et Frank Philipps, une à Saint-John, Dakota-nord, Madame F. Martineau qui assistait aux funérailles, une autre, religieuse à Portage-du-Rat, dans le Manitoba, trois frères, Joseph et Albert Plante, de Donseith, et Alfred Plante, de Saint-John, Dakota-nord, un cousin, le Dr Charles Lapierre, de Minneapolis, et nombre de parents à Québec et à l'île d'Orléans.

XXXII

MAIS, quelque robuste que l'on naisse, il est entendu que dès qu'on a vu le jour, l'existence impose un tribut qui finit, tôt ou tard, par détruire l'équilibre entre les forces physiques et la faculté de résistance. Tout organisme en mouvement s'use ; pour lui conserver ses fonctions devenues moins actives, il faut se retirer à la cantonade, prendre un repos au moins temporaire.

C'est ce qui arriva au docteur. L'exercice d'une rude profession à laquelle il se donnait tout entier, en y laissant graduellement beaucoup de lui-même, le deuil qui venait de le frapper d'aussi brusque façon, le climat du coin de l'Amérique où il s'était fixé, eurent finalement pour résultat d'altérer un peu sa santé.

Il songea donc un jour à émigrer vers un climat plus favorable, comme celui de la Californie du sud, avec un de ses amis, le docteur Philémon Roy.

Pour le docteur, comme je l'ai déjà dit, concevoir un plan et l'exécuter, c'était, c'est encore tout un.

Le 7 septembre 1900, les deux amis quittaient Saint-Paul, se mettaient en route pour la côte du Pacifique et s'installaient à San Francisco, pour y passer une saison d'hiver qui n'avait aucun point de ressemblance avec l'hiver de Saint-Paul et d'autres villes du septentrion.

A leur arrivée à San Francisco, tous deux descendirent au *Palace Hotel*. Un peu plus tard, le docteur Canac-Marquis louait une belle résidence, à l'encoignure de la rue Geary et de l'avenue Van Ness, et la faisait meubler à grands frais. Lui et le Dr Ph. Roy étaient déjà entrés dans l'organisme de la société San-franciscaine ; ils avaient été reçus membres d'honneur et choisis comme médecins d'une société de secours mutuels *La Gauloise*. Au mois de mai 1901, le docteur Canac-Marquis était appelé à l'important poste de chirurgien en chef de l'Hôpital Français de San-Francisco. Peu après, on lui confiait au même titre l'hôpital dit : *California Women's Hospital*.

La presse française et anglaise de la capitale de la Californie leur avait déjà fait l'accueil le plus flatteur comme le plus cordial, en leur souhaitant bienvenue.

Au fur et à mesure que la série de succès du docteur Canac-Marquis se continuait en médecine et en chirurgie, cet accueil sympathique prit la forme d'attentions gracieuses, de cadeaux de valeur, tous autant de témoignages de reconnaissance pour l'heureux traitement d'autant de cas jugés incurables, ou au moins très graves. C'est dans ce généreux esprit qu'un jour, un groupe de dames françaises de la belle capitale californienne, se forma, fit l'emplette d'une magnifique statue en bronze d'Apollon, de E. Picault, qui, tendant le bras gauche, de la main droite présentait une palme, celle de la gloire immortelle du mérite. Sur le piédestal il y avait deux écussons en cartouches. Sur le premier on lisait : *Immortalitas Gloria* ; et sur le second, *Pro merito* et, au-dessous de cet exergue, l'inscription dédicatoire voulue : *Au Dr F. P. Canac-Marquis*. — Témoignage de reconnaissance offert

par un groupe de dames, membres de la Société Française de Bienfaisance Mutuelle, San-Francisco, 30 septembre 1903.

Ce compliment bien flatteur mérite, comme bien d'autres, d'être mentionné, et celui qui en a été l'objet a le droit de s'en vanter, sans vanité. Et cette vanité, si elle existait, trouverait complète justification dans la satisfaction du devoir accompli, sentiment de toute honorabilité.

Sous l'influence du doux climat de San Francisco, le docteur ne tarda pas à regagner son ancienne vigueur, et son petit garçon, Raoul, qui avait atteint sa cinquième année, vigoureux et très intelligent, était le charme de sa vie.

Mais il semble statué dans l'existence de l'homme qu'un bonheur est escorté d'une épreuve, et que c'est là une loi inexorable. Au mois de février 1901, le petit Raoul tomba malade. En dépit des soins médicaux du père, et de l'incessante sollicitude pour ainsi dire maternelle de Madame Jeanne Broche, l'intendante de la maison du docteur, l'enfant succombait à une néphrite le 19 avril suivant, entre onze heures et minuit.

Dès que la nouvelle de ce deuxième deuil fut connue à Québec, Montréal, Saint-Paul, les sympathies de tous ces endroits et particulièrement de Québec arrivèrent au docteur ; ce qui eut pour effet de créer chez lui une diversion salutaire dans la bien sensible épreuve qui le frappait.

Resté seul de la famille qu'il avait fondée, il sentit finalement la cruelle amertume de la double désertion que la Providence lui avait infligée.

La clientèle se faisait de plus en plus nombreuse ;

avec ses services d'hôpitaux, elle accaparait sans relâche son attention et lui imposait de multiples courses.

Mais la Providence prépare et inspire toujours les destinées d'un homme et le met, à son insu, sur la route qu'il doit suivre, en face de ses nombreuses responsabilités domestiques et professionnelles. En 1900, il avait crut devoir offrir à une jeune femme, qui venait de perdre son mari qu'il avait connu dans sa pratique, de prendre soin de son petit garçon Raoul, de veiller à son éducation, et en même temps de se charger de l'administration de sa maison. La jeune femme portait le nom de Madame Jeanne Broche. Le docteur eut la chance que la jeune femme se trouva en position d'accepter son offre. Madame Jeanne Broche démontra qu'elle était merveilleuse intendante de la maison et, mieux encore, le petit Raoul trouva chez elle les attentions multiples et affectueuses d'une mère, surtout durant les deux mois de la maladie qui l'emporta.

Elle avait donc fini par commander la confiance plénière et l'estime profonde du docteur qui se prit finalement à considérer la situation à un point de vue plus grave, mais aussi plus pratique. Finalement, il ne put s'empêcher de reconnaître l'intervention de la Providence dans les événements récents de son existence et leur coïncidence.

L'administratrice de la maison était originaire de Thaon-les-Vosges, en France ; la date de sa naissance était le 14 juillet 1875. Elle était issue d'une ancienne famille d'Alsace, établie en France depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne en 1870-71. Parmi ses parents, elle comptait comme oncle un Monsieur Benjamin Lutringer, professeur à l'École Normale de Mirecourt,

un cousin, le Docteur Emile Lutringer et elle était nièce et cousine de plusieurs autres familles Lutringer.

Le docteur n'avait qu'à chaleureusement s'applaudir des qualités de premier ordre de sa directrice et gérante, de l'estime et de la haute considération qu'elle lui inspirait. Ses sentiments ne pouvaient s'arrêter au platonisme ; ils devinrent plus tendres, et l'idée se fixa dans son for intérieur que vraiment, il lui serait bien difficile de trouver meilleure épouse.

Ce fut tant et si bien que l'entente ne fut pas longue entre le docteur et l'intendante. Une suprême décision fut prise. Les fiancés vinrent passer quelque temps à Québec au château Frontenac, visitèrent famille, parents et amis du docteur dans l'ancienne capitale et à Sainte-Famille, île d'Orléans, repartirent pour New-Jersey où leur mariage fut célébré le 14 juillet 1904, puis se mirent en route pour l'Europe où le docteur fit la connaissance de la famille de sa deuxième femme.

Le docteur et Madame Jeanne Canac-Marquis revinrent à San Francisco reprendre leur demeure.

Depuis, ils sont revenus au Canada, en 1921, au retour d'un voyage de trois mois en Europe, et en 1922, à la saison du sucre d'érable ; le docteur voulait faire connaître à sa femme, la cabane à sucre, la *trempe*, les *pignoches* et *cornets* de sucre du pays, le sucre de sève ou sucre mou, industrie qui devrait se propager infiniment plus et être d'un rapport proportionnellement aussi considérable qu'en France, les vins de Bordeaux, de Bourgogne et de Champagne et dont les saisons ne sont que légèrement plus longues que celle de la sève érablière dans la province de Québec.

VI

XXXIII

LE DOCTEUR FERDINAND-PHILÉAS CANAC-MARQUIS
MÉDECIN-CHIRURGIEN, AUTEUR, PUBLICISTE

J'ABORDE l'ultime et principal chapitre de cette esquisse biographique.

Lorsque le Docteur revint aux États-Unis, de son premier voyage d'études en Europe, il avait singulièrement élargi et approfondi, comme science théorique et pratique et comme expérience, la somme déjà bien remarquable de ses études préliminaires en chirurgie et en gynécologie. Sans retard, il s'était mis successivement sous la direction et avait suivi la clinique de chirurgie de sommités comme, à Berlin, les docteurs Bergman, Olshausen, Martin, Sonnenberg, Weiss, et autres, ainsi que le laboratoire du célèbre Koch ; à Paris, les cliniques des docteurs Pean, Doyen, Doleris, Tuffer, Pozzi, Lucas Chaponnière, Ferrier, Hartman, Second, Guyon, Charcot, Pinard, etc. ; à Dresde, les cliniques du docteur Leopold ; à Leipzig, celles du docteur Zweifeld, et de plusieurs autres éminents professeurs à Vienne, Berne, Zurich, etc.

Ce premier voyage fut suivi de deux ou trois autres

en Europe, durant la décade de 1890 à 1900, et invariablement dans le but de se tenir pratiquement au courant des plus récentes méthodes, des derniers progrès survenus en médecine et plus particulièrement en chirurgie.

Quelle que soit la carrière qu'il suive, la profession qu'il embrasse, l'état qu'il adopte, le métier qu'il exerce, l'homme finalement et aujourd'hui surtout, s'y spécialise. Ces spécialités, n'étant autres choses que des variantes de telle profession, de tel état ou tel métier, s'affirment chez les individus, s'inspirent en les dominant de leur nature, de leur manière d'être : tempérament, facultés, ressources et milieux. Ainsi l'on peut fort bien être musicien, mais surtout virtuose sur tel ou tel instrument, ou encore complètement professeur émérite ou bien exclusivement harmoniste et compositeur ; on peut très-bien exercer comme médecin et chirurgien, mais en fin de compte l'un l'emporte sur l'autre ; on sera plutôt chirurgien que médecin *et vice versâ*, mais en tout métier ou toute profession, c'est l'artiste qui doit dominer et démontrer une supériorité.

Médecin, assurément, le docteur Canac-Marquis l'est, mais, avant tout, il est chirurgien. Dès même ses études au Collège Victoria à Montréal, il rechercha tous les cas où le scalpel, le bistouri devait entrer en action et demandait comme faveur de faire lui-même une opération, au lieu d'en être le simple témoin. Dès même le deuxième mois après son entrée au Collège Victoria, il s'était mis à la dissection, autrement dit à l'anatomie pratique. Quelque temps après, il devenait prosecteur ou préparateur des sujets pour les cours d'anatomie. Dans la salle de dissection, si quelqu'un voulait étudier

un point d'anatomie : — “ Demandez donc ça à Canac-Marquis, lui disait-on.” Son autorité commençait.

A cette époque, il y a quarante-trois ans aujourd'hui (1925), le futur médecin-chirurgien était dans la plénitude de sa vigueur et d'un aplomb imperturbable. Un jour, le docteur Hingston, l'un des éminents professeurs du Collège Victoria, se mit en frais d'établir un état comparatif de la force des Canadiens de toutes nationalités, afin de savoir si, depuis vingt ans, alors qu'il avait publié un rapport analogue, la force physique des Canadiens avait augmenté. Il y avait près de six cents élèves de toutes les universités qui essayèrent d'actionner un dynamomètre chez un professeur. Le futur médecin-chirurgien, F. P. Canac-Marquis, se soumit à l'épreuve, et, au suprême effort de ses poplités et jointures, qui s'en ressentirent plusieurs jours durant, réussit à damer le pion à tous les concurrents, en soulevant 875 livres, poids bien lourd, même pour un cheval, disons un Ardennais.

Ces faits servent à caractériser bien nettement le sujet de cette biographie. C'était au temps de ses études médicales. Déjà quelqu'un en science anatomique, il ne pouvait faire autrement qu'acquérir rapidement une étonnante dextérité en chirurgie. Avec les années, il devait en arriver à parfaire son habileté et assurer la sécurité de ses opérations. Et, c'est arrivé. Il est passé maître en chirurgie. Il n'est pas de partie ou de point de l'organisme humain, *intra et extra muros*, qu'il n'ait pas eu à traiter, avec succès chirurgicalement, y compris foule de cas que des médecins jouissant d'excellente réputation, refusaient d'opérer.

A l'époque où le docteur Canac-Marquis se mettait à la pratique, on redoutait beaucoup de tenter certaines

opérations. La chirurgie n'avait pas les audaces qu'elle a aujourd'hui, ni même les moyens perfectionnés, et les procédures hygiéniques. Cependant le docteur ne refusa jamais de faire une opération, et se tira toujours heureusement d'affaire. Naturellement, il eut à débiter par bien des cas que l'on considère aujourd'hui, au soleil du progrès, comme étant l'enfance de l'art, mais qui ne l'étaient pas dans le temps.

Et sa réputation fit grand circuit.

En toute justice, pour expliquer la rapidité de cette réputation et éviter toute lacune dans cette biographie, je crois devoir citer brièvement quelques cas d'opérations, surprenantes alors, mais exécutées par le docteur avec le dégagé élégant d'un vieux roué en chirurgie :

C'était en 1886, au début de sa profession à Anoka, Minnesota. Une dame, demeurant à Boston, souffrait depuis quatorze ans d'une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule à l'arrière du cou. Les médecins de Boston avaient refusé de tenter l'opération de la tumeur. De passage dans le Minnesota, on lui conseilla d'aller voir le docteur Canac-Marquis. Ce fut prompt comme action. Après en avoir constaté la nature, le docteur enleva prestement la tumeur. Aussi, Madame Downes, tel était le nom de l'opérée, fut une réclame vivante pour le chirurgien d'Anoka.

Au commencement de mars 1891, le docteur enlevait à une femme une tumeur du poids de 80 livres qu'il fit dégorger de trente-huit pintes de liquide. On peut se figurer le soulagement qu'éprouva la pauvre femme.

Quelque temps après, le docteur était appelé auprès d'une jeune fille venue au monde avec les deux pieds croches, tordus, qui la faisaient se mouvoir avec grandes

difficultés. J'ai pu voir par une photographie l'état d'infirmité de cette jeune fille, qui n'avait que huit ans. Par une double opération, le docteur rétablit promptement le jeu normal des articulations des deux pieds. Opération bien précieuse et d'une valeur incalculable pour cette jeune fille.

Au début d'une profession, c'étaient autant d'événements heureux. Aussi la réputation du docteur se répandit-elle par bonds.

Le docteur venait d'enlever un cancer à une lèvre d'un nommé Louis Ledoux, de Nêche, dans le Dakota, et l'opéré était en bonne voie de guérison, lorsqu'une femme souffrant d'une tumeur du poids de plus de quinze livres, lui fut amenée. Huit des principaux médecins de Saint-Paul avaient refusé de tenter une opération qu'ils considéraient comme dangereuse et même impraticable, et avaient condamné la femme comme incurable. Le docteur Canac-Marquis ne se laissa pas intimider par l'arrêt des médecins de Saint-Paul, et, avec la fermeté et la science qui le distinguaient, pratiqua l'opération et enleva la tumeur. Douze jours après, la patiente, guérie, pouvait sortir de l'hôpital.

Au cours du premier semestre de 1896, les docteurs Philemon Roy et Jules Gendron, se trouvant à Saint-Paul, eurent l'occasion d'assister à trois opérations chirurgicales du docteur Canac-Marquis à l'hôpital Saint-Joseph : un cas d'appendicite, un autre d'ovariotomie et l'ablation du lobe inférieur d'un poulmon. Cette dernière opération était la plus difficile des trois ; elle eut lieu le 2 mars. Les Drs Roy et Gendron purent en suivre toutes les phases, et voir, à travers l'ouverture pratiquée entre les côtes, les pulsations du cœur, les mouvements

du diaphragme, et ce qui restait du poumon jouer son rôle comme s'il eut été complet. Le patient, un nommé Jean Boyle, de Weaver Lake, rencontré peu de temps après, se portait à merveille, allait et venait dans sa chambre d'hôpital, et se préparait à aller rejoindre les siens, plein de force et de vitalité, surtout grâce à la science du chirurgien. Les Drs Roy et Gendron furent tout simplement émerveillés de la science, de l'adresse et de la sûreté de coup d'œil du Docteur Canac-Marquis. Inutile de dire qu'ils étaient en état d'apprécier le fait.

Une femme de 65 ans, demeurant aux environs de Saint-Paul, vint un jour consulter le docteur à propos d'une énorme tumeur ayant son siège dans le mésentère, replis du péritoine qui retient les intestins ensemble. L'opération, comme bien d'autres par le Docteur Canac-Marquis, eut un succès admirable, et la femme retourna chez elle délivrée de son parasite, et jouissant d'une bonne santé.

Au mois d'août 1897, le Dr. Canac-Marquis était à Stillwater, où il avait été appelé pour quelques opérations. Assisté du Dr. Watier et du Dr. G. E. Clark, du même endroit, il enlevait à une dame du nom de J. B. Northey, une tumeur fibreuse dont elle souffrait depuis plusieurs mois, à Madame Antoine Jubinaille, un cancer à un sein, et opérait pour une hernie, un jeune garçon du nom de Lloyd Beauvais.

Le 30 octobre 1896, un Canadien-Français du nom de Charles Primeau, de Saint-Paul-Ouest, travaillait sur une ferme de Marshall, Minnesota, lorsqu'un jour il se fit prendre le bras droit dans l'engrenage d'une machine à battre le grain. Le médecin de Marshall le prit de suite sous ses soins. Le brave fils d'Esculape traita le

blessé depuis le 30 octobre 1896 jusqu'au 22 janvier 1897. Le blessé ne pouvait plus ni manger ni dormir et était menacé d'un empoisonnement du sang. En apprenant cela, une de ses sœurs demeurant à Saint-Paul, le fit de suite venir auprès d'elle dans un hôpital et le plaça sous les soins du Dr. Canac-Marquis. Celui-ci, constatant que tout traitement était inutile, avertit le malade qu'il devait se faire couper le bras. Ce à quoi Primeau consentit, et l'opération, qui se fit sans difficulté, lui sauva la vie pour plusieurs années.

Encore une fois, la nomenclature de ces opérations peut fort bien ne pas paraître étonnantes aux yeux des chirurgiens d'aujourd'hui ; mais si l'on se reporte à l'époque où elles furent osées, au fait que le docteur en était à ses débuts dans la profession, et que dans nombre de cas les médecins les mieux cotés se montraient hostiles à une opération, force est de convenir que le docteur Canac-Marquis fit preuve d'intrépidité comme chirurgien, avec le succès qui, règle générale, favorise les audacieux, suivant l'axiome latin : *Audaces fortuna juvat* ..

XXXIV

Avec la réputation qu'il se faisait, sans annonce ni réclame, on ne sera pas surpris si le docteur Canac-Marquis avait presque tous les jours une opération, souvent très-grave, à exécuter. Impossible d'en citer davantage, car elles formeraient en peu de temps une forte brochure à elles seules.

Les succès que le Dr Canac-Marquis remportait à tout coup dans ses opérations chirurgicales, ne lui suscitèrent jamais une ombre d'envie chez ses confrères, dont les spécialités médicales étaient autres que celle de la chirurgie. Bien au contraire, nombre d'entre eux qui le voyaient à l'œuvre dans des cas des plus difficiles, ne pouvaient s'empêcher de chaleureusement le féliciter et s'incliner profondément devant sa haute science et sa remarquable habileté. Il se faisait ainsi dans la profession médicale autant d'amis que d'admirateurs. Le cas est assez rare et est bien digne d'être souligné, étant donné le fait que la première grande faiblesse de la pauvre nature humaine, après l'orgueil, est l'envie, qu'il n'est pas toujours facile de dénicher, se dissimulant comme elle le fait, sous la forme d'un désappointement, d'une prétendue injustice.

Tous les médecins qui connaissent bien le Docteur Canac-Marquis et ont eu l'occasion de le voir opérer,

déclarent sans conteste que sa méthode de chirurgie est personnelle et originale, qu'elle se distingue par des modifications et une simplicité de procédure qui font que, ce qui, de prime abord, paraît être en butte à des difficultés insurmontables, se fait graduellement opération tout simple entre ses mains ; et grâce à sa destérité, une opération ne dure que la moitié du temps ordinaire. Il est regrettable, disent-ils, qu'il n'ait pas écrit et publié plus de littérature chirurgicale. Ses techniques sont vraiment remarquables.

Choisi entre bien d'autres, comme médecin de plusieurs associations et institutions, à Saint-Paul, entr'autres du Corps des Pompiers de la ville, président d'honneur de la société *La Gauloise*, il lui en arriva autant à San Francisco où il avait déjà été appelé au poste de médecin en chef de l'Hôpital Français, et de l'Hôpital des Femmes de la ville. Sa réputation ne fit que se propager en Californie. Ce que confirme la lettre suivante, parmi bien d'autres :

SAN FRANCISCO, 10 mai 1925
4343, Balbeast.

CHER DR MARQUIS,

Depuis le mois de novembre, je souffre d'une irritation de la gorge, mais surtout à la langue. J'ai été partout. J'ai consulté beaucoup de docteurs, et, si une amélioration s'est produite, je souffre encore assez bien.

Dernièrement, au *Ferry*, un des agents au Southern Pacific Office me dit : " Allez donc voir le Dr. Marquis. *He is the smartest and the most clever doctor of the city* ".

Quelques jours après, le président du Club Ebell où je donne des leçons de français, me dit :

“ Pourquoi n’allez-vous pas consulter le Dr. Marquis.
He is a crack doctor?”

Maintenant, m’arrive une lettre du docteur Roger Glenard, de Paris, me disant : Allez consulter le Dr. Marquis qui demeure à San Francisco et dont la réputation est incontestée.

La voix du peuple est la voix de Dieu.

J’irai donc vous voir un de ces jours, cher docteur Marquis, et j’espère vous voir en bonne santé.

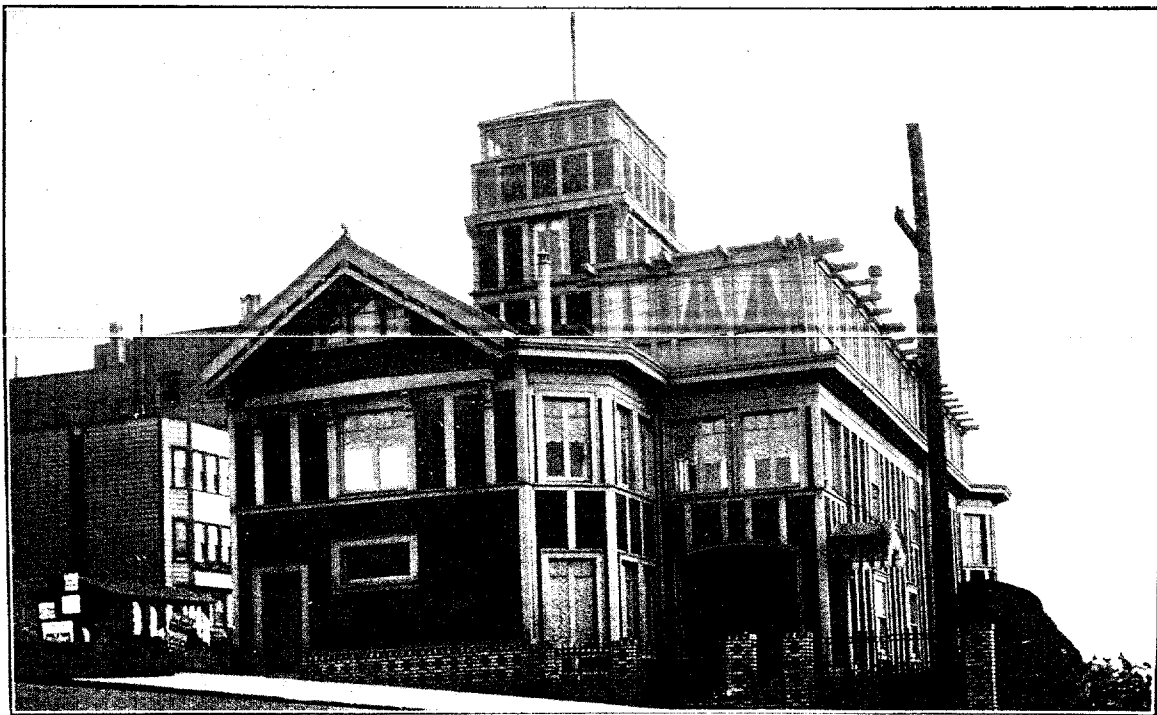
Votre bien sincère,

VIRGINIE RASKIN.

Ayant, en anglais et en français, la plume facile, de la verve, se sentant l’appui d’une science théorique et pratique, dans l’exubérance de son désir de rendre service, et à la profession et aux affligés, en faisant connaître ses méthodes, ses moyens et ses ressources, il devait un jour finir par se faire à la fois auteur et publiciste, et ça ne tarda pas.

Dès 1900, sous le titre de *Suture of the Liver*, il publiait en brochure une étude sur sa méthode de suture du foie, étude qui fut soumise au premier grand congrès des médecins de langue française du Canada à Trois-Rivières, fut publiée dans la *Presse Médicale*, de Paris, et subséquemment reproduite dans des revues médicales américaines et enfin dans les publications de Legars et Schwartz.

En 1902, autre brochure, ornée d’illustrations, du Dr Canac-Marquis, sous le titre de *Technique of cholecystotomy, and a new method of abdominal suturing*, ou description technique de la cystotomie, opération de la vésicule biliaire, et nouvelle méthode de sutures abdominales.



VILLA JEANNE

résidence du Docteur et de Madame Canac-Marquis, donnant sur une belle vue maritime sur la " Russian Hall ",
à San Francisco, Californie.

L'année 1903 vit apparaître imprimé, un travail, avec vignettes, du Dr Canac-Marquis, sous le titre de *A few practical points in the technic of nephrorraphy and herniotomy, and a new modification of Alexander's operation*. Il exposait sa propre méthode d'opérer dans les affections des reins, et dans les cas d'hernies. Il débute dans cette brochure par ce petit exorde :

“ En présentant ce travail à la profession médicale, je désire tout simplement attirer l'attention sur quelques menus détails qui ont été couronnés de résultats infiniment plus heureux que tous ceux que j'avais obtenus auparavant.

“ En consultant le carnet des cas que j'ai eus sous traitement, j'ai constaté que la méthode en vogue avant 1890, suivant laquelle je fis plusieurs opérations, n'est pas comparable comme résultats pratiques, rapidité de rétablissement et permanence de guérison, dans tous les cas, au nombre de 291, que j'ai traités depuis, d'après la méthode que j'ai cru devoir adopter et dont je donne une description technique dans cette brochure.”

De plus, il apporta une modification à la technique de l'opération d'Alexander.

Entre temps, des revues américaines publiaient des articles du Dr Canac-Marquis, toujours traitant d'un problème de chirurgie, avant, pendant et après une opération. *

* Note.—Le fait est que les études et méthodes techniques du docteur Canac-Marquis lui ont valu des centaines de lettres d'approbation, de félicitations de la part de sommités médicales des deux hémisphères. Dans cette simple note se trouvent condensés et la valeur de ces techniques et le mérite de leur auteur.

Ainsi, dans le numéro 8, août 1924, page 282, de la Revue médico-pharmaceutique de New-York, le *Critic and Guide*, dont l'éditeur est le Dr Wm. J. Robinson, le Dr Canac-Marquis répondait vigoureusement à un article publié dans la revue sous le titre de *Visit to the Inferno*, dans lequel l'auteur disait : " Et je pensais que les médecins feraient bien mieux, si, au lieu d'inventer de nouvelles méthodes d'opération, de faire de la science technique, d'inventer des instruments de chirurgie, ils consacraient quelques mois, quelques années, tout le temps qu'il faudrait, à la recherche active des moyens à prendre pour promptement soulager et même prévenir les troubles inhérents à une opération."

La réponse du docteur dans laquelle il exposa scientifiquement, par le menu détail, les soins dont il entourait un futur opéré avant, pendant et après l'opération, mit fin à la polémique, et le Dr s'en tira avec une cocarde de plus à sa coiffure.

L'exposé de sa méthode et les raisons qui en faisaient la force et sa justification, furent toute une leçon pour quelques-uns et une révélation pour bien d'autres.

La dernière étude du docteur Canac-Marquis parut en 1922, imprimée en deux langues, en français et en anglais, sous le titre de : " Contributions à la Technique chirurgicale (*Contributions to Surgical Technique*), brochure de 24 pages et de 25 gravures qui, comme les gravures de toutes ses études, facilitent grandement l'intelligence du texte, et chez les étudiants et chez les gens non prévenus.

En somme, l'auteur, dans ce travail, s'occupe particulièrement de l'opération de l'appendicite et des suites

de cette opération ; puis des mesures à prendre dans le cas de certaines opérations vaginales.

A propos de cette étude, le docteur G. Jeanneney de Bordeaux, publiait dans un journal, l'entrefilet suivant sous le titre de l'une des publications de l'auteur, *Contributions to Surgical Technique* :

“ Contributions à la technique chirurgicale, par le docteur F. P. Canac-Marquis, ancien chirurgien en chef de l'Hôpital français de San Francisco.

“ Ce distingué chirurgien qu'est le Docteur Canac-Marquis, donne dans un opuscule de 24 pages avec gravures à l'appui, des détails de technique opératoire très intéressants — parce que souvent on n'y a pas pensé.

“ Il démontre tout d'abord comment on peut obvier aux trois causes principales qui provoquent les douleurs qui suivent l'appendicestomie : 1° par la ligature de l'appendice ; 2° par l'invagination de l'intestin sous le meso-appendice ; 3° en clôturant la valvule ilio-sécale avant de faire les sutures.

“ Ensuite, il démontre en huit figures, comment le chirurgien doit clôturer une paroi abdominale.

“ La technique de la suspension de l'utérus, tout en enlevant le pus et en ménageant les ovaires dans une salpyngectomie, est très-originale. L'hystérectomie vaginale, avec cinq gravures, publiée dernièrement, dans le Bulletin de la Société d'Obstétrique et Gynécologie, de Paris, est très bien expliquée. Tout chirurgien devrait se procurer ce petit exposé pratique et facile d'application.”

Le dernier travail du docteur Canac-Marquis a toujours trait à sa science de prédilection, la chirurgie.

Cet écrit de quelques pages, orné d'une gravure explicative, porte le titre de *Rapports de l'opération faite sur trois sœurs dans l'espace de huit jours et quelques considérations sur le traitement avant, durant et après mes opérations*. — Signature de l'auteur. — Réimpression de l'*Indépendance Médicale*, Montréal, 1925.

Le Docteur, outre ces publications, a fait et fait encore l'article de revue. Le *Journal of the American Medical Association* a déjà publié ses méthodes d'opérations chirurgicales. La *Presse Médicale*, de Paris, dirigée et rédigée par les professeurs les plus éminents de la Ville-Lumière, a reproduit plusieurs de ses articles touchant la médecine opératoire. Le *Traité de chirurgie de Legars* et le *Traité des maladies du Foie*, de Schwartz, citent au long ses formules et les recommandent hautement.

Lorsque le docteur donna sa démission de chirurgien-chef de l'Hôpital français de San Francisco, pour s'occuper exclusivement de sa clientèle, un journal français lui dédia les lignes suivantes :

“ S'il est un homme dont le nom soit pour jamais attaché au développement et au succès de l'Hôpital Français de San Francisco, c'est assurément le Dr F.-P. Canac-Marquis.

“ Jusqu'au jour où il démissionna, pour se consacrer à sa clientèle privée, en 1904, le Dr Marquis fut considéré comme l'un des médecins les plus heureux et les plus énergiques parmi ceux qui détinrent le titre de chirurgien-chef de cette institution ; et plusieurs des améliorations qui ont placé l'établissement au premier rang dans son genre, sont dues à son initiative.

“ Attiré, dès sa prime jeunesse, vers les études médicales et chirurgicales par une sorte de vocation irrésistible, il s’y plongea corps et âme.

“ Il entra au Collège Médical de Montréal, Canada, et se livra à un travail acharné dans tout ce qui concerne l’art du médecin. Il conquiert tous ses diplômes avec tous les honneurs, et quand il quitta le Collège, il emporta l’estime et les vœux de tous ceux qui, ayant surveillé ses travaux, en avaient conclu pour lui un brillant avenir.

“ De Montréal il se rendit à Paris où il compléta ses études médicales par une pratique assidue dans les plus fameuses cliniques de la capitale française.

“ Il s’installa ensuite à Saint-Paul, Minnesota. En 1900, il se dirigea vers le sud-ouest du continent et se fixa à San Francisco où, de suite, il fut appelé à remplir les fonctions de chirurgien-chef de l’Hôpital Français, fonctions qu’il exerça pendant quatre ans.

“ Cette courte période de pratique à l’hôpital servit à établir dans la grande ville Californienne sa réputation de chirurgien habile, consciencieux, et, qui plus est, invariablement heureux dans ses opérations.

“ S’intéressant à toutes les affaires de la colonie française, le docteur Marquis est très écouté dans le vaste cercle d’amis et de connaissances qu’il a su se créer par sa promptitude à répondre aux appels de ses compatriotes, en toute circonstance.”

Bref, je le savais depuis longtemps. Mon brave ami le docteur Canac-Marquis s’était créé une bien flatteuse position dans le monde médical. Il était partout tenu — il l’est toujours et pour longtemps encore — comme l’un des plus habiles chirurgiens de la côte du

Pacifique. Il y a quelques années, les journaux californiens confirmaient cordialement le fait, et l'un d'eux, le *Republican* d'Ukiah, en date du 10 août 1900, n'hésitait pas à proclamer le docteur Canac-Marquis *as one of the most successful surgeons in the world* (l'un des plus heureux chirurgiens du monde entier).

Ces témoignages, je les cite avec d'autant plus de satisfaction, qu'ils corroborent pleinement ce que jusqu'ici j'ai pu dire d'élogieux du docteur, et que l'on pourrait peut-être attribuer à quelque partialité sentimentale, plutôt qu'à une appréciation juste et exacte d'un vrai mérite.

VII

ÉPILOGUE

XXXV

JE mets le point final à cette biographie. Les chapitres en sont plus ou moins développés. J'ai essayé de leur donner une division et une suite aussi rationnelle que possible. Celui qui met en lumière le docteur comme correspondant se trouve être le plus étendu de toute la série. L'écourter plus que je ne l'ai fait, m'eût empêché de mettre le docteur en exact relief comme observateur et correspondant, tout-à-fait impromptu. De plus, j'ai voulu garder au chapitre l'intérêt géographique et historique qui s'en dégage. Le lecteur y rafraîchira plus d'une des leçons balbutiées sur les bancs d'école, y apprendra peut-être bien des faits que l'on ne trouve pas dans les traités d'histoire des maisons d'éducation et probablement y rafraîchira des souvenirs exclusivement personnels.

A l'heure où j'écris ces dernières lignes, le docteur Canac-Marquis est dans la 67^e année de son existence, depuis dimanche, 16 août 1925. Dans sa charpente qui reflète tous les indices d'une forte vitalité, il devrait, sans illusion, pouvoir compter encore sur près de quatre lustres.

Une carrière aussi utile, aussi précieuse que la sienne pour la science et l'humanité, ne doit baisser pavillon que devant la plus extrême vieillesse, à l'âge des patriarches des temps bibliques.

Doué, ce qui n'arrive pas à tout le monde, d'un vif sentiment de l'art, s'il a eu jusqu'ici grand succès en médecine et chirurgie, c'est qu'avec sa science il y a mis de l'art : tel est le secret du succès en toute profession, en tout métier. Il a mis du coup d'œil et de l'art dans le choix de sa résidence qui, en pleine circonférence urbaine, occupe un site confortable, sur les bords d'un petit lac. Sa résidence commandant une des plus belles vues marines de San Francisco. Cette résidence, somptueuse et d'apparence et d'intérieur, porte le nom de *Villa Jeanne*, prénom de sa deuxième épouse. Au point de vue de l'art, Madame Jeanne Canac-Marquis s'est distinguée à côté de son mari ; dans l'ameublement du haut en bas du logis ; sous sa direction et son inspiration, ce n'est qu'harmonie merveilleuse de couleurs, de formes et de style, ainsi que dans l'ornementation des pièces. Tout y est conforme aux traditions françaises ; c'est au point que les personnes qui se trouvent à visiter la maison, en sont frappées et, dans leur admiration, souvent disent au docteur et à Madame Jeanne que leur résidence, du faite au soubassement, est une reproduction classique de l'art français dans ce qu'il a de plus pur et qu'elle est unique dans son genre à San Francisco.

D'une des fenêtres de la magnifique *Villa Jeanne* qui, de son site élevé, domine la gracieuse baie de San Francisco, en contemplant le charmant paysage californien, chaud, ensoleillé, parfumé, qui encadre la *Golden Gate*, mon vieil ami doit parfois se retracer dans les sinus et

cosinus de sa masse cérébrale, la série des randonnées et de leurs étapes, qu'il a exécutées depuis l'école de la paroisse ancestrale de Sainte-Famille, île d'Orléans, et, en fin de compte, éprouver une bien vive et profonde satisfaction, celle qui jaillit des hautes et puissantes natures, reflet de services rendus avec le plus grand désintéressement, du devoir généreusement rempli envers les siens, ses proches, les malheureux et déshérités de ce monde.

A l'aide d'une documentation que je dois en bonne partie au Révérend Père V. Charland, auteur du magnifique *Dictionnaire généalogique de la Famille Canac-Marquis et des Familles Alliées* (1918), et, pour le reste, à des souvenirs personnels, je me suis fait un devoir d'écrire cette biographie, la publier, et de mettre ainsi en plein relief, en la donnant comme exemple, une notabilité de la race française du Canada, qui ferait grand honneur à toute autre race, et dont la lignée ancestrale est originaire de Lacauene, dans le Tarn.

De ce fait même, j'honore la famille entière des Canac-Marquis dont je me flatte d'avoir eu jusqu'ici et de conserver encore l'estime et la considération, que je retrouve, d'ailleurs, à chaque instant depuis plus d'un demi-siècle dans l'inaltérable et fidèle amitié d'un des plus distingués de ses membres, le sujet de cette biographie, amitié que, du reste, je lui rends pleine mesure.

N. LEVASSEUR.

TABLE

I

DÉDICACE

PAGES

3

II

L'ANCÊTRE

Famille Canac-Marquis, originaire de Lacaune, diocèse de Castres, Languedoc. — Arrivée de l'ancêtre, Marc-Antoine Cannac-Marquis en 1685. — Soldat au régiment Des-Méloises. — Envoyé à Sainte-Famille, île d'Orléans, sur la ferme de Marc Bériaud. — Actif, obligeant, devient fils adoptif de la famille Bériaud. — Seul héritier des biens de Bériaud à sa mort. — Jeanne Nourrit, épouse de Marc-Antoine en 1688. — Nombreuse famille.

9

III

DÉBUTS

Ferdinand-Philéas Canac-Marquis, sujet de cette biographie. — Né le 16 août 1858, du mariage de François Canac-Marquis et de Sophie Bilodeau. — Excellent élève

à l'école paroissiale. — Vint à Québec. — Trouve emploi maison Z. Pâquet. — Bon commis. — Membre de la Société musicale Sainte-Cécile avec ses frères Frédéric, Louis et Joseph. — Suit cours à l'École Normale de Québec. — Décide d'étudier la médecine. — Est admis à l'étude de la médecine au Collège Victoria, Montréal. — Étudie quatre ans durant. — Remporte avec éclat le diplôme de médecin. — Va se fixer à Anoka, Minnesota. — Y pratique 32 mois. — Part pour l'Europe pour compléter ses études et apprendre les langues ayant forcément cours aux États-Unis.....	19
---	----

IV

CORRESPONDANT

A son arrivée en Europe, se fait correspondant de journaux américains et franco-canadiens. — Première lettre, de Berlin, le 8 sept. 1889, à l' <i>Événement</i> , de Québec. — Concerts. — Le grand violoniste Joachim. — Berlin, boîte à musique, tout le monde connaît le solfège. — Visite du Czar Nicolas ; revue militaire ; banquet ; toast au Czar ; réponse du Czar en français ; indignation teutonne.....	27
---	----

V

Printemps et été de 1889. — Voyage circulaire du docteur en France, Belgique, Hollande, Italie et Allemagne, avec M. Louis Dufresne, de Québec. — Rencontre de M. Alex. Gilbert, de Québec, à Liège. — Discipline militaire à Berlin. — Potsdam et Versailles. — Van Bulow, pianiste.....	33
---	----

VI

Noël et le 31 décembre à Berlin. — Réception du

Kaiser le 1er janvier 1890. — Mort et funérailles de l'impératrice douairière Augusta. — Le <i>Fast-nacht</i> ou le mardi-gras à Berlin. — La gaieté allemande. — Manie du Kaiser pour les parades militaires. — Il n'aime pas les badinages. — Le duel chez les étudiants.....	40
---	----

VII

Départ de Berlin. — Wittenberg ; séminaire et maison de Luther. — Leipzig. — Leibnitz. — Le théâtre et l'université. — Monuments de Guillaume 1er, du roi Albert, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, époux de la reine Victoria d'Angleterre. — Le 71e anniversaire de naissance du roi Albert, célébré le 22 avril 1890. — Le restaurant en Allemagne. — Ancien cloître devenu auberge et baptisé le <i>Thuringer-Hof</i>	58
---	----

VIII

De Leipzig à Dresde. — En route. — Sur l'Elbe. — Le château de Pillnitz. — Celui de Wesenstein. — Le Winterberg. — Ascension. — Arrivée à Prague. — Description. — Le Kradschen, palais. — La cathédrale. — La Teyen-Kirche. — Monument de Tycho-Brahé. — Les églises de Saint-Nicolas, des Jésuites, de Saint-Wenceslas, du monastère des Prémontrés, de Saint-Vit, église métropolitaine de Prague. — La Josephstadt ou quartier juif. — Le pont Charles. — Palais et monuments. — La Tour de la Faim.....	64
--	----

IX

A Vienne. — Une idylle. — Vienne, décalque de Paris. — Le Ring. — La cathédrale de Saint-Étienne. — Le prince Eugène. — La Tour des Païens. — L'église des Augustins, et celle des Capucins avec le caveau im-	
--	--

périal. — Le château impérial, tour du château. — Le Trésor impérial. — Le célèbre " Florentin ". — Reliques du saint Empire. — Théâtres. — Le parlement. — La galerie Lichtenstein. — Le Prater. — Le cocher de Vienne. — L'impératrice d'Autriche. — Dans la haute société. — L'interdit. — Les châteaux Schoenbrunn et Ober-Weit.....	75
--	----

X

De Vienne à Munich. — La ville de Marhbach. — Montagne et pèlerinage de Maria Zarfel. — L'abbaye de Melk. — Munich et le catholicisme. — Les châteaux de Schœnbrunn et Ober-St-Veit. — Monuments, théâtres, musées. — Le <i>Glas-Palatz</i> . — Exposition de fleurs. — La Bavaria. — La Hofbrauenhaus. — La fonderie Muller. — Buffalo Bill et Texas Jack. — Deux grands cimetières. — Protection contre l'inhumation de vivants.....	89
--	----

XI

De Munich à Zurich. — Dans les Alpes. — Le lac Constance. — La Limmat. — Zurich. — Bibliothèque et raretés. — L'Hôtel de ville. — La Tonhalle. — Maisons de charité, d'enseignement, musées, boulevards. — Le Katz. — Le Zurichberg et Louisa Walzer. — <i>Alpenzellerfladen</i> et <i>Maienfelderwein</i> . — Panorama du Zurichberg. — Scène au crépuscule ; l'Angelus, le son du cor, coucher de soleil.....	96
---	----

XII

De Zurich à Lucerne. — La rivière Reuss. — Lucerne. — Le Lion, monument. — Les monts Rigi et Pilati. — Spectacle du soleil, au lever et au coucher.....	103
---	-----

XIII

PAGES

Berne. — La rivière Aar. — Fontaines, statues, l'Ogre. — L'ours. — Fontaine de l'ours. — La Tour de l'Horloge. — La cathédrale. — Le Alpghuhen ou feu des Alpes. — Musée d'Histoire Naturelle. — Le Palais Fédéral. — Élégentes promenades et constructions. — Quelques mots à propos de Québec..... 110

XIV

De Berne à Milan. — Chapelle de Guillaume Tell. — Rampes et tunnels. — Le Saint-Gothard. — Nature tourmentée, indescriptible. — Les lacs Lugano, Como et Majeur. — Beauté de l'Italie. — Le Lac Como. — Milan. — La cathédrale. — La cène, fresque de Vinci. — Églises. — Le palais Brera. — La bibliothèque. — L'arène. — Le nouveau cimetière. — Crémation. — Le palais royal. — La Scala..... 115

XV

De Milan à Vérone. — En route. — Bergame, le lac de la Garde, Sonato, Solferino, Peschiera. — L'Arène. — Les Scaligers. — Le lion de Saint-Marc. — Le Christ et la Vierge aux Sept Douleurs. — Le palais Guisti. — De Vérone à Vénise. — Vénise, description. — La place Saint-Marc. — Les Procuraties. — La basilique de Saint-Marc. — Le palais des Doges. — Les Plombs, les Puits, le Pont des Soupîrs. — La Tour de l'Horloge. — La cloche de Saint-Marc. — L'Académie des Beaux-Arts. — Promenade en gondole. — La place Saint-Marc, musique, pigeons, colombes. — L'Hôtel de la Lune, souvenirs historiques. — Une sérénade..... 121

XVI

De Venise à Bologne. — Bologne et son saucisson. —

Ville à douze portes. — Physionomie claustrale. — Églises San Domenico et San Stefano. — Tour des Asinelli. — Cloche de la Tour. — La tour penchée de Carisenda. — Académie des Beaux-Arts. — La Sainte-Cécile de Raphael. — La maison de Rossini.....	132
--	-----

XVII

De Bologne à Florence. — A travers les Apennins, tunnels et viaducs. — Florence. — Famille des Médicis. — Le Dôme. — L'église du Dôme. — L'église de <i>Santa-Maria del Fiore</i> et sa coupole. — Le campanile du Dôme. — Le Baptistère. — L'église de Santa Cruce. — L'église de San Lorenzo. — Tombeau des Médicis, magnifiques statues. — Le palais d'Uffizi ; le palais Pelti. — Les cassines sur l'Arno. — Maisons de Michel-Ange, du Dante, de Machiavel, de Galilée. — Musique d'église pas fameuse. Comparativement les chorales de Québec, sont des bijoux.....	136
---	-----

XVIII

De Florence à Rome. — Premières impressions de Rome. — Audience d'un caractère plutôt particulier de Léon XIII. — Impressions du successeur de Saint-Pierre. — État de santé de Léon XIII. — Rencontre de Mgr Labelle. — Une lettre de Mgr Labelle au journal <i>l'Italie</i> . — Le séminaire canadien.....	143
--	-----

XIX

Naples, site magnifique, baie incomparable. — Ne pas l'examiner ailleurs : rues étroites, empierrées ou pavées de brique, tortueuses ; maisons hautes, étroites, à toitures plates, avec multitude de balcons ; cochers grossiers, insolents, guides et mendiants tous escrocs. — Peu d'édifices notables ; ville pauvre en œuvres d'art, excepté en

collections archéologiques. — Excursion au Vésuve par un funiculaire. — Visite à Pompéi. — A fréquenter généralement en Italie, les hôtels français, anglais, allemands, mais non les hôtels italiens..... 150

XX

A Pise. — Ville bien bâtie ; Physionomie vieillotte. — La cathédrale. — Le Baptistère. — La Tour Penchée. — Le Campo Santo. — De Pise à Gênes, principal port d'Italie. — Gênes. — Nombre d'Allemands dans la population. — Aspect agréable de la ville et du port, mais rues étroites, irrégulières, tristes, pavées de tuiles ou de pierre de taille. Peu de monuments remarquables. — Mauvais goût dans l'ornementation des édifices, notamment des églises de San Ambrosio, San Lorenzo et Santa Annunziata. A mentionner le palais Balbi, la place de l'Acqua Verde, la statue de Christophe Colomb, le Campo Santo avec le monument du prophète Ézéchiél. — Respect universel des défunts..... 155

XXI

Turin, ville genre américain. — Maisons et logis modernes. — Le Palais Madame. — La chapelle du Saint-Suaire. — Galerie de peintures. — Musée royal des armures, musée d'antiquités égyptiennes. — San Remo. — Monte-Carlo. — Le Casino, son jardin. — Spectacle de la roulette. — Site de Monaco. — La grande promenade. — Nice, ville très agréable et salubre, portant ceinture de villas, jardins, vignobles. — On y voit les maisons de Massena et de Garibaldi et où moururent Paganini et Halevy. — Trajet de Nice à Marseille, de Marseille à Cette, et de Cette à Carcassonne, ville aux vieilles fortifications datant du 5e au 14e siècle. — La Porte Narbonnaise. — Un puits légendaire. — Castelnaudray. — Dans le diocèse de Castres. — A Lacauene..... 160

XXII

PAGES

De Lacaune à Toulouse. — Ville aux rues étroites et tortueuses. — Maisons de brique sans caractère. — Fête de la Pentecôte. — Belle musique religieuse aux églises de Saint-Sernin et de Saint-Étienne. — Exposition de reliques à Saint-Sernin. — Procession des reliques dans l'église et non au dehors ; raison. — Musée. — Académie de Jeux Floraux. — Monuments. — Visite à Lourdes ; affluence de pèlerins. — Hôtels remplis, mais meilleur service qu'à Sainte-Anne de Beaupré ; démonstrations religieuses de grand effet. — Visite à Pau ; séduisant climat ; rendez-vous d'hiver de touristes en général, de santé faible ou convalescents. — Patrie de Henri IV, assassiné par Ravailhac ; l'assassin écartelé. — Château de Henri IV. — Histoire de la naissance du Béarnais. — Jeanne d'Albret, sa mère. — L'église Saint-Martin. — La Place Royale..... 167

XXIII

Bayonne, ville forte. — Population cosmopolite, plutôt latine. — La cathédrale. — De Bayonne à Biarritz, place de bains à la mode ; rendez-vous de titrés, chevaliers, commandeurs et capitalistes bedonnant. — Vaste casino. — Le promontoire Atalaya ou Tour du Guet. — Le Port-Vieux, bassin favorable au bain..... 174

XXIV

De Biarritz à Bordeaux. — Le Grand Théâtre. — Ruines romaines. — Le Palais Gallien. — Édifice remarquables : la cathédrale de Saint-André, l'église Sainte-Croix, la plus ancienne de Bordeaux, et celle de Saint-Michel. — Propriété étrange du sol de la cathédrale : les cadavres s'y conservent intacts depuis des siècles ; examen d'un très grand nombre de cadavres et vérification du fait par le docteur ; cadavres ainsi conservés de tous

	PAGES
les Âges, depuis 18 mois jusqu'à 100 ans. — Docks de Bordeaux.....	176

XXV

Retour à Paris, *chez-nous*. — Fête des Fleurs. — Courses du Grand Prix. — Revue militaire du 14 juillet ; féérique illumination le même soir. — Obligeance de M. Gustave Drolet. — Une séance de la chambre des députés. — Visite à Rouen. — En Normandie, pays des aïeux. — Rouen, ville aux vieilles rues, bien rajeunie en 1890. — La cathédrale de Notre-Dame. — Églises de Saint-Ouen et Saint-Maclou. — Le Palais de justice. — La Tour de l'Horloge. — La cloche du couvre-feu. — Statue de Jeanne d'Arc. — La Place de la Pucelle, endroit de son martyre. — Maison de Pierre et Thomas Corneille. — La rue Eau-de-Robec. — Musées d'Histoire Naturelle et d'Antiquités. — La Bibliothèque. — Huit cimetières, celui de la Côte-aux-sapins et la tombe de Boieldieu..... 179

XXVI

Retour de Rouen à Londres. — A Windsor. — La chapelle Saint-Georges ; tombeau du duc d'Albany. — La chapelle Albert, mausolée du Prince Consort, époux de la reine Victoria. — Brume intense à Londres. — Données statistiques sur Londres. — Clubs, musées, l'abbaye de Westminster, la cathédrale de Saint-Paul. — La conflagration de 1666. — Sur la Tamise. — Le Jardin Zoologique. — Le Musée Britannique et la bibliothèque. — La Tour de Londres. — Globe terrestre colossal. — Musées de géologie, du Collège des Chirurgiens, de Sir John Soane, des Missionnaires Protestants, de l'Armée et de la Marine, des Orientales, des Antiquités, de Madame Tus-saud. — Le Parlement. — Visite à des salles de danse, de

	PAGES
bals publics, des casinos, à l'Aquarium, sorte de Folies-Bergères. — Visite à Greenwich, son hôpital, son parc, l'Observatoire. — Paris et Londres, définition.....	187

XXVII

Après Londres, Hambourg. — Port et grands bassins. — L'Elbe. — Forêt de mâts de tous pavillons. — Hospice de la marine. — L'ancienne et la nouvelle ville. — Le faubourg Saint-Paul et les marins. — A la Bourse. — Édifices publics élégants et imposants. — Églises Saint-Pierre, Saint-Nicolas et Saint-Michel. — L'Alster et ses bassins. — Statue de Schiller. — Bibliothèque publique. — Galeries de peintures. — Jardin Zoologique. — Promenade à Frédérickruhe, ou château du prince Otto Von Bismarck. — Entrevue avec le prince.....	204
--	-----

XXVIII

De Hambourg à Hanovre. — Maison de Leibnitz. — Le château royal. — La Place de Waterloo. — Le Tombeau de Leibnitz. — La bibliothèque royale. — Le <i>Museum fur Kunst und Wissenschaft</i> (Arts et Sciences). — Pas d'églises notables. — Le château des Guelfes. — Le château des <i>Herrenhausen</i> ; pavillon de peintures, curiosités, antiquités, statues, théâtre, fontaines ; nom de ce pavillon, <i>Galerie Gebaude</i> . — Curiosité hippique. — Les écuries royales. — Orangeries. — Le <i>Berggarten</i> ou jardin botanique. — Propreté de Hanovre, des villes d'Allemagne, d'Autriche, de France et du nord de l'Italie ; ses effets sur la santé publique. — Soirée au Tivoli, restaurant du plus haut ton ; charmant concert d'orchestre pour un mark, alors 25 cts au Canada.....	210
---	-----

XXIX

Départ de Hanovre à minuit pour Berlin pour un

congrès médical ouvert au monde entier. — Présents, plus de 6000 médecins, dont beaucoup de femmes-médecins. — Grand banquet du Kaiser le soir. — Le docteur en route le jour même pour la Hollande. — Grand succès du Congrès. — Nombreuse délégation française bien accueillie. — Arrivée à Amsterdam, la Venise du Nord, où l'on circule par terre et par eau. — Maisons plus ou moins en règle avec le fil à plomb. — La Canal du Nord. — L'ancien port. — Le Palais Royal. — Le drapeau national. — Le *Rijks Museum*, musée de peintures de l'école hollandaise. — Autres musées. — La Bourse ; curieuse tradition. — Monument à la mémoire de la maison de Nassau. — Industrie de la taille des diamants. — Monsieur Dubail, ancien consul de France à Québec, occupant le même poste à Amsterdam, reçoit la visite du docteur. — Départ du docteur le même soir d'Amsterdam pour New-York..... 215

XXX

AU COURS DE L'EXISTENCE. — DÉTAILS

Arrivée à New-York. — Départ pour Montréal, Québec et l'île ancestrale, d'Orléans. — Accueil enthousiaste et affectueux. — Invité à se fixer à Montréal, il choisit Saint-Paul, Minnesota. — Clientèle nombreuse et succès immédiat..... 222

XXXI

Le docteur épouse à Saint-Paul, Melle Emma Plante, native de Saint-Laurent, île d'Orléans. — Voyage de noce de deux mois en Europe. Retour en septembre 1894. — Père d'un enfant baptisé Raoul en 1895. — Large hospitalité de sa résidence à Saint-Paul. — Fête annuelle du fiston Raoul. — Excursion au Parc national américain de la Yellowstone ; un sauvetage héroïque par le docteur.

En novembre 1898, Madame Marquis est prise de pneumonie, et succombe à la maladie. — Funérailles imposantes.....	234
--	-----

XXXII

Dans l'intérêt de sa santé, le docteur va se fixer dans un climat du sud, à San Francisco. Départ le 7 septembre 1900. Bien accueilli dans la capitale de la Californie. Devient bientôt médecin-chirurgien en chef de l'Hôpital Français et du *California Women's Hospital*. — Autre épreuve, au printemps de 1901, mort d'une néphrite du petit Raoul, son fils. — Sympathies de toutes parts. — Seul, avec la responsabilité d'une clientèle croissante et l'administration d'une grande maison ; difficultés de la situation. — Dans cette position sans issue, il offre à une jeune femme qui venait de perdre son mari, de prendre soin de son fils et de l'administration de sa maison. — Enchanté de cette personne et de ses services, le docteur, après le préambule obligé, épouse Madame Jeanne Broche, native de Thaon-les-Vosges, d'une très-ancienne famille d'Alsace, établie en France depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, en 1870, nièce de M. Benjamin Lutringer, professeur à l'École Normale de Mirecourt, et d'autre part fort bien apparentée. — Mariage à Jersey-City, New-Jersey. — Voyage aux États-Unis, au Canada et finalement en Europe..... 240

XXXIII

MÉDECIN, CHIRURGIEN, GYNÉCOLOGUE, AUTEUR ET PUBLICISTE.

Liste de quelques-unes des publications du docteur Canac-Marquis :

1900 — Sutures du foie.....	
1902 — <i>Technic of cystotomy and a new method of abdominal suturing</i>	

	PAGES
1903 — A few practical points in the technique of nephrorraphy and a new modification of Alexander's operation.....	
1925 — Contributions à la technique chirurgicale. Rapports de laparatomie faite sur trois sœurs dans l'espace de huit jours. Quelques considérations sur le traitement avant, durant et après mes opérations.....	245

XXXIV

Valeur du docteur Canac-Marquis en médecine et en chirurgie, au double point de vue professionnel et de théories scientifiques, spontanément reconnue et confirmée par ses confrères et les plus hautes sommités d'Europe. — Témoignages flatteurs de cadeaux pour services rendus, de lettres particulières signées de grands noms, d'articles de journaux et revues bien et duement signés par des autorités et, de ce chef, d'autant plus précieux. — Liste de quelques-unes des publications du docteur Canac-Marquis :.....	252
--	-----

XXXV

ÉPILOGUE